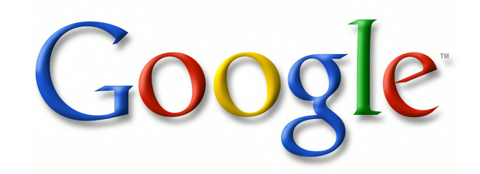
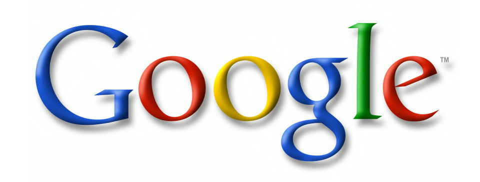
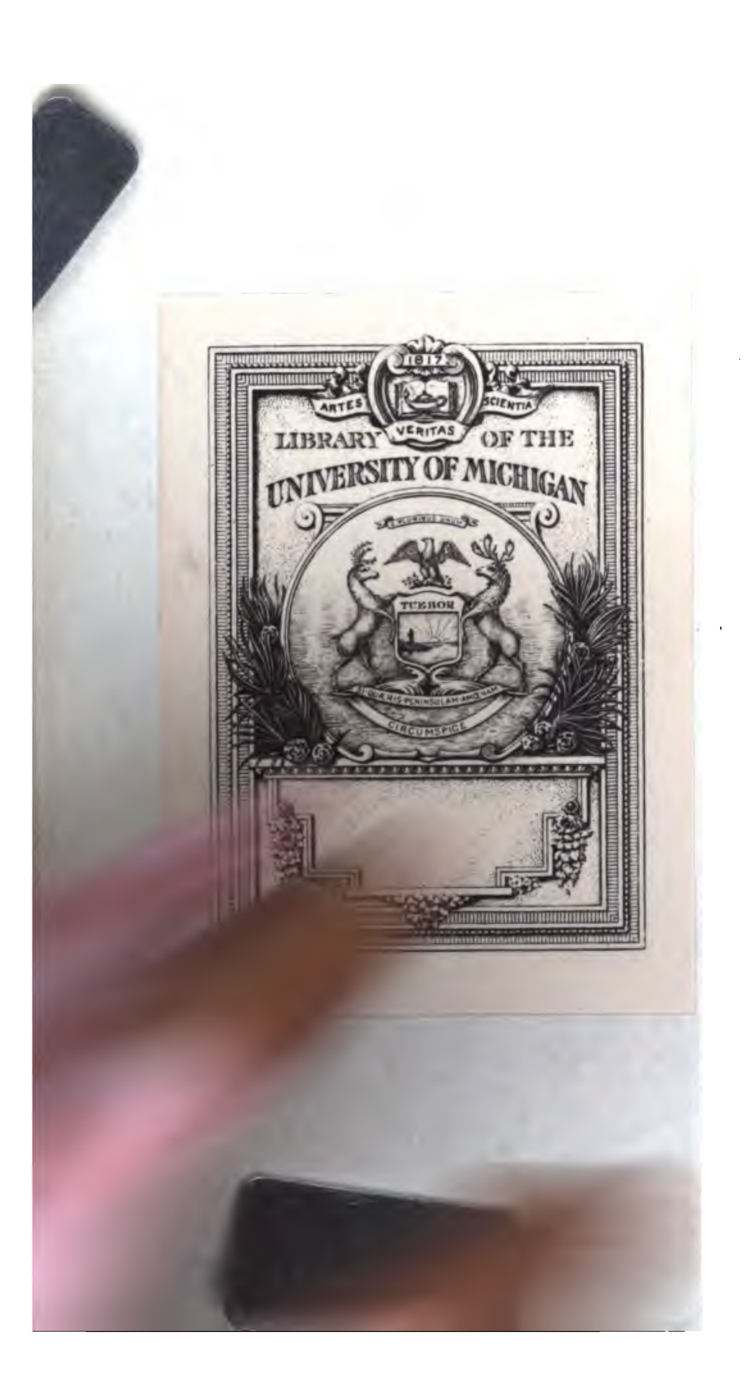





1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Adam et Ève

ŒUVRES DE CAMILLE LEMONNIER

ROMANS ET NOUVELLES

Un Coin de Village, — Un Mâle, — Le Mort, — Thérèse Monique, — L'Hystérique, — Les Concubins, — Happe-Chair, — Ceux de la glèbe, — Noëls flamands, — Madame Lupar, — Le Possédé, — Dames de Volupté, — La Fin des Bourgeois, — Claudine Lamour, — Le Bestiaire, — L'Arche, — L'Ironique Amour, — L'Ile vierge, — L'Homme en Amour, — La Vie Secrète.

CONTES POUR LES ENFANTS

Bébés et Joujoux, — Histoires de huit Bébés et une Poupée, — La Comédie des Jouets, — Les Jouets parlants.

CRITIQUES D'ART

Gustave Courbet et son Œuvre, — Mes Médailles, — Histoire des Beaux-Arts en Belgique, — En Allemagne — Les Peintres de la Vie.

DIVERS

Les Charniers.
La Belgique.

CAMILLE LEMONNIER

Adam et Ève

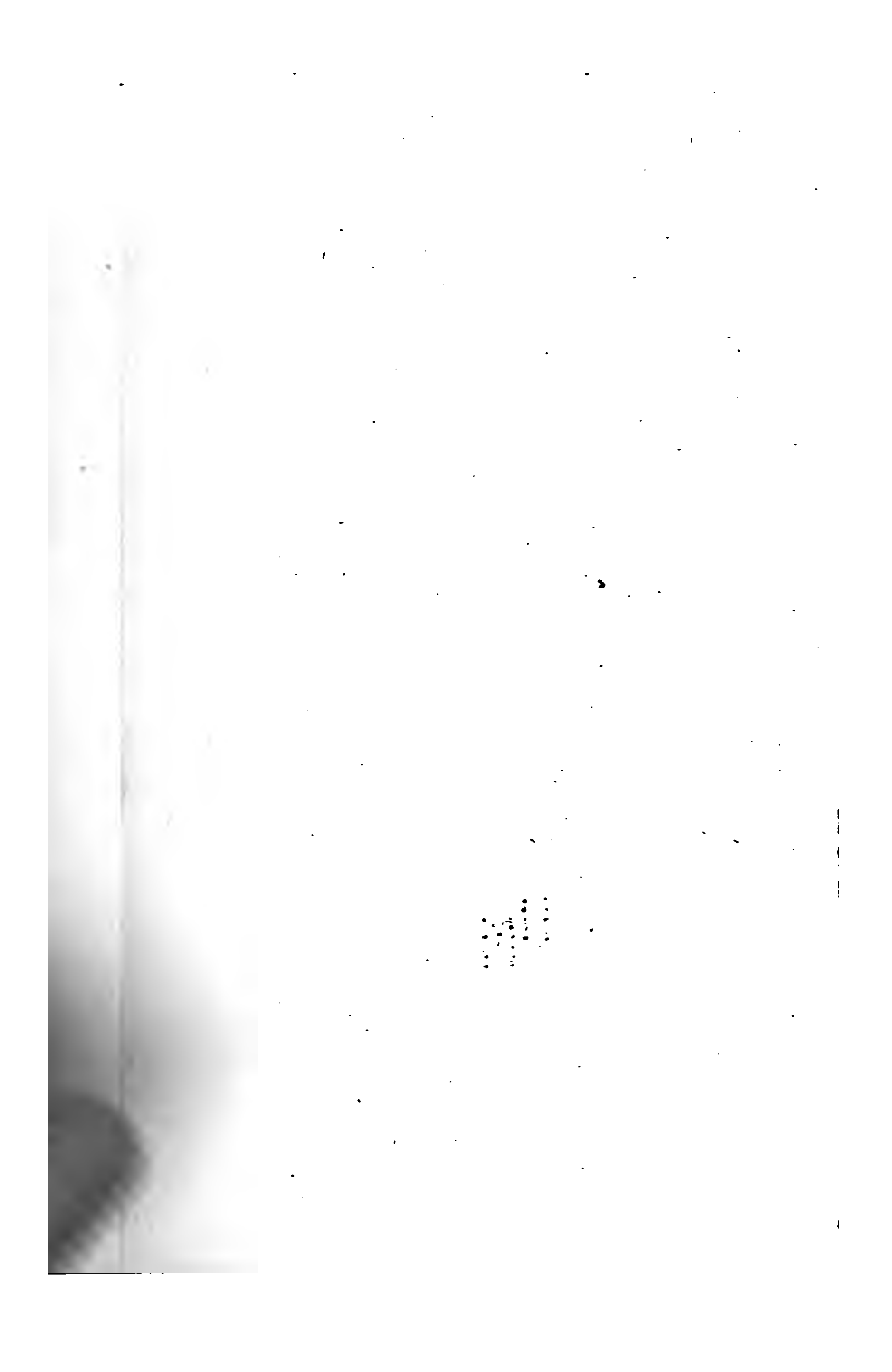
ROMAN

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1899



ADAM & ÈVE

I

Il y avait deux mois que j'avais résolu de devenir un homme. J'étais parti avec mon chien et mon fusil vers la forêt. J'avais beaucoup souffert dans les villes. Des amis m'avaient renié ; j'avais été spolié de mes biens ; il ne m'était resté qu'un vieux logis délabré dans cette contrée de marais et de bois. Moi-même, en ce temps je n'avais encore qu'une conscience mal éveillée. Mes malheurs étaient nés en partie de mes fautes. Je ne commençai à vivre et à penser avec mes propres forces qu'à partir du moment où je fus rendu à la pauvreté et à la nature.

Maintenant j'étais seul et nu comme la lande. Je gagnai avec Misère le cœur frais de la forêt. Mon Dieu! c'était là un singulier nom qu'on avait donné à cette bonne bête. J'aurais pu le porter tout aussi bien que lui. Je descendis donc sous les arches vertes. Je bus à larges gorgées le vin de silence et d'oubli. Et doucement un homme nouveau entra en moi, comme aussi un homme inconnu était entré dans la forêt. Il me vint ainsi, à la place de mon âme malade, une âme vierge et saine qui regarda du côté de l'Orient. « Voilà, Misère, toi et moi à présent sommes comme deux frères. » Je caressais le chien, je lui parlais comme à moi-même. Mon rire clair montait sous les arbres. J'étais le roi de la forêt, je tuais pour l'orgueil de tuer.

Or un jour Misère s'allongea, la tête entre les pattes, en gémissant : ses yeux brillaient sombrement; je vis qu'il aspirait à l'amour des femelles. Je cessai de lui parler comme si c'eût été là une trahison. Moi aussi autrefois, j'avais beaucoup aimé une petite folle qui s'appelait Dinah. Je pensais joyeusement :

Tu t'es détaché de la société, tu es devenu un homme sauvage; tu n'as plus même une femme. Le soir, quand montait la lune, nous rentrions à la maison. Autrefois, mon père et mes oncles venaient là au temps de la chasse. Le chien couchait près de moi sur une litière de feuilles.

Au bout du second mois, je descendis vers la lisière. Une peine sourde me laissait sans pensées. Je regardai longtemps du côté des hameaux : je ne les apercevais pas, mais je savais qu'ils étaient là-bas. C'était un étrange sentiment qui me gonflait les narines. De la peine, du désir, je n'aurais pu dire. Etant demeuré un peu de temps les yeux perdus au loin, je rentrai dans le bois. J'abattis, dans l'orgueil de ma force, deux geais, un écureuil et un chat sauvage. Maintenant encore une fois le vin vert des solitudes me grisait. J'appelai : Misère, Misère! Je pris cette bête dans mes bras comme un être humain. J'éprouvais une grande joie de penser qu'elle avait peut-être une âme comme moi. Je criais des mots tendres, sans suite. Ma voix tout à coup m'ef-

Maintenant j'étais seul et nu comme la lande. Je gagnai avec Misère le cœur frais de la forêt. Mon Dieu! c'était là un singulier nom qu'on avait donné à cette bonne bête. J'aurais pu le porter tout aussi bien que lui. Je descendis donc sous les arches vertes. Je bus à larges gorgées le vin de silence et d'oubli. Et doucement un homme nouveau entra en moi, comme aussi un homme inconnu était entré dans la forêt. Il me vint ainsi, à la place de mon âme malade, une âme vierge et saine qui regarda du côté de l'Orient. « Voilà, Misère, toi et moi à présent sommes comme deux frères. » Je caressais le chien, je lui parlais comme à moi-même. Mon rire clair montait sous les arbres. J'étais le roi de la forêt, je tuais pour l'orgueil de tuer.

Or un jour Misère s'allongea, la tête entre les pattes, en gémissant : ses yeux brillaient sombrement ; je vis qu'il aspirait à l'amour des femelles. Je cessai de lui parler comme si c'eût été là une trahison. Moi aussi autrefois, j'avais beaucoup aimé une petite folle qui s'appelait Dinah. Je pensais joyeusement :

Tu t'es détaché de la société, tu es devenu un homme sauvage; tu n'as plus même une femme. Le soir, quand montait la lune, nous rentrions à la maison. Autrefois, mon père et mes oncles venaient là au temps de la chasse. Le chien couchait près de moi sur une litière de feuilles.

Au bout du second mois, je descendis vers la lisière. Une peine sourde me laissait sans pensées. Je regardai longtemps du côté des hameaux : je ne les apercevais pas, mais je savais qu'ils étaient là-bas. C'était un étrange sentiment qui me gonflait les narines. De la peine, du désir, je n'aurais pu dire. Etant demeuré un peu de temps les yeux perdus au loin, je rentrai dans le bois. J'abattis, dans l'orgueil de ma force, deux geais, un écureuil et un chat sauvage. Maintenant encore une fois le vin vert des solitudes me grisait. J'appelai : Misère, Misère! Je pris cette bête dans mes bras comme un être humain. J'éprouvais une grande joie de penser qu'elle avait peut-être une âme comme moi. Je criais des mots tendres, sans suite. Ma voix tout à coup m'ef-

fraya comme si quelqu'un d'autre que moi avait parlé sous les arbres. Je ne croyais pas que le son de ma voix m'aurait fait mal un jour. Cordial et bon Misère ! je regardai profondément dans ses yeux ; ils étaient limpides et chauds. Mon image s'y refléta ; j'avais oublié la forme de mon visage ; et alors tendrement je pleurai. Jamais je n'avais aimé personne autant que ce chien.

Avec mon couteau, chaque matin, je rayais une branche taillée à l'arbre. Une raie était un jour, je ne connaissais plus le nom des jours. Les heures maintenant coulaient d'un flot d'éternité égal. Cependant, par une vieille habitude, je continuais à marquer le temps d'une aube à l'autre. Je sus ainsi que pendant toute une semaine je n'étais plus descendu à la lisière de la forêt. Mon cœur battait sauvagement à l'idée qu'il y avait là, à quelques heures de marche, des filles aux petits seins pointus. Je n'aurais eu qu'à traverser la lande, j'aurais marché droit devant moi jusqu'aux hameaux. Vois-tu, Misère, toi, tu es une bête : tu soupires après l'aboi des chiennes ; mais

moi, je suis le maître de ma chair.. Aucune femme jamais ne mettra le pied dans ma forêt. Je dépeçai le chat sauvage ; je raclai avec un silex sa peau saigneuse, et ensuite je dormis la tête dans cette fourrure, chaude encore de vie. Le poil des bêtes me coulait aux doigts une volupté cruelle, plus délicieuse que la toison féminine.

Après tout, j'étais libre et heureux. Ma carabine me procurait largement ma subsistance. Je mettais cuire aux landiers du ramier, du lapin, un fumet savoureux d'écureuil. Misère avait la moitié de la bête. Et une source fraîche coulait dans le taillis, près de la maison. C'était aussi le temps de l'airelle et des fraises sauvages. Si seulement un pauvre visage humain de temps en temps avait pu apparaître le long du bois, je n'aurais rien eu à envier à personne. Le matin il montait au soleil de petites fumées où s'évaporait la rosée nocturne. Ainsi le mal que les hommes m'avaient fait, lui aussi s'était dissipé en un nuage léger.

Le dixième jour, le chien avec moi vint

fraya comme si quelqu'un d'autre que moi avait parlé sous les arbres. Je ne croyais pas que le son de ma voix m'aurait fait mal un jour. Cordial et bon Misère! je regardai profondément dans ses yeux; ils étaient limpides et chauds. Mon image s'y refléta; j'avais oublié la forme de mon visage; et alors tendrement je pleurai. Jamais je n'avais aimé personne autant que ce chien.

Avec mon couteau, chaque matin, je rayais une branche taillée à l'arbre. Une raie était un jour, je ne connaissais plus le nom des jours. Les heures maintenant coulaient d'un flot d'éternité égal. Cependant, par une vieille habitude, je continuais à marquer le temps d'une aube à l'autre. Je sus ainsi que pendant toute une semaine je n'étais plus descendu à la lisière de la forêt. Mon cœur battait sauvagement à l'idée qu'il y avait là, à quelques heures de marche, des filles aux petits seins pointus. Je n'aurais eu qu'à traverser la lande, j'aurais marché droit devant moi jusqu'aux hameaux. Vois-tu, Misère, toi, tu es une bête: tu soupires après l'aboi des chiennes; mais

moi, je suis le maître de ma chair.. Aucune femme jamais ne mettra le pied dans ma forêt. Je dépeçai le chat sauvage ; je raclai avec un silex sa peau saigneuse, et ensuite je dormis la tête dans cette fourrure, chaude encore de vie. Le poil des bêtes me coulait aux doigts une volupté cruelle, plus délicieuse que la toison féminine.

Après tout, j'étais libre et heureux. Ma carabine me procurait largement ma subsistance. Je mettais cuire aux landiers du ramier, du lapin, un fumet savoureux d'écureuil. Misère avait la moitié de la bête. Et une source fraîche coulait dans le taillis, près de la maison. C'était aussi le temps de l'airelle et des fraises sauvages. Si seulement un pauvre visage humain de temps en temps avait pu apparaître le long du bois, je n'aurais rien eu à envier à personne. Le matin il montait au soleil de petites fumées où s'évaporait la rosée nocturne. Ainsi le mal que les hommes m'avaient fait, lui aussi s'était dissipé en un nuage léger.

Le dixième jour, le chien avec moi vint

vers la lisière. J'étais résolu à traverser la lande. J'avais laissé mon fusil à son clou, j'avais pris le bâton du pèlerin. Je ne sais pas ce que j'aurais dit aux laboureurs des hameaux. Peut-être je leur aurais seulement serré la main et je serais reparti. Misère, devant moi, flairait des pistes, la queue haute. Un battement apeuré parfois montait des fourrés, le pesant coup d'ailes d'un coq de bruyère ou bien un lapin détalait en martelant le sol. Non, pas aujourd'hui, Misère! A bas! La huche là-bas est pleine de pain vermeil qui n'a pas le goût de la mort. C'était une idée qui ne m'était pas encore venue. Il y avait une heure que le soleil était levé. Un arome subtil de serpolet poivrait l'air. Les mouches lourdement dormaient pendues aux gommes. Une paix fraîche, un silence d'oiseaux s'attardaient; je commençai à distinguer la lande nue dans le brouillard léger. Maintenant j'avais vraiment conscience d'être devenu un autre homme.

Un rire délicieux s'éperla vers les derniers arbres. Misère, serait-ce la fauvette grise ou

le loriot, ou le linot? Un oiseau inconnu a chanté dans les chênes, au bord de la sente. Cependant le chien n'aboyait pas; il agitait la queue et moi je serrais de toutes mes forces mon cœur entre mes mains. Mon Dieu, il y avait si longtemps que je n'avais entendu un rire humain! A présent des voix s'élevaient, fraîches comme le vent et l'eau. Il y en avait trois et l'une était plus claire, presque la voix d'un enfant. Il faut courir, il faut crier à pleine poitrine : « Un homme est là! un homme vit solitaire dans ces bois! » Tout doux, Misère! A pas lents, de peur que le craquement des ramilles ne les effarouche! Oui, silencieusement, cela vaut mieux ainsi. Toute la forêt battait dans mon cœur.

Elles étaient trois, assises dans les fougères, des paniers légers à leurs pieds. Avec un geste lent de la main elles égrappaient la fraise des bois, leurs lèvres se mouillaient d'un jus rose. Je m'étais avancé en étouffant le bruit de mes semelles et je les regardais avec des yeux aigus. J'étais le chasseur sauvage descendu dans la région des

proies fraîches. Elles sentaient la marjolaine, l'écorce tiède, l'eau fumante d'aurore. Elles avaient l'odeur du matin dans les cheveux. Mes narines follement se tendaient vers cette chair sucrée. Un tremblement secouait mon bâton dans ma main. C'était une vision heureuse et lointaine comme un songe. Je ne voyais pas le visage de celle dont la voix avait un charme d'enfance ; je ne distinguais que la rondeur lisse de son cou et la courbe fine de ses épaules. Elle me resta ainsi dans ce moment cachée comme une destinée. Mais les deux autres avaient le regard hardi et brillant ; leurs seins levaient sous l'étoffe tendue des corsages. Celles-là, je les aurais emportées à la force des poings dans le taillis. Et toutes trois, inconscientes du mâle farouche qui les guettait, continuaient à jaser en riant, dans la paix divine du matin. Leur corps frais baignait dans l'ombre givrée d'aiguail. Un rais de soleil parfois traversait d'une épingle d'or leurs chevelures bleues et rousses.

Une force sauvage me persuada de leur apparaître avec mes yeux forcenés, avec la

beauté terrible de mes bras ouverts. L'une d'elles peut-être déjà connaissait l'amour : je l'aurais caressée, je lui aurais chuchoté des paroles insidieuses. Mais mon souffle court haletait, me flambait la bouche. Les mots n'auraient pu passer à travers mes dents serrées. Et déjà le temps de la décision virile avait fui. Une langueur lâche m'amollit. Ce fut Misère qui me sauva. Avec un frétillement de la queue, il allait d'elles à moi, et moi à petits pas obliques je vins à mon tour, l'air rusé. J'avais jeté mon bâton dans les fougères. Je ne ressemblais plus à un homme qui a tué dans la forêt.

La plus hardie se mit à rire et toutes trois maintenant se tenaient là, avec une petite fraise dans leurs mains. Je pensai : celle-là sûrement est allée au bois avec d'autres hommes. Je n'aimais pas sa grosse bouche animale. Si j'avais pu choisir, c'eût été la troisième que j'aurais emmenée dans la maison. Son visage ne m'était plus inconnu; il tournait vers moi de limpides yeux confiants. Cette onde claire de son regard doucement

stilla dans mon âme nouvelle. C'était un autre regard que celui dont m'avaient regardé les femmes : il était simple et ingénu ; il sembla s'ouvrir pour la première fois à la vue de l'homme; et moi aussi je croyais voir pour la première fois le visage d'une vierge. Le matinal crépuscule attardé de la forêt s'en alla. La fraîche matinée monta de l'orient bleuté de ses yeux. J'aurais voulu toucher sa robe chastement. Je pris une petite grappe de fraises à ses pieds ; j'en détachai le fruit humide et me mis à le sucer lentement en la regardant. Et je dis : « Il y en a de bien plus belles près de la maison. »

Alors la grande fille à la mine hardie s'écria : « Ma compagne et moi étions levées à l'aubette. Et voici, nous allons à la ville pour nous louer. C'est aujourd'hui le marché des servantes. »

Il y avait là-bas un homme jeune qui était obligé de mettre lui-même cuire aux landiers son gibier. Je ne savais comment lui demander si la troisième aussi allait offrir ses services à la ville. Elle s'aperçut que je regardais

l'enfant aux yeux frais. « Oh! celle-là, me dit-elle avec dédain, c'est une petite d'au delà de chez nous. Elle aura de la peine à se louer. A peine elle commence à travailler. L'autre année, sa mère a passé : elle n'a plus personne. » — Oh! songeai-je avec un étrange mouvement de joie, ces petites mains-là ont déjà cousu un suaire et elle est seule dans la vie comme toi dans la forêt. Je la tenais maintenant nue en pensée, ses petits seins dressés dans le tremblement de mes mains. Pourtant, si elle et moi avions été seuls, des choses profondes me seraient montées du cœur. J'aurais couché doucement ma tête dans ses genoux comme un enfant malade.

Toutes trois achevèrent de manger leur provision de fraises; et puis elles ramassèrent leurs paniers et se levèrent. Ma vie se déchira comme si l'heureuse vision déjà pâlissait dans le matin charmant. Je dis à la plus jeune avec des yeux tendres et rusés : « Ecoute, je reviendrai ici chaque matin à la même heure pendant six jours ». Elle caressa le chien ; elle ne parut pas étonnée; et comme ensemble elles s'é-

taient remises à marcher, elle se retourna vers moi et de loin me cria : « Pendant six jours ».

Non, tout de suite, toi de qui je ne sais pas même le nom. Ne t'éloigne pas, reviens sur tes pas, ô toi la jeunesse et la beauté ! Misère tristement me regardait et puis flairait ses traces. Je ne savais plus si c'était le matin ou la nuit. Cependant avec une voix découragée, je répondis: « Pendant six jours ! Penses-y bien ! »

II

Quelle ironie! J'étais venu dans la forêt pour y vivre solitaire et libre comme un homme des âges jeunes de la terre et à présent ma joie s'en était allée par le brouillard bleu, sur les pas d'une enfant inconnue. Les petites fraises des bois me parfumaient encore les doigts : je croyais sucer à ses lèvres un arome vineux. Je remontai vers la maison; je dérouillai les contrevents; toute l'odeur de la forêt entra sous les plafonds moisis. Je faisais là une chose dont à peine je me rendais compte, je n'aurais pas agi autrement si j'avais été

certain qu'elle dût venir. Et je n'étais plus seul. Une vie fraîche bruissait dans les cham bres; un rire s'égouttait par l'escalier comme une eau. Quelquefois je restais longtemps à écouter un pas qui venait du bois. Oh! la maison n'était pas gaie: c'était plutôt la maison d'un vieil homme comme on voit dans les légendes. Je taillai de jeunes sapins; je les pelai; je les aboutai dans les lézardes du toit. Le soir tomba sur ma lassitude heureuse. Mes mains jamais encore n'avaient travaillé; avec volupté elles s'étaient enfoncées dans des chevelures de femmes et des fourrures de bêtes. Elles n'avaient pas accompli l'œuvre de la vie.

A pointe d'aube j'allai dans la forêt. Je n'aurais pu dire quelle force me mena si matinalement sous les arbres. Un duvet d'ombre ouatait le sommeil des fougères; la sente humide lignait le bord des taillis; et ma barbe était toute mouillée de rosée. Le vent n'était pas encore levé; un silence immobilisait la pâleur des saules et des bouleaux. Moi, j'étais l'époux de la terre, celui qui vient à l'heure nuptiale par le chemin du jour levant.

Le ciel par dessus les cimes s'élucida ; il bruina une onde vermeille ; et maintenant un souffle large de proche en proche remuait les feuilles comme de petites mains réveillées. Mon Dieu ! est-ce que j'avais déjà vu se lever le jour avant ce matin d'espoir ? Peut-être là-bas, par la lande bleue, venait l'enfant.

Misère, va devant ! Précède joyeusement mes pas ! Moi aussi comme la terre je regarde à l'orient de la forêt monter le clair visage du jour. Ma vie palpite délicieusement. Je porte à ma bouche les premières fraises, les fraises mûries pendant la nuit. Alerte ! Les vannes sont levées, le soleil comme un fleuve s'épanche à grandes ondes rouges. Toute l'oisellerie au jubé déjà chante laudes et matines sont dites. Mon sang aussi chante un hymne à la nature. L'ami fraternel jappe et remue la queue : il a reconnu la sente parfumée de serpolet. Et je ris à part moi, je pense : trois filles avaient les lèvres barbouillées du jus des fraises.

Une heure, et puis une heure encore. Des geais durement râlaient dans les hautes bran-

ches, voyant cet homme immobile aux limites. Le bois longtemps est resté déchiré de leurs clameurs sauvages. L'homme a fini par s'en aller; il avait effeuillé dans la fougère des églantines. Encore une fois j'étais seul avec toi, Misère! Je comprenais à présent pourquoi on t'avait donné ce nom. Tu étais Misère par symbole de ma vie délaissée! Et je t'avais pour unique compagnon. Jamais une petite main de femme ne se poserait dans la mienne.

Et puis, selon mes forces j'ai rajusté les ais du palier. Une branche battait contre le seuil et toujours faisait le bruit d'un pauvre qui veut entrer. Ouvrez la porte, ouvrez la fenêtre, n'empêchez pas la vie de faire ce qu'elle doit faire. Il y a quelqu'un dans une simple branche comme dans le vaste ciel. Le jour passa ainsi et je n'avais pas tué. J'entendais les écureuils courir avec des cris d'amour dans les chênes sans qu'il me vînt à l'idée de prendre ma carabine. Je mangeais des myrtilles et la baie rouge des framboisiers.

Le matin suivant je descendis encore vers la lisière. Personne n'avait ramassé l'églan-

tine effeuillée; la fraise avait repoussé drue et rose; tout le fossé saignait de larges gouttes d'aurore. Je songeais : il y avait là trois filles. Je pensais surtout à la troisième. Je n'étais pas triste; c'était plutôt un état très doux, la langueur tiède de l'attente. Il faisait un joli temps gris entre deux nuées. Pas une feuille ne bougeait. Et je suis reparti couper du bois dans la forêt; je l'amassais en falourdes; et ensuite je les portais près de la maison. Mes idées étaient comme le ciel, entre deux nuées. A force de le regarder en moi, je ne savais plus comment était fait le visage de l'enfant. Oh! si humblement je touchais avec mes mains sa robe, sa petite robe à plis droits sur le chemin! J'étais à présent un si pauvre homme solitaire.

Dans l'après-midi un vent tiède souffla; le ciel grésilla en fine brouée. C'était une de mes joies, la pluie en forêt, la petite rumeur qui vient des fonds et puis grossit comme les pas pressés d'une foule. Cela me remplissait si doucement l'âme de voix perdues, de choses d'autrefois! Je croyais entendre les pas

de tous les hommes qui avant moi étaient venus par là et avaient aussi écouté lentement tomber la pluie dans leur cœur. Mais ce jour-là ce fut ma vie qui sans bruit coula mollement comme cette pluie triste. La forêt m'accablait d'un poids effrayant d'éternité. C'est fini, Misère! elle ne viendra plus! Et puis ma colère monta. J'aurais dû l'emporter dans mes bras comme un butin de guerre, elle ou une autre. Je pris ma carabine et m'enfonçai dans la forêt. Le chien avait la gueule rouge quand nous rentrâmes.

Et elle vint. Ce fut le mystère du troisième jour, ce fut pour moi le premier matin. J'étais un homme vierge qui voit arriver vers lui sa vie. Toute cette longue nuit qui précéda le jour, j'avais crié comme un patient. A présent, chère nuit, je t'adore et toi, forêt, et toi, ô solitude où râla mon attente! Elle arriva du côté de l'orient, elle marchait à petits pieds nus dans la beauté humide du matin et j'ai reconnu le pas qui en songe montait près de moi l'escalier. La nature était claire et ingénue comme au temps de la jeunesse

limpide du monde. Une vierge ainsi sortit des portes du jour avec des colliers et des bracelets de rosée. Lève tes pieds, remue les bras, délicieuse enfant, fais ruisseler ta chair en lumières vives, en fontaines d'eaux de perle sur ce cœur aride qui ne connaissait pas encore la joie. Ma vieille folie délirait derrière mes lèvres closes. Je ne savais plus depuis combien de temps je l'avais attendue. Je lui dis : « Vois, les fraises sont bien plus belles que l'autre jour. »

Le ruisseau et le vent disent des paroles dont ils ignorent le sens : elles sont simples et profondes; elles s'accordent avec l'heure et avec le ciel. Moi aussi je dis là une chose en apparence vaine et obscure. Cependant elle se rapportait à ses lèvres, à l'aube, à l'heure divine. L'enfant ne me répondit rien, d'abord; elle regardait les fruits roses et puis la forêt; elle n'osa pas tout de suite me regarder franchement. Elle jouait avec le panier qu'elle tenait à la main; nous étions l'un près de l'autre deux créatures inconnues qui viennent par des chemins opposés. C'était

de tous les hommes qui avant moi étaient venus par là et avaient aussi écouté lentement tomber la pluie dans leur cœur. Mais ce jour-là ce fut ma vie qui sans bruit coula mollement comme cette pluie triste. La forêt m'accablait d'un poids effrayant d'éternité. C'est fini, Misère! elle ne viendra plus! Et puis ma colère monta. J'aurais dû l'emporter dans mes bras comme un butin de guerre, elle ou une autre. Je pris ma carabine et m'enfonçai dans la forêt. Le chien avait la gueule rouge quand nous rentrâmes.

Et elle vint. Ce fut le mystère du troisième jour, ce fut pour moi le premier matin. J'étais un homme vierge qui voit arriver vers lui sa vie. Toute cette longue nuit qui précéda le jour, j'avais crié comme un patient. A présent, chère nuit, je t'adore et toi, forêt, et toi, ô solitude où râla mon attente! Elle arriva du côté de l'orient, elle marchait à petits pieds nus dans la beauté humide du matin et j'ai reconnu le pas qui en songe montait près de moi l'escalier. La nature était claire et ingénue comme au temps de la jeunesse

limpide du monde. Une vierge ainsi sortit des portes du jour avec des colliers et des bracelets de rosée. Lève tes pieds, remue les bras, délicieuse enfant, fais ruisseler ta chair en lumières vives, en fontaines d'eaux de perle sur ce cœur aride qui ne connaissait pas encore la joie. Ma vieille folie délirait derrière mes lèvres closes. Je ne savais plus depuis combien de temps je l'avais attendue. Je lui dis : « Vois, les fraises sont bien plus belles que l'autre jour. »

Le ruisseau et le vent disent des paroles dont ils ignorent le sens : elles sont simples et profondes; elles s'accordent avec l'heure et avec le ciel. Moi aussi je dis là une chose en apparence vaine et obscure. Cependant elle se rapportait à ses lèvres, à l'aube, à l'heure divine. L'enfant ne me répondit rien, d'abord; elle regardait les fruits roses et puis la forêt; elle n'osa pas tout de suite me regarder franchement. Elle jouait avec le panier qu'elle tenait à la main; nous étions l'un près de l'autre deux créatures inconnues qui viennent par des chemins opposés. C'était

pour la rencontrer que j'avais quitté les villes, qu'une main m'avait mené vers la forêt et on ne sait pas ce qu'il y a dans un pas qu'on fait en avant ou en arrière. Ses petits seins levaient avec émoi sa robe. Et enfin elle me dit : « Il y a si longtemps que je marche ! Déjà on fanait le foin coupé. »

Elle aussi maintenant exprimait là obscurément une chose grave, comme une parabole. La mort l'avait poussée hors de la maison ; elle était partie et elle revenait. Mais le faucheur avait passé ; des champs entiers, des hécatombes saignaient dans l'arène vermeille. Cependant la moisson des fraises rougissait le fossé et n'avait pas été coupée. Je m'assis auprès d'elle ; je lui dis, montrant le chien : « Celui-là s'appelle Misère. A peine il t'a vue et il t'est attaché déjà. Quant à moi, je suis celui qui a perdu son nom. Un arbre s'appelle un arbre et moi je ne suis plus qu'un homme. Je suis l'homme qui habite dans cette forêt. » Elle se mit à rire et me dit délicieusement, avec son œil blond comme l'abeille : « Comment crierai-je alors vers

vous si le loup veut entrer dans la maison? »

Non, non, ce nom-là a été déchiré à la pointe des dents. Tous là-bas mentaient en le prononçant doucement et je ne l'ai pas entendu sortir de la bouche de ma mère. Dinah une fois le murmura plus tendrement qu'elle n'avait coutume. Cependant ce fut ce soir-là qu'elle échangea un baiser d'amour avec celui qui m'était uni d'une affection fraternelle. « Ecoute, lui dis-je, si le loup gratte à la porte, crie simplement : Ami, et j'accourrai. »

Elle me regarda avec défiance, croyant que je me moquais. « Je ne suis plus une enfant, fit-elle. J'ai eu seize ans aux dernières neiges. » — « Moi, je crois avoir quelquefois l'âge des arbres de cette forêt et pourtant l'arbre le plus vieux tous les ans rajeunit en ses pousses vertes. » Mes yeux étaient clairs d'espoir et de jeunesse en lui parlant ainsi. Je vis bien que je lui apparaissais un autre homme étrange, comme elle-même, après l'exil des villes, fut pour moi le premier visage divin de la femme. Cependant ce n'était là qu'une humble petite chair née dans un âtre de ha-

meau. Elle avait l'innocence du jour, elle ne savait ni le bien ni le mal, et ainsi elle était plus près que moi d'Eden.

Nous montâmes par la forêt. J'évitais le frôlement de ses hanches; j'étais moi-même timide et gauche comme un novice jeune homme. Un pommier sauvage croissait au bord du taillis. Elle cueillit une pomme, y mit les dents et puis me la passa, en riant comme une enfant. Et moi aussi, mordant à ce fruit acide, je riais et lui dis: « Tu fais là la chose qu'Eve fit pour Adam. » Elle ne comprit pas ce que je voulais dire. Tout le matin des arbres chanta dans mon cœur. J'étais celui qui s'est levé avant les autres hommes; une pomme pendait à l'arbre de vie; je l'ai prise dans ma main; je ne l'ai pas cueillie : j'attendrai qu'elle mûrisse pour ma soif.

Sur le seuil de la maison je lui dis : « Vois, elle est nue. Maintenant nous vivrons ici à trois, avec cette bête. Cependant, si tu juges que tu ne puisses t'accoutumer, je te ramènerai vers la plaine. » Ma voix tremblait comme si dans ce moment je remettais ma

vie entre ses mains. Elle monta l'escalier, elle chantait une chanson que peut-être sa mère avait chantée quand elle entra dans sa neuve maison d'épousée. « Ah! fit-elle, j'oubliais de vous dire. On m'appelle Janille. Je file le lin. Je sais aussi cuire le pain.» Je ne pensais pas qu'elle m'aurait parlé de cette chose si simple. Voilà oui, toute créature a droit au pain et que lui répondras-tu quand elle te demandera où est la farine? Je la sentis brave et ma confiance revint. « Il ne faut qu'un peu de terre et de soleil pour faire lever le blé, » criai-je gaîment. Je pris mon fusil, j'allai dans la forêt abattre une couple de ramiers. Ensuite, comme je rentrais, je l'aperçus sur le seuil, la tête entre ses poings, pleurant. « Maintenant je suis ici avec un homme que je ne connais pas. Jamais plus je ne sortirai de cette forêt. » Un homme plus sage l'aurait consolée en lui promettant des colliers, mais le sang du carnage était encore à mes mains. J'avais l'orgueil farouche de l'homme qui dispense à son gré la vie et la mort. Je lui répondis sauvagement : « Eh bien, prends ton panier et retourne à la

ville. » Elle me regarda à travers ses cheveux, humble et soumise, disant : « Je suis votre servante. » Oh! j'aurais dû prendre humblement dans mes mains ses petits pieds qui avaient eu confiance, ses petits pieds lavés de rosée et qui, à l'aube, s'étaient mis en marche vers un destin obscur! Je sortis de la maison, j'appuyai mon front à un arbre. Nature! ondoie du lait de tes sèves ce vieil orgueil! Baigne-le de fraîcheur et de simplicité! Quand je revins, sa chanson joyeusement montait près des landiers où rôtissaient les ramiers. Je lui dis doucement : « Il n'y a ici ni maître ni servante. Toi et moi, Janille, sommes deux âmes égales devant la vie. Voilà ce que j'aurais dû te répondre tout à l'heure. »

Un or rosé s'étendit par dessus la forêt. Des soies lilas enveloppèrent les arbres. Et j'avais avancé la table devant la porte; nous mangeâmes l'un devant l'autre dans l'odeur de résine et de safran qui s'évaporait du soir. Comme je n'avais que mon couteau, c'est moi qui découpais les morceaux. « Voilà, lui dis-je, nous sommes à présent pareils à un

homme et à une femme des premiers âges de la terre. » Mon visage était grave; j'exprimais là un sentiment presque religieux, comme si j'avais communié moi-même avec les lointains ancêtres. Le ruisseau près de la maison était musical et clair sur un lit de grosses pierres. Il descendait des hauteurs de la forêt: il apportait à nous un reflet des ciels et des chênes qui s'y étaient mirés : et mon âme aussi, comme cette onde errante, un instant avait ruisselé de vie antérieure. L'enfant ou moi allions emplir la gourde au courant et puis elle la portait à ses lèvres et à mon tour j'inclinais le goulot entre mes dents. C'étaient là des actes simples et originels comme la faim et la soif et toutes les choses qui arrivent des sources de l'être. Personne ne nous les avait apprises et nous recommencions ingénûment le geste des races. Ce fut le premier soir comme le matin avait été le premier matin. Une grande paix d'innocence nous venait de l'ombre.

La nuit ensuite nous cacha nos visages. Nous ne savions pas ce que nous étions l'un



pour l'autre; nous étions nous-mêmes une part du mystère qui nous entourait. Peut-être nos âmes, dans l'heure confiante, descendirent jusqu'aux limites de notre substance et obscurément se regardèrent. Nous n'éprouvions plus le besoin de parler. Un vent léger, le bruissement lent des feuilles ondulait de nous à nous comme l'inexprimable de notre vie. Cependant elle commença d'incliner la tête et je vis que le sommeil l'avait prise. Je lui dis : « Janille, j'ai préparé pour toi un lit de fougères. Va t'y étendre pendant que moi j'irai dans le bois. Je t'y laisse à la garde de Misère. » Un sentiment très pur me fit désirer de m'éloigner d'elle, comme si elle eût été pour moi une sœur de mon sang. Va donc, innocente Janille! Repose sur ta couche parfumée! Il n'y a ici qu'un homme fraternel sous la palpitation des ramures.

J'allai à travers la forêt. Je marchai un peu de temps et puis je revins jusqu'à la maison. Une laiteuse nuit sans lune s'épanchait sur le toit. L'habitation sembla mollement respirer dans un souffle d'enfant. N'était-ce pas là

un mystère solennel et tendre autant que la nuit même? Pourtant, j'étais bien ce même homme qui avait henni comme l'étalon à l'odeur chaude de la chair. Et à mon tour je dormis là, tranquillement, sur la mousse.

III

Des jours s'écoulèrent. Je continuais par habitude à rayer le scion et chaque entaille était l'espace qui s'étendait du lever au coucher du soleil. Je sus ainsi qu'il y avait sept jours que Janille était venue. Je lui demandai : « Te rappelles-tu le nom du jour où, pour la première fois, tu entras avec moi dans cette forêt? » Je lui parlais comme un homme qui autrefois avait regardé décroître à l'horizon le départ des tribus. « C'était un lundi », fit-elle, et elle compta sur ses doigts. Aussitôt le pieux devoir dominical se réveilla.

Elle joignit les mains comme dans la petite église blanche où un vieux prêtre élevait l'ostensoir; et, ayant prié un peu de temps, elle me dit : « C'est jour de Dieu aujourd'hui. » Cette foi naïve m'émut. Des images lointaines flottèrent. Pourtant, je lui répondis avec douceur : « C'est tous les jours le jour de Dieu dans la nature. » Il y avait aussi une prière dans cette grave parole. J'avais parlé comme si Dieu me visitait et je n'avais pas pensé à Dieu avant ce jour.

Je passais des jours entiers au cœur de la futaie. Je partais au matin avec mon fusil. Quelquefois le chien me quittait et s'en retournait à la maison. Alors je restais seul, couché sur la terre ou marchant sous les arbres, et la solitude ne me pesait pas. Le bois à présent s'animait d'une présence, une âme l'habitait; il me suffisait de savoir qu'elle peuplait les chambres de gestes utiles et chacun avait sa beauté et recommençait la vie. Je n'éprouvais pas le besoin de regagner la maison avant le soir. Ma quiétude harmonieuse coulait avec le vent, les clartés, la

chanson des feuillages. Par moments, mon cœur doucement cessait de battre. J'aimais surtout un site, l'ombre fraîche d'un ravin où sur des éboulis de pierres rouilleuses, entre des cépées de coudriers et de chêneaux aux jeunes pousses dorées, courait avec un clapotis léger le ruisseau qui, de pente en pente, descendait jusqu'à mon seuil. Des lumières, devant moi, givraient les dessous carminés d'un bois d'épicéas dont le versant déclinait vers la combe; et l'autre versant, ensuite, remontait vert, touffu, arboré d'érables et de bouleaux. Des chèvrefeuilles se nouaient autour des arbrisseaux, avec une odeur poivrée d'aromates. Je demeurais là, étendu parmi les fougères, au bord du friselis de l'eau.

Elle m'évoquait le rire mouillé d'aube qui, si mélodieusement, tinta dans le matin. Elles étaient là trois filles, aux bouches rougies du suc des fraises. Oh! il y avait si longtemps déjà de cela! C'était comme un ancien refrain de légende. Dans l'éternité de la forêt, ma vie et toutes les autres vies se perdaient sans date aux gouffres clairs du jour. Au fond de

moi, maintenant, stillait aussi une source; à flots légers ruisselait une petite eau d'éternité. Et à peine je pouvais penser, dans le silence délicieux de mon être. Mes sensations étaient profondes, intérieures, comme le cours des sèves sous l'écorce, comme le glissement de l'onde sous les pierres. L'arbre ne sait pas qu'il vit; le ruisseau ignore vers quel but il va, et cependant, en croissant et en coulant, ils sont le symbole auquel s'accordent le temps et tout le mystère de la vie.

Je n'avais pas encore connu une telle douceur assoupie de ma force. Ce n'était pas la joie : elle est active, elle tourne en riant la meule heureuse des heures, elle frappe avec des marteaux sur une enclume d'or. En arrivant dans cette forêt, la vie en moi avait l'impétuosité joyeuse d'un torrent. Mais à présent c'était plutôt la trêve de l'attente, soudainement tressaillante, d'une forme nouvelle de l'être. Je ne me sentais pas vivre; pourtant, j'étais plus près du sens de ma vie que je ne le fus aux jours d'orgueil. Vers le soir, j'abattais

d'un coup de fusil un gibier. Une fumée bleue spiralait du toit, des cônes de pins brûlaient dans l'âtre, volatilisant une senteur térébenthineuse. De loin, je criais : Misère! J'appelais avec une autre voix : Janille! Ses bras nus me faisaient un signe cordial d'accueil. Et, comme le premier soir, je tirais la table devant le seuil. L'ombre verte entrait par les fenêtres basses et obscurcissait la chambre.

La journée pour elle s'était employée à écurer le carreau, à créer d'aimables ordonnances. Des touffes d'origans et d'asclépiades parfumaient la nudité du logis. Il parut sur la table des écorces lisses qui nous servaient de plats. J'avais taillé moi-même dans des racines des vaisseaux et des coupes d'un dessin barbare. Comme une hutte d'hommes des îles, la demeure s'emplit d'œuvres naïves que l'usage nous rendit précieuses. Elle imagina de natter des osiers, elle les étendait à l'entrée. J'y secouais la poudre de mes semelles en arrivant. Je commençai ainsi à comprendre de quelle beauté se magnifie l'humble travail quotidien. Le mâle s'en va en chasse; il abat des



proies et les rapporte fumantes encore de vie; mais un héroïsme diligent et familier multiplie les mains de la femme : celles-ci sont les bonnes ouvrières qui tissent la trame utile et gracieuse des heures. A peine je naissais à la connaissance des infinies ressources que procure la nature. Elles étaient déjà connues de Janille. La jeune ortie, le pissenlit, le cresson, l'oxalis, l'épiaire, les jets du houblon nous devinrent des nourritures fraîches et odorantes. Après le repas, je retirais la table; nous échangions le salut fraternel et elle allait s'étendre sur un lit de fougères. Je partais chercher le sommeil dans la forêt.

Un matin la pluie tomba, et il plut jusqu'à la nuit. Le ruisseau monta, moussa en grosses écumes; il fallut édifier un barrage, et je n'avais pas quitté la maison. Tout le jour j'écoutai la chanson de l'eau; elle tintait aux vitres comme un petit oiseau qui veut entrer, comme le vol d'une âme exilée et qui revient. Moi, j'entendais ainsi le sens de la chanson : plus tard, au temps pourri de l'automne, il sera doux, elle et toi, les mains unies, d'en-

d'un coup de fusil un gibier. Une fumée bleue spiralait du toit, des cônes de pins brûlaient dans l'âtre, volatilisant une senteur térébenthineuse. De loin, je criais : Misère! J'appelais avec une autre voix : Janille! Ses bras nus me faisaient un signe cordial d'accueil. Et, comme le premier soir, je tirais la table devant le seuil. L'ombre verte entrait par les fenêtres basses et obscurcissait la chambre.

La journée pour elle s'était employée à écurer le carreau, à créer d'aimables ordonnances. Des touffes d'origans et d'asclépiades parfumaient la nudité du logis. Il parut sur la table des écorces lisses qui nous servaient de plats. J'avais taillé moi-même dans des racines des vaisseaux et des coupes d'un dessin barbare. Comme une hutte d'hommes des îles, la demeure s'emplit d'œuvres naïves que l'usage nous rendit précieuses. Elle imagina de natter des osiers, elle les étendait à l'entrée. J'y secouais la poudre de mes semelles en arrivant. Je commençai ainsi à comprendre de quelle beauté se magnifie l'humble travail quotidien. Le mâle s'en va en chasse; il abat des

proies et les rapporte fumantes encore de vie; mais un héroïsme diligent et familier multiplie les mains de la femme : celles-ci sont les bonnes ouvrières qui tissent la trame utile et gracieuse des heures. A peine je naissais à la connaissance des infinies ressources que procure la nature. Elles étaient déjà connues de Janille. La jeune ortie, le pissenlit, le cresson, l'oxalis, l'épiaire, les jets du houblon nous devinrent des nourritures fraîches et odorantes. Après le repas, je retirais la table; nous échangions le salut fraternel et elle allait s'étendre sur un lit de fougères. Je partais chercher le sommeil dans la forêt.

Un matin la pluie tomba, et il plut jusqu'à la nuit. Le ruisseau monta, moussa en grosses écumes; il fallut édifier un barrage, et je n'avais pas quitté la maison. Tout le jour j'écoutai la chanson de l'eau; elle tintait aux vitres comme un petit oiseau qui veut entrer, comme le vol d'une âme exilée et qui revient. Moi, j'entendais ainsi le sens de la chanson : plus tard, au temps pourri de l'automne, il sera doux, elle et toi, les mains unies, d'en-

tendre pleurer et gémir. La pluie dit des choses tendres au cœur. Or, le soir étant venu comme un homme qui tousse avec les charpies de la pluie sur son mal, je dis en riant à l'enfant : « Je n'irai pas dans la forêt cette nuit ». J'évitais de la regarder comme si cette parole eût été ambiguë. Je n'aurais pas dit autrement : « Quelqu'un cette nuit frappera à ta porte ». Et puis, devant ses yeux limpides, il me resta une gêne d'avoir ri. Elle me répondit comme une probe servante : « J'étendrai des fougères fraîches sur le carreau ». Elle me dit cela simplement avec son cœur droit; cependant j'aurais voulu trouver un sens caché à ses paroles.

Bonne nuit, Janille! Dors en paix! Cette fois, je la regardai timidement. Elle ne baissa pas les yeux et monta devant moi, en disant aussi : bonne nuit! L'odeur des fougères m'assoupit. Mes paupières se fermèrent au crépitement monotone de la pluie sur les feuilles. M'étant réveillé vers minuit, tout de suite je songeai qu'elle était là demi-nue avec l'odeur vierge et chaude de son corps. Mon cœur bat-

tait comme une porte descellée au vent. Un feu me consumait les reins. Oh! si près, si près! rien qu'une porte entre cette petite chair nuptiale et ma vieille folie! Et à pas subreptices comme un larron me couler dans l'air assourdi de pluie! Avec des mains tâtonnantes et onctueuses palper la place où lèvent ses petits seins! Une fois, au temps de la chasse, la fille du fermier dormait dans la soupente. Je traversai la chambre des parents. J'entrai dans le lit de cette beauté aduste et noire; et elle n'avait pas crié; je la possédai d'une ardeur de viol jusqu'au matin. Petite Janille, dors-tu seulement? Est-ce que toi aussi tu ne languis pas après mon désir sauvage? Tu as écarté les genoux, tu écoutes et tu attends l'homme qui stupidement dormait de l'autre côté de la porte.

Je me levai donc, je me glissai dans le bruissement doux de la pluie, et la porte joignait mal. J'entendis une vie légère qui mollement respirait dans l'ombre, un souffle égal et lent et prolongé comme, au lever de la lune, le vent de proche en proche montant du bois.

Sa vie ! le mystère divin du jardin clos de sa vie ! Je demeurai là un long temps, faible comme un enfant, penché sur la nuit ingénue de son être, écoutant vivre la splendeur invisible de sa chair. Et puis je descendis, mon pas mou erra dans les chambres humides. Vois-tu, Janille, si seulement une seconde je pouvais cesser d'entendre ce petit souffle léger et confiant, peut-être je redeviendrais l'homme qui entrait dans les lits, brandi comme l'étalon. Je remontai, j'appelai avec le tremblement de mes lèvres : Janille ! Et elle ne s'éveilla pas. Son sommeil bruissait comme un vol d'abeilles, comme le silence d'une chambre autour d'un berceau. Il n'était que la petite onde qui se lève et s'abaisse et il retentissait jusqu'aux limites de la forêt comme un torrent. Et moi maintenant, je l'écoutais dans la profondeur de ma vie presque avec effroi, je n'avais jamais entendu un si doux sommeil. Je suis le bûcheron qui à l'aube s'en va avec sa cognée : je lève la cognée et le sang bout à mes tempes. Au cœur, chêne, au cœur ! Mais du chêne une voix s'élève : « Prends



garde, tu vas blesser Dieu. » Et la cognée me tombe des mains, comme si cette voix non plus, je ne l'eusse point encore entendue.

Il me vint l'impression étrange que la forêt la berçait dans ses bras verts, que cette âme nue comme dans les légendes dormait sous l'œil paternel des hêtres. Non, nature, je ne t'outragerai pas! Je sortis de la maison. J'entrai dans le bois mouillé. Le jour ne descendait pas encore et à présent j'étais dans le grand murmure délicieux de la pluie, avec mon cœur farouche et ingénu. Je ressentais une peine lasse qui rendait mes genoux pesants. J'aurais voulu avoir le chien auprès de moi comme au temps de ma solitude. La chaleur fraternelle de son poil eût réjoui mes mains. Mais cette bête ne quittait plus Janille. Jamais je ne m'étais senti aussi seul. J'étais comme un ardent jeune homme qui ignore encore le baiser d'amour d'une femme.

L'aube but la pluie, le ciel s'émailla de clarté. Cette longue et lourde nuit enfin s'en alla de mes épaules et la terre aussi fut délivrée. J'aspirai avec force l'odeur du matin. Un

arome de thym et de résine fumait. L'égouttis des arbres filait un son de cristal par dessus les humus grésillants. Cependant un reste de sommeil traîna un peu de temps, attardant la vie; et moi non plus je n'étais qu'à demi éveillé comme après une ivresse de vin ou un songe. Dites, mes mains, que s'est-il passé? Mes mains innocentes et mouillées de senteurs fraîches, êtes-vous les mêmes mains tentées qui poussèrent la porte et tremblèrent dans l'ombre? J'étais humble avec la peur de ma pauvre bonne volonté défaillante. Voilà! chaque nuit à présent il me faudra retourner au bois comme un homme qui traîne en laisse une bête sauvage! Et que dirai-je à la jeune fille si elle me voit rentrer avec des habits trempés et me demande en riant: « Est-ce le loup ou le renard qui de si grand matin vous fit quitter le logis? » C'était le loup, Janille, c'était le loup qui toute la nuit a aboyé devant la maison.

Là-bas, un visage inquiet du seuil me regarda venir dans la vapeur matinale. « J'ai

cherché par la maison, j'ai appelé, personne n'a répondu » fit Janille. J'avais les yeux bas, je lui dis tristement : « Vois-tu, Janille, il y a ici un homme si étrange... » J'aurais voulu me confesser, lui prendre les mains. Mais il y avait encore trop du vieil orgueil en moi. Les mots restèrent pendus dans ma barbe. Alors elle se mit à caresser le bon Misère. « Cher chien! dit-elle plaisamment en riant, la meule a tourné, mais sans broyer le grain. » Ainsi, avec des dents claires, elle se moquait de celui qui en vain espéra s'humilier. Moi, troublé, je regardais à présent les bourgeons de sa gorge saillir de son corsage, je pensais : tu n'aurais qu'à les toucher avec le doigt et elle connaîtrait l'amour. Elle ne s'aperçut pas que mes mains tremblaient ; mais, avec candeur, me croyant fâché, elle me dit : « Si cette bête ou moi sommes en tort vis-à-vis de toi, il faudrait au moins nous le dire franchement. » Elle me parlait avec décision, les yeux mouillés.

Le mal, chère Janille, c'est l'odeur jeune de ton corps, plus forte que toutes les essen-

ces à la fois de cette forêt. Mon Dieu ! un autre homme peut-être l'eût dit ainsi. Mais moi l'ayant dit, c'eût été entre nous comme si, dans un accès de démence, j'avais déchiré sa robe et qu'elle se fût vue nue avec honte devant mes yeux forcenés. Je levai les épaules, et marchant par la chambre, je dis doucement : « Un homme comme moi peut quelquefois paraître singulier à une jeune fille comme toi sans que ce soit ta faute ou la mienne. » Le vent clair du matin passa, elle se mit à rire, et maintenant elle m'offrait une écuelle d'écorce comble de cerises fraîches. « Moi aussi, fit-elle, m'étais levée à l'aube pour les cueillir. » Janille ! innocente Janille ! assieds-toi là près de moi, partage ces fruits acides et sucrés dont le jus fit tes mains violettes. J'ai écouté la leçon de ton frais rire ingénu, je ne suis plus l'homme qui voulut toucher avec des doigts en folie les bouts droits de ta gorge.

IV

Je savais que comme l'eau suit sa pente, mon désir toujours à présent s'en irait vers le jardin secret de sa chair. Je pensais : aurait-elle aussi un petit grain au-dessus du genou comme l'autre? Dinah était la dernière femme que j'avais aimée. Quand cette idée me vint pour la première fois, j'allai me rouler dans la bruyère, j'en restai tout un jour malade. Je n'aurais eu cependant qu'à lever sa robe pour le savoir. Un peu plus tôt un peu plus tard il arriverait tout de même un moment où elle m'offrirait sa petite gorge comme elle m'ap-

portait les mûres du bois. Mais aussitôt mon cœur gronda. Si elle vient la première à toi, c'est qu'elle l'a fait déjà pour un autre. Voilà, oui, la grande douleur. Elle était entrée dans la forêt et je ne savais rien de sa vie. C'était le matin, la terre s'éveillait et un autre peut-être déjà avait passé avant moi. Je marchai très vite vers la maison. J'étais faible, les jambes tremblantes, et cependant une force noire me déchaînait. J'avais arrangé ainsi les choses : j'appellerai Janille, je porterai la main à son corsage. Si elle rit au lieu de pleurer, je lui dirai : « Va-t'en, toi qui ne m'as pas supplié au nom de l'amour ! » Et puis je tombai là où je me trouvais, je frappai avec colère la terre de mes mains. Terre, ô terre ! fais un grand bruit de feuillages afin que je n'entende plus cette chose harcelante en moi. Je roulai ma tête dans les mousses, j'appuyai mes paupières brûlantes au sol frais, aux canaux profonds de la vie, espérant laver à mes yeux la petite image profanée. La terre écoute toujours celui qui la prie sincèrement. Mon cœur devint la forêt de mai avec ses vents doux comme

de petites flûtes qui jasent dans l'ombre fluide. J'étais un pauvre ermite, un vieil homme des âges qui, par dessus la haie de son enclos, regarde danser une nymphe toujours plus loin, en fuite vers l'horizon. J'étais le jeune époux de la Sulamite qui vient par le sentier des vignes, parfumé de jeunesse et de matin. Et d'abord elle ne l'a pas reconnu. Celui qu'élira mon amour s'est levé dans la nuit ; il s'avance parmi la rosée et il n'a pas encore crié vers moi. Belle! je crierai ton nom en bondissant sur le chemin comme un ardent bélier, comme un poulain échappé des prairies. J'ai reconnu mon sauvage ami à son appel et suis descendu vers lui dans la vigne.

La forêt m'écouta languir et chanter comme un timide jeune homme crédule. Toute l'ancienne humanité nuptiale tressaillit aux présages fortuits levés de l'aventure de mes pas. Si je crie et que l'oiseau s'effare, pleure! Jamais Janille ne t'aimera. Et ensuite je marche par la chênaie, j'évoque le coucou. L'oiseau bienveillant a répondu et je ris de l'heureux augure. Un jour à tous deux la forêt

nous passera l'anneau vert aux doigts. Et toi aussi, ris maintenant, nature!

Ah! je n'avais pas connu encore avant ce temps le sens sacré de la vie. Une petite main frappa au volet, mon âme sortit d'un long sommeil et dans la clarté là-bas, une voix disait : « Toute chose vivante est un aspect de mon éternité ». Cependant, j'avais tué sans joie et sans colère, la forêt saignait à mes mains. Alors j'allai tremblant avec mon cantique dans la grande église aux mosaïques fleuries, aux cierges vermeils sous la voûte des heures bleues. C'était le mois d'amour : les palombes, comme des jeunes filles au rouet, roucoulaient mélodieusement; l'agile poursuite des écureuils avec des râles brefs tournait autour des arbres. Même le cri de l'engoulevent, du noir oiseau camus, s'épousait intermittent et frôleur dans la nuit. Une rumeur, à cause des hymens et des accordailles, comme une énorme vague traînait entre le ciel et la terre. Et j'étais une parcelle de cette vie immense, une goutte d'eau dans le torrent de l'être.

Mon cœur, dans ma joie, se gonfla comme

le pain : je le retenais avec mes deux mains. Maintenant, quand j'étais près du ruisseau, je ne savais plus si c'était sa petite onde qui coulait ou si j'entendais sourdre de moi ma vie ardente. Il y avait aussi là d'étranges glouglous comme des sanglots de femme doucement gémissante. Est-ce toi, Janille, qui, dans le silence vide des chambres, pleures là-bas, comme moi-même, avec le mal délicieux de ton cœur dans les mains? Dans les feuillages la meule d'or des mouches tourbillonne et ronfle. Le vent par les pentes roule des palets de soleil. Je crois voir le ruisseau laver le ciel sur ses galets, avec de mobiles mains bleues. Vie! Vie! que tu es effrayante dans ta beauté! Un atome de toi est comme le dieu éternel. Il n'y a pas plus loin de l'insecte et du brin d'herbe à moi que de moi à Dieu. J'écarterai mon pied pour la fourmi. Je ne cueillerai pas la fleur où butine l'abeille. Ecureuils, oiseaux, doux esprits de la terre, un homme ici a passé fraternel.

Janille à présent me demandait pourquoi je partais au bois sans ma carabine. Je lui

bouche fraîche avait soufflé sur mes yeux; le matin commençait à s'élucider au fond de mes prunelles longtemps obscures.

Je pensai donc : « Entre toi et l'au delà de toi, il y a encore toi, comme entre l'air bleu et ta peau il y a la laine grossière de ton vêtement». Les idées sont pareilles aux mailles d'un tissu et si l'une est défaite, toutes se défont, mais toutes tiennent ensemble et on ne sait pas où l'une commence à devenir l'autre. Si bien que, sans qu'il y eût là l'effet d'un raisonnement et plutôt par la vertu mystérieuse des analogies, cette idée en fit naître d'autres et celles-ci se lièrent comme les fils d'une texture. Un vent délicieux ondule et glisse et je ne le sens pas rouler sur ma peau. Mon corps a besoin d'air et de lumière autant que le taillis pour croître avec splendeur et à cause de cette étoffe il ne peut boire l'atmosphère vermeille. Je ne connaîtrai la vérité qu'en redevenant le petit enfant nu devant la vie.

Aussitôt je fis tomber mes habits et à présent j'étais nu comme un petit enfant. J'allais avec la caresse fluide de l'air à ma chair comme

le premier homme dans la jeune beautê du monde. Et il me sembla que je ne me m'étais pas connu encore avant ce temps. Je regardais mes mains et mes pieds jouer au soleil; ils avaient le grain serré et brillant des silex polis par les eaux. Chacune des cellules de ma chair était la continuité de la substance à travers l'infini des âges. Déjà elles avaient tressailli sourdement dans le giron des mères avant la mienne. Durée vertigineuse de l'être! Anneaux d'une chaîne qui de l'amibe, l'initiale matière fluante va jusqu'à l'être nuptial et conscient! Cependant j'avais blessé cette chair dans mes ennuis solitaires et je ne savais pas qu'ainsi je tourmentais la chair auguste de ma race dans le passé. J'avais versé la vie dans des lits impurs et cette vie était comme le sang de Dieu répandu sur le chemin. On m'avait dit dans mon âge innocent: «Ne te regarde pas ni ne porte les mains à ton corps, car c'est là la chose honteuse.» Et maintenant je me regardais sans honte, avec le sentiment religieux de la beauté de mes membres. Je comprenais que la rougeur n'était venue aux

bouche fraîche avait soufflé sur mes yeux ; le matin commençait à s'élucider au fond de mes prunelles longtemps obscures.

Je pensai donc : « Entre toi et l'au delà de toi, il y a encore toi, comme entre l'air bleu et ta peau il y a la laine grossière de ton vêtement ». Les idées sont pareilles aux mailles d'un tissu et si l'une est défaite, toutes se défont, mais toutes tiennent ensemble et on ne sait pas où l'une commence à devenir l'autre. Si bien que, sans qu'il y eût là l'effet d'un raisonnement et plutôt par la vertu mystérieuse des analogies, cette idée en fit naître d'autres et celles-ci se lièrent comme les fils d'une texture. Un vent délicieux ondule et glisse et je ne le sens pas rouler sur ma peau. Mon corps a besoin d'air et de lumière autant que le taillis pour croître avec splendeur et à cause de cette étoffe il ne peut boire l'atmosphère vermeille. Je ne connaîtrai la vérité qu'en redevenant le petit enfant nu devant la vie.

Aussitôt je fis tomber mes habits et à présent j'étais nu comme un petit enfant. J'allais avec la caresse fluide de l'air à ma chair comme

le premier homme dans la jeune beauté du monde. Et il me sembla que je ne me m'étais pas connu encore avant ce temps. Je regardais mes mains et mes pieds jouer au soleil; ils avaient le grain serré et brillant des silex polis par les eaux. Chacune des cellules de ma chair était la continuité de la substance à travers l'infini des âges. Déjà elles avaient tressailli sourdement dans le giron des mères avant la mienne. Durée vertigineuse de l'être! Anneaux d'une chaîne qui de l'amibe, l'initiale matière fluante va jusqu'à l'être nuptial et conscient! Cependant j'avais blessé cette chair dans mes ennuis solitaires et je ne savais pas qu'ainsi je tourmentais la chair auguste de ma race dans le passé. J'avais versé la vie dans des lits impurs et cette vie était comme le sang de Dieu répandu sur le chemin. On m'avait dit dans mon âge innocent: «Ne te regarde pas ni ne porte les mains à ton corps, car c'est là la chose honteuse.» Et maintenant je me regardais sans honte, avec le sentiment religieux de la beauté de mes membres. Je comprenais que la rougeur n'était venue aux



hommes que du voile qu'ils avaient jeté sur la nature. En se cachant l'un de l'autre, ils s'étaient sentis impurs. Dieu pourtant est nu dans les choses inexprimablement. Et moi j'étais là sous les arbres, dans le bruissement léger de la forêt, ingénu et tremblant comme devant un mystère qui m'était seulement révélé. Mes habits en tombant avaient fait tomber les pauvres oripeaux de la fausse sagesse des hommes. Chacun d'eux était comme l'ombre d'un feuillage sur la clarté d'une source, comme une vanne qui retient les eaux profondes et mon âme aussi m'avait été cachée. J'avais méconnu le sens lucide de ma vie.

Je marchai ainsi quelque temps dans le bois avec la conscience de ma beauté originelle revenue. J'avais fait là une chose grande et simple selon la nature et cependant je n'avais pas su d'abord ce que je faisais. Peut-être les plus divins mouvements sont ceux qu'on ignore; tout peut s'expliquer et on n'explique pas ce qui nous vient d'une chose en nous, éternelle et obscure. Et ensuite les voix me parlèrent : ton corps n'est qu'une image; elle

est l'apparence de ton âme, mais si ton âme ou ton corps pense ou fait quelque chose qui soit un secret pour ton corps et ton âme, l'harmonie divine est rompue. Je partis donc devant moi, regardant jouer à ma poitrine les ors du jour, comme les plis moelleux d'une tunique. Et à présent mon corps vivait splendidement, les petites soies fines qui le duvetaient frémissaient à l'égal des herbes et des feuilles. Mon sang rouge à ma peau coulait comme les fontaines, bourdonnait d'une vie rythmique de ruche. Et les voix ne cessaient plus de se faire entendre. Dresse le front, va dans ta grâce et ta force. La nature t'a donné une forme belle et noble afin qu'elle te soit une source de joie et d'orgueil. Et cette forme est comme l'allégorie de l'univers. Elle a la courbe du val; elle est l'assise des monts; sa toison ondule comme l'ouragan de la forêt; sa vie écarlate s'égale au bouillonnement des sèves.

J'étais innocent comme la forêt même. Je balbutiais des paroles comme en disent les chênes et les oiseaux. Il vint au bout des branches un loriot qui cessa de siffler et d'au-

tres oiseaux approchèrent aussi et tous étaient là par dessus le chemin, regardant avec confiance cet homme nu comme au temps d'Eden. Et puis j'entrai dans le ruisseau; il s'égoutta mélodieusement de mes épaules et de mes reins: il palpita à ma chair comme une vie molle et féminine. Cette eau antique parut reconnaître celui qui s'en venait par les coteaux, aux âges ingénus. Et elle était éternelle comme moi, elle avait reflété l'éternité du ciel et de la substance. Voilà, pensai-je, la chair et l'eau et la lumière et le vent sont un même mystère. Ma vie, en se mêlant au ruisseau et aux arbres, se conforme à l'unité divine. Et alors mes yeux distillèrent une extase humide; la source intérieure aussi coula comme pour un prodige, pour l'annonciation d'une vérité sublime. J'éprouvai le besoin de serrer contre ma vie une chose de la création, une autre vie jaillissante et frémissante. Je pris donc entre mes bras le tronc rugueux d'un chêne. Mes bras n'en pouvaient faire le tour et il dominait le taillis comme un siècle d'ombre et de feuillages. Une forêt était sortie

de ses glands ; c'était un des pères de la grande famille verte. Or, moi, avec l'étroit embrassement de son écorce rude contre ma poitrine, je disais infiniment : Dieu ! Dieu ! Dieu ! comme si vraiment le divin amour eût été caché aux moelles de cet arbre immense.

Là-bas ils auraient tenu cela pour un sacrilège. Ils ont muré leur Dieu dans des tabernacles, ils en ont fait l'idole solitaire et pétrée. Ils n'ont pas vu que la cathédrale était sortie de la forêt. Mais voilà, je fus dans ce moment un pauvre homme humble qui a dépouillé le mensonge et qui écoute la vie. Mon âme monta de moi comme l'oiseau monte du nid ; avec le battement d'ailes de l'alouette, elle demeura là-haut dans l'air vermeil, bien au-dessus de la région des hommes. Et elle palpitait de chaleur et de clarté. L'antique dogme ne fut plus pour moi très loin qu'une plaine nue où autrefois la caravane des ancêtres avait passé. Et à présent, à la place de cette plaine, s'étendait un jardin délicieux de fruits et d'eaux courantes sous la roue ardente des météores. La sub-

stance comme un fleuve ruisselait en moi, vertigineuse.

Mes lèvres collées à l'écorce, je baisais comme un sacrement l'arbre vénérable. Et alors du cœur profond des sèves, du bruissement des mouches et des feuilles il me parut qu'une voix sortait et me disait : « C'est bien moi et toute chose est une part de ma présence infinie. » J'étais là nu et adorant comme l'homme jeune des temps.

Et ce fut le premier jour de conscience, tous les autres jours dérivèrent de celui-là, comme, quand commence à tourner le van, une petite paille d'or d'abord vole et les autres ensuite tourbillonnent. Je m'étendis au pied du chêne, je me couchai parmi la mousse, dans le matin. Mes yeux n'avaient point contemplé encore un aussi merveilleux paysage. Une couleuvre ondula de dessous une grosse pierre et je la pris dans mes mains. Je la coulai au chaud de ma poitrine. Des insectes montèrent le long de mes cuisses; il me tomba des plumes de jeunes couvées dans les cheveux. Ève! Ève! Ève! Pourquoi tardes-tu de l'autre côté

de la lumière? Vois, il y a ici des lits de fleurs et de soies légères. Il y a ici l'œil paternel des arbres. L'ombre nous passera l'anneau aux doigts.

V

J'appelai ainsi la vierge amoureuse et elle ne vint pas. Mais mon désir à moi, allait vers elle et la menait par la main dans ce lieu solennel et voluptueux. Ève ! je criai vers toi du fond de ma vie et soudain tu me fus présente avec ton jeune sang rose, avec tes petits seins clairs d'aurore. Comme un jeune homme innocent, je versai en songe mon amour.

Je sus ainsi que rien n'est mieux selon Dieu que deux âmes nues et confiantes dans la nature. Personne encore ne me l'avait dit ; mais aucune parole jamais n'est dite et il faut

tout comprendre à travers soi-même. Chaque homme recommence la vérité. J'étais, avec la nudité de ma chair dans ce bois, comme un symbole ; et maintenant une aimable enfant marchait à mes côtés dans les pelouses fleuries. Et je lui avais donné dans le secret de ma vie, le nom joyeux d'épouse.

Va à présent, homme régénéré et que cependant les autres hommes appelleront dément !

J'appelai donc Janille dans la maison et le chien fidèle ne me répondit, ni elle. Depuis un peu de jours elle recherchait le bois solitaire. Je croyais qu'elle y allait à cause du temps des bolets et des girolles. Chaque matin elle en rapportait des cueillettes parfumées et charnues. Le vin bleu des prunes aussi saignait ; la noisette déjà prenait un goût d'amande. L'été nous procurait des repas délicieux.

Or, l'ayant cherchée en vain, je pensai qu'elle était dans le bois et à mon tour je m'en allai sous les arbres, continuant à l'appeler par son nom. Je marchai ainsi un peu de temps et tout à coup j'entendis l'aboi du chien. Aussitôt le taillis ondula ; une forme en fuite

froissa les branches. Et moi, en riant, je criais follement : « Janille ! Janille ! n'espère pas m'échapper. » Mon rire n'était pas naturel et sonnait durement. Il roulait comme des palets sur le chemin. Un souffle ardent et bref me mangeait le poil aux lèvres, comme au temps de la chasse, quand la proie chaude était au bout de mon fusil. Je me lançai à travers le taillis, mais toujours il se refermait plus loin. Et maintenant Misère jappait devant moi en bondissant et tournant la tête vers les verts portiques de la forêt. Suis-moi, je te mènerai sûrement vers elle, me disait le fin museau de la bête. Moi je pensais : Cette fille ironique et froide y passera comme les autres. Mon crâne battait comme un tambour : je l'aurais prise par les cheveux et poussée sur l'herbe. Je courais près de Misère, les poings à ma poitrine. Ainsi nous atteignîmes le lieu ombragé où elle se cachait. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'écria : « N'approchez pas, vous qui vous êtes montré si durement mon maître ! » Elle repoussa aussi Misère, disant : « Je te renie, toi qui m'as trahie ! » Elle tenait son front dans

les doigts ; ses larmes ruisselaient, claires et sonores. Aussitôt ma fureur tomba ; je n'étais plus le chasseur au cœur rouge. Doucement avec la main je touchai son épaule. « Dis-moi quel mal je t'ai fait. » Et je n'avais plus envie de rire.

Ses cheveux tout à coup se dénouèrent et voilèrent ses joues ; je cessai de voir son visage ; et elle sanglotait comme la petite source dans le bois. J'étais debout maintenant devant elle, avec ma force inutile, semblable à Adam regardant s'égoutter dans le verger les larmes délicieuses d'Ève ; et il ne savait non plus par quel nom d'amour la consoler. A la fin, comme plus tendrement encore je la priais, elle eut ce cri innocent : « A peine depuis que je suis dans cette forêt, tu m'as regardée. » Elle ne m'avait pas encore tutoyé avant ce temps. Sa gorge bondissait comme un petit écureuil. Je ne compris pas tout de suite ce qu'elle voulait dire. Je compris seulement qu'il y avait là un mystère. Et mes mains s'étaient retirées d'elle et à présent restaient très hautes et tremblantes. Mais, soudain, la voyant palpiter dans

son mal d'amour, je perdis la volonté et alors elles firent le mouvement lent de s'abaisser ; elles glissèrent le long de ses bras, elles descendirent anxieusement jusqu'à ses genoux. Je sentis ainsi pour la première fois la forme vive de son corps. Et avec humilité, je lui dis : « Si tu veux dire que je n'ai pas assez pris attention à toi, je t'en demande pardon, comme je te demande pardon aussi de t'avoir amenée ici, toi jeune, auprès d'un homme solitaire, car maintenant il y a entre toi et les autres êtres cette forêt. » Ses doigts s'écartèrent; elle cessa de pleurer, et avec ses yeux droits, posés sur les miens, elle me répondit ingénument : « Si tu avais mis plus tôt tes mains à mes genoux comme tu fais en ce moment, je ne t'aurais pas dit cette chose. » Voilà, oui, ce fut elle de nous deux qui la première osa parler selon la nature. Elle avait les prunelles limpides de la génisse regardant se mouvoir le royal époux de l'autre côté de la haie. Elle n'était pas troublée par ce qu'elle venait de dire.

J'étais là comme un gauche enfant avec son genou rond comme une pomme dans ma

main. J'avais fléchi le jarret, j'appuyais mon front contre le sien, dans la chaleur de ses cheveux. La clarté humide de ses yeux brûlait à ma joue, comme des gouttes de vie ardente. Nous restâmes ainsi un peu de temps silencieux l'un près de l'autre, et puis je lui dis : « Vois, je tiens amoureusement ton genou dans ces doigts, et à présent nous sommes comme un homme et une femme qui se seraient pris en mariage. » Oh ! comme cette parole monta timidement du fond de mon être ! Comme elle fut tout à coup à ma bouche toute ma race depuis les origines ! Au bord des fleuves un homme antique de mon sang avait pareillement pris les genoux d'une vierge dans sa main et lui avait dit : « Entre toi et moi il n'y a plus que tes genoux fermés. »

Elle tourna vers moi ses yeux frais ; son sourire monta comme la jeune lune à mon premier soir dans la forêt. Ensuite elle posa les deux mains sur mes épaules et elle dit : « Maintenant fais de moi ce que tu veux : je serai toujours ta servante. »

La bénigne nature seule nous apprend ces mouvements divins. Et voici, cette Janille était vierge comme l'aube qui mène le chœur des heures et elle me dit là le mot dont la première femme sous le pommier enchaîna l'époux. Moi, je buvais son sourire comme un jus frais; mes larmes mouillaient ses cheveux. Nous étions deux créatures primitives, dans le trouble émerveillé du jeune désir. Nos âmes nues avaient froid délicieusement dans les frissons clairs du jour.

L'humanité éternelle alors commença de bégayer à nos bouches. Je lui dis comme en rêve : « Ecoute ceci, chère Vie. Je te fuyais et je ne cessais pas d'être avec toi. Tu m'étais bien plus présente dans l'absence. Tu fus pour moi toute la forêt avec ses arbres et ses oiseaux et je t'appelais des noms du jour et de la nuit. Oh! ne dis pas que déjà alors tu m'aimais! Je ne pourrais entendre cela sans mourir de bonheur. Et cependant, oh oui! dis-le moi, douce amie! M'aimais-tu déjà tandis que moi, avec mon cœur gonflé dans les mains, je m'en allais au bois t'écouter

rire dans le babil de la source? » Elle s'étonna, son sourcil ondulait avec candeur. « J'ignore ce que tu veux dire, fit-elle. Et cependant ce que tu me dis est pour moi comme un fruit sucré. Quand tu es venu, mon sein s'est levé, je ne sais pas autre chose. » Oh! cela! cela! Janille! Ton petit sein aux pointes froides droit dans ton corsage comme le jeune bourgeon d'avril!

Un frais silence nous baignait et il n'y avait pas de vent, il n'y avait là que le vent léger de nos souffles l'un près de l'autre. Je croyais entendre tourner au fond de sa vie une meule écarlate. Je lui dis : « Tu m'es venue comme une petite chose enfant qui serait née de mon désir. Je t'ai appelée du fond de moi et tu es venue. » Elle prit les soies de ma barbe et les annela autour de ses doigts. « Toi, fit-elle, tu étais grand et fort comme les chênes. Je ne savais pas comment tu aurais fait un jour pour m'embrasser. » Des paroles limpides nous coulaient des lèvres. Il montait du profond de nous comme le bruissement léger de la terre après la pluie. Et maintenant encore

La bénigne nature seule nous apprend ces
ouvements divins. Et voici, cette Janille
ait vierge comme l'aube qui mène le chœur
es heures et elle me dit là le mot dont la
remière femme sous le pommier enchaîna
époux. Moi, je buvais son sourire comme un
is frais; mes larmes mouillaient ses cheveux.
ous étions deux créatures primitives, dans
trouble émerveillé du jeune désir. Nos âmes
ues avaient froid délicieusement dans l
issons clairs du jour.

L'humanité éternelle alors commença
ésgayer à nos bouches. Je lui dis comme
ve : « Ecoute ceci, chère Vie. Je te fuya
ne cessais pas d'être avec toi. Tu m'
en plus présente dans l'absence. Tu fus
oi toute la forêt avec ses arbres et s
aux et je t'appelais des noms du jour
nuit. Oh! ne dis pas que déjà
'aimais! Je ne pourrais entendre ce
ourir de bonheur. Et cependant,
s-le moi, douce amie! M'aimai
ndis que moi, avec mon cœur g
s mains, je m'en allais au bo

... te hais. »
dans le bois.
u'au soir. Et
sa petite ombre
· la maison. Elle
· clarté rose de la
ir-là, ayant peur de
as lents je retournai
taillis où j'avais tenu
mains. L'herbe foulée
flexible de sa vie. Mon
comme la fève aux pluies
sanglotai doucement sous

VI

Janille vint avec moi vers les arbres et c'était encore une fois le soir. Dans le charme inouï de l'heure, nous ne disions rien, avec des frémissements de choses profondes au fond de nous et qui ne pouvaient s'exprimer. A peine la lune commençait de monter; elle était jeune comme notre lune de vie; son mince segment rose s'effilait par dessus la nuit diaphane du bois. Une pâleur émoussa le sentier sous nos pas; les formes de notre corps se moururent comme des apparences dans l'air soyeux et confus. Cependant je sen-

tais vibrer fiévreusement sa vie près de la mienne, dans le soir solennel et bienveillant. La palpitation de ses yeux s'avivait et s'éteignait comme la naissance et l'agonie des étoiles. Une langueur la mariait à la lune doucement nubile. Moi, j'étais là avec cette enfant comme un homme que mène une main inconnue.

Un long frisson agita la nuit. Les feuillages, en ondulant, semblèrent déployer sur nous les plis d'une tunique; nous ne fûmes plus, dans les desseins secrets de l'ombre, que deux ombres qui s'ignorent et vont vers la vie. Et j'avais cessé de voir le visage de Janille. Mais là-haut le sang vermeil des prémisses s'étancha, le jardin des roses de la fraîche virginité de la lune. Comme une jeune épouse, elle plongea froide et claire au lit du ciel. Alors de nouveau le regard malade de la vierge monta vers moi.

Nous marchâmes ainsi jusqu'à ce que nous atteignîmes le bord d'une clairière; et là nous nous assîmes dans le tremblement bleu de la nuit. Comme la première fois, je pris ses

froissa les branches. Et moi, en riant, je criais follement : « Janille ! Janille ! n'espère pas m'échapper. » Mon rire n'était pas naturel et sonnait durement. Il roulait comme des palets sur le chemin. Un souffle ardent et bref me mangeait le poil aux lèvres, comme au temps de la chasse, quand la proie chaude était au bout de mon fusil. Je me lançai à travers le taillis, mais toujours il se refermait plus loin. Et maintenant Misère jappait devant moi en bondissant et tournant la tête vers les verts portiques de la forêt. Suis-moi, je te mènerai sûrement vers elle, me disait le fin museau de la bête. Moi je pensais : Cette fille ironique et froide y passera comme les autres. Mon crâne battait comme un tambour : je l'aurais prise par les cheveux et poussée sur l'herbe. Je courais près de Misère, les poings à ma poitrine. Ainsi nous atteignîmes le lieu ombragé où elle se cachait. Dès qu'elle m'aperçut, elle s'écria : « N'approchez pas, vous qui vous êtes montré si durement mon maître ! » Elle repoussa aussi Misère, disant : « Je te renie, toi qui m'as trahie ! » Elle tenait son front dans



les doigts : ses larmes ruisselaient, claires et sonores. Aussitôt ma fureur tomba ; je n'étais plus le chasseur au cœur rouge. Doucement avec la main je touchai son épaule. « Dis-moi quel mal je t'ai fait. » Et je n'avais plus envie de rire.

Ses cheveux tout à coup se dénouèrent et voilèrent ses joues : je cessai de voir son visage ; et elle sanglotait comme la petite source dans le bois. J'étais debout maintenant devant elle, avec ma force inutile, semblable à Adam regardant s'égoutter dans le verger les larmes délicieuses d'Ève ; et il ne savait non plus par quel nom d'amour la consoler. A la fin, comme plus tendrement encore je la priais, elle eut ce cri innocent : « A peine depuis qu[illegible] [illegible]ois dans cette forêt, tu m'as regardée [illegible] m'avait pas encore tutoyé avant ce [illegible] gorge bondissait comme un petit ché[illegible] ne compris pas tout de suite ce qu'elle [illegible] dire. Je compris seulement qu'il y avait [illegible] mystère. Et mes mains s'étaient retirées [illegible] et à présent restaient très hautes et trembla[illegible]tes. Mais, soudain, la voyant [illegible]

son mal d'amour, je perdis la volonté et alors elles firent le mouvement lent de s'abaisser ; elles glissèrent le long de ses bras, elles descendirent anxieusement jusqu'à ses genoux. Je sentis ainsi pour la première fois la forme vive de son corps. Et avec humilité, je lui dis : « Si tu veux dire que je n'ai pas assez pris attention à toi, je t'en demande pardon, comme je te demande pardon aussi de t'avoir amenée ici, toi jeune, auprès d'un homme solitaire, car maintenant il y a entre toi et les autres êtres cette forêt. » Ses doigts s'écartèrent; elle cessa de pleurer, et avec ses yeux droits, posés sur les miens, elle me répondit ingénument : « Si tu avais mis plus tôt tes mains à mes genoux comme tu fais en ce moment, je ne t'aurais pas dit cette chose. » Voilà, oui, ce fut elle de nous deux qui la première osa parler selon la nature. Elle avait les prunelles limpides de la génisse regardant se mouvoir le royal époux de l'autre côté de la haie. Elle n'était pas troublée par ce qu'elle venait de dire.

J'étais là comme un gauche enfant avec son genou rond comme une pomme dans ma

main. J'avais fléchi le jarret, j'appuyais mon front contre le sien, dans la chaleur de ses cheveux. La clarté humide de ses yeux brûlait à ma joue, comme des gouttes de vie ardente. Nous restâmes ainsi un peu de temps silencieux l'un près de l'autre, et puis je lui dis : « Vois, je tiens amoureusement ton genou dans ces doigts, et à présent nous sommes comme un homme et une femme qui se seraient pris en mariage. » Oh ! comme cette parole monta timidement du fond de mon être ! Comme elle fut tout à coup à ma bouche toute ma race depuis les origines ! Au bord des fleuves un homme antique de mon sang avait pareillement pris les genoux d'une vierge dans sa main et lui avait dit : « Entre toi et moi il n'y a plus que tes genoux fermés. »

Elle tourna vers moi ses yeux frais ; son sourire monta comme la jeune lune à mon premier soir dans la forêt. Ensuite elle posa les deux mains sur mes épaules et elle dit : « Maintenant fais de moi ce que tu veux : je serai toujours ta servante. »

La bénigne nature seule nous apprend ces mouvements divins. Et voici, cette Janille était vierge comme l'aube qui mène le chœur des heures et elle me dit là le mot dont la première femme sous le pommier enchaîna l'époux. Moi, je buvais son sourire comme un jus frais ; mes larmes mouillaient ses cheveux. Nous étions deux créatures primitives, dans le trouble émerveillé du jeune désir. Nos âmes nues avaient froid délicieusement dans les frissons clairs du jour.

L'humanité éternelle alors commença de bégayer à nos bouches. Je lui dis comme en rêve : « Ecoute ceci, chère Vie. Je te fuyais et je ne cessais pas d'être avec toi. Tu m'étais bien plus présente dans l'absence. Tu fus pour moi toute la forêt avec ses arbres et ses oiseaux et je t'appelais des noms du jour et de la nuit. Oh ! ne dis pas que déjà alors tu m'aimais ! Je ne pourrais entendre cela sans mourir de bonheur. Et cependant, oh oui ! dis-le moi, douce amie ! M'aimais-tu déjà tandis que moi, avec mon cœur gonflé dans les mains, je m'en allais au bois t'écouter

rire dans le babil de la source? » Elle s'étonna, son sourcil ondulait avec candeur. « J'ignore ce que tu veux dire, fit-elle. Et cependant ce que tu me dis est pour moi comme un fruit sucré. Quand tu es venu, mon sein s'est levé, je ne sais pas autre chose. » Oh! cela! cela! Janille! Ton petit sein aux pointes froides droit dans ton corsage comme le jeune bourgeon d'avril!

Un frais silence nous baignait et il n'y avait pas de vent, il n'y avait là que le vent léger de nos souffles l'un près de l'autre. Je croyais entendre tourner au fond de sa vie une meule écarlate. Je lui dis : « Tu m'es venue comme une petite chose enfant qui serait née de mon désir. Je t'ai appelée du fond de moi et tu es venue. » Elle prit les soies de ma barbe et les annela autour de ses doigts. « Toi, fit-elle, tu étais grand et fort comme les chênes. Je ne savais pas comment tu aurais fait un jour pour m'embrasser. » Des paroles limpides nous coulaient des lèvres. Il montait du profond de nous comme le bruissement léger de la terre après la pluie. Et maintenant encore

une fois ma main planait au-dessus d'elle comme le vol immobile d'un large oiseau aux plumes molles, avec la peur et le désir en folie de sa chair innocente. J'étais un homme qui voit s'ouvrir le jardin divin d'Eden et qui demeure éperdu sur le seuil. Et entre elle et moi il y avait maintenant l'amour même comme une défense religieuse. Elle avait remis sa vie entre mes mains et toute la vie de sa race avec elle; et là-bas, dans le brouillard des âges, Dieu faisait un geste comme le semeur.

Je restai donc un peu de temps penché sur ses yeux immenses avec ma main ouverte comme sur la profondeur d'une eau, sur le vertigineux abîme du temps. Et puis l'odeur chaude de sa jeune force m'étourdit, ma force sauvagement leva et je connus le goût de sa bouche. Ce fut la première blessure. Ses yeux s'évanouirent, elle sembla n'être plus qu'une ombre dans l'heure pâle et moi j'étais pendu à ses lèvres froides comme aux grappes gonflées d'une vigne. Sa vie expira, renaquit; je sentais sa chair battre de délire et de peine.

Elle cria : « Tu m'as fait mal. Je te hais. » Presque aussitôt elle disparut dans le bois.

Je l'appelai vainement jusqu'au soir. Et enfin la lune monta; je vis sa petite ombre passer sur le chemin près de la maison. Elle fut tout enveloppée de la clarté rose de la jeune nuit. Or moi, ce soir-là, ayant peur de mon sauvage amour, à pas lents je retournai vers l'odeur fraîche du taillis où j'avais tenu ses genoux dans mes mains. L'herbe foulée avait gardé le dessin flexible de sa vie. Mon cœur alors se gonfla comme la fève aux pluies tièdes de juillet. Je sanglotai doucement sous les claires étoiles.

ici je te consacre ces baies pourprées. » Elle me répondit : « Voici mes lèvres et ma vie. » Elle ne dit pas autre chose. Nous étions émus et graves en échangeant ces mutuelles dédicaces, simples et belles selon la nature. Et puis de nouveau elle se pressa contre moi, avec son regard malade, et elle me dit : « Cher homme, s'il est quelque chose que j'ignore encore, enseigne-le moi afin qu'aucun homme ne vienne plus après toi. » Je vis ainsi qu'elle était vraiment vierge, car je l'avais d'abord baisée sur les lèvres, je lui avais pris ensuite les genoux et puis ses petites mamelles, et elle ne savait pas le sacrifice sublime. Vois, Ève, je suis cet homme violent qui tua les bêtes et qui aima les courtisanes; et maintenant mes mains faiblement tremblent au bord de ta robe.

Je la poussai et sentant à son visage le souffle ardent de mes narines, elle gémit : « Combien tu m'apparais terrible! » J'étais la joie sauvage du lion, j'étais la noire fureur brandie de l'homme monté des déserts vers les chaudes femelles des tribus. J'avais les

mains douces et meurtrières et nocturnes de celui qui entre au tabernacle de l'idole. La divine ténèbre ferma ses yeux par dessus l'image tendre et courroucée. Maintenant j'avais touché la forme sacrée de son ventre. Et elle se raidit; sa vie blessée expira dans un cri dont toute la forêt tressaillit. Ève! Ève! Ève! Ève! Je la rappelai ainsi des ombres, je baisai mille fois son nom à ses lèvres froides. Et puis comme une âme revenue, elle dit : Adam! pour la première fois. Ève! Ève! Adam! Adam! Nos noms volèrent d'une bouche à l'autre, comme notre vie même, légère et heureuse.

Nous étions couchés au sein humide de la terre, sous les prodiges. La nuit filait de la soie et de l'argent. Des chutes d'astres, d'effrayants quadriges tourbillonnèrent. La lune épanchait un fleuve de lait vers la grâce des fleurs. Toi aussi, Ève, avec tes yeux las et éblouis, tu étais une fleur du jardin de la vie après que le jardinier est venu. Cependant personne ne nous avait dit : Elle et toi, il vous faut aller avec des anneaux d'or devant

le prêtre. Là-bas, dans le bois, doucement, souffla le vent, toutes les feuilles remuèrent comme des mains qui bénissent.

VII

Deux êtres errèrent, originels et divins, dans la forêt d'été. Ta petite gorge, Ève, est la courbe du val ; au repli de ton ventre sinue l'ombreux ravin; tes cheveux ont la vie souple et friselante des feuillages du bouleau. Mais ma barbe à moi, rousse et frisée, ruisselle comme la toison énorme des chênes. Je ne sais ni ton âge ni le mien. Peut-être je menai autrefois une tribu à travers la plaine. Tu étais alors une promesse de vie dormant de l'autre côté de la nuit. Et voici, je suis le jour qui à pas lentement est venu par les

avenues en silence. Je suis le chasseur qui, avec des flèches vermeilles, a transpercé les ombres. Un air frais d'immortalité rajeunit nos baisers. Chacun est le premier et ce que tu me donnes, tu ne me l'avais point encore donné. Tu es le pommier dans le verger et après qu'une pomme est tombée, il en naît une autre; et je goûte le fruit vert de ta virginité. Je ne croyais pas encore l'avoir cueilli.

O ma chère femme, je n'aurai jamais fini de boire tout l'amour qu'il y a dans le plus léger de tes cheveux. Comme un délicat ouvrier parfile l'or d'une trame, je les prendrai l'un après l'autre à ton front; je les appellerai par ton nom divin. Et je regarderai croître aussi la corne blanche de ton ongle à tes mains. En chacun de ces prodiges tu me renaîtras inconnue et vierge. Ainsi je lui parlais follement.

Nous partions au matin, nous n'aimions plus la maison. Le bois avait de bien plus tendres alcôves. Les hêtres velus nous versaient l'orgueil ingénu de recommencer l'hu-

maine destinée. Du geste étonné et ravi de la première femme, elle m'apportait ses jeunes mamelles. « Vois comme elles sont rondes. Ne crois-tu pas, doux ami, que déjà l'enfant est venu? » C'était l'amour, petite Ève, qui faisait lever tes seins, ce n'était encore que l'amour. «Non, je t'assure, disait-elle, c'est autre chose. Je suis lasse. A peine je puis détacher mes pas de la terre. » Alors, moi, je la prenais sous le cou et les jarrets; elle nouait ses mains autour de ma nuque et je m'en allais avec le poids léger de sa vie dans mes bras. Elle sentait la sève et le matin; ses cheveux avaient l'odeur de la mûre et me grisaient; et une clarté comme une goutte d'eau tremblotait au fond de sa prunelle. D'une petite voix câline elle me disait : « Tu es fort et roux comme le taureau! » Pourtant, ce n'est pas cela qui mettait à ses yeux la lueur malicieuse d'un rire. Elle pensait : il m'a cédé; il est soumis et candide comme l'agneau. Je feignais de ne pas voir sa ruse. Je savourais la chaude palpitation de sa vie dans ma poitrine. Et puis tout à coup elle

avenues en silence. Je suis le chasseur qui, avec des flèches vermeilles, a transpercé les ombres. Un air frais d'immortalité rajeunit nos baisers. Chacun est le premier et ce que tu me donnes, tu ne me l'avais point encore donné. Tu es le pommier dans le verger et après qu'une pomme est tombée, il en naît une autre; et je goûte le fruit vert de ta virginité. Je ne croyais pas encore l'avoir cueilli.

O ma chère femme, je n'aurai jamais fini de boire tout l'amour qu'il y a dans le plus léger de tes cheveux. Comme un délicat ouvrier parfile l'or d'une trame, je les prendrai l'un après l'autre à ton front; je les appellerai par ton nom divin. Et je regarderai croître aussi la corne blanche de ton ongle à tes mains. En chacun de ces prodiges tu me renaîtras inconnue et vierge. Ainsi je lui parlais follement.

Nous partions au matin, nous n'aimions plus la maison. Le bois avait de bien plus tendres alcôves. Les hêtres velus nous versaient l'orgueil ingénu de recommencer l'hu-

maine destinée. Du geste étonné et ravi de la première femme, elle m'apportait ses jeunes mamelles. « Vois comme elles sont rondes. Ne crois-tu pas, doux ami, que déjà l'enfant est venu? » C'était l'amour, petite Ève, qui faisait lever tes seins, ce n'était encore que l'amour. «Non, je t'assure, disait-elle, c'est autre chose. Je suis lasse. A peine je puis détacher mes pas de la terre. » Alors, moi, je la prenais sous le cou et les jarrets; elle nouait ses mains autour de ma nuque et je m'en allais avec le poids léger de sa vie dans mes bras. Elle sentait la sève et le matin; ses cheveux avaient l'odeur de la mûre et me grisaient; et une clarté comme une goutte d'eau tremblotait au fond de sa prunelle. D'une petite voix câline elle me disait : « Tu es fort et roux comme le taureau! » Pourtant, ce n'est pas cela qui mettait à ses yeux la lueur malicieuse d'un rire. Elle pensait : il m'a cédé; il est soumis et candide comme l'agneau. Je feignais de ne pas voir sa ruse. Je savourais la chaude palpitation de sa vie dans ma poitrine. Et puis tout à coup elle

avenues en silence. Je suis le chasseur qui, avec des flèches vermeilles, a transpercé les ombres. Un air frais d'immortalité rajeunit nos baisers. Chacun est le premier et ce que tu me donnes, tu ne me l'avais point encore donné. Tu es le pommier dans le verger et après qu'une pomme est tombée, il en naît une autre; et je goûte le fruit vert de ta virginité. Je ne croyais pas encore l'avoir cueilli.

O ma chère femme, je n'aurai jamais fini de boire tout l'amour qu'il y a dans le plus léger de tes cheveux. Comme un délicat ouvrier parfile l'or d'une trame, je les prendrai l'un après l'autre à ton front; je les appellerai par ton nom divin. Et je regarderai croître aussi la corne blanche de ton ongle à tes mains. En chacun de ces prodiges tu me renaîtras inconnue et vierge. Ainsi je lui parlais follement.

Nous partions au matin, nous n'aimions plus la maison. Le bois avait de bien plus tendres alcôves. Les hêtres velus nous versaient l'orgueil ingénu de recommencer l'hu-

maine destinée. Du geste étonné et ravi de la première femme, elle m'apportait ses jeunes mamelles. « Vois comme elles sont rondes. Ne crois-tu pas, doux ami, que déjà l'enfant est venu? » C'était l'amour, petite Ève, qui faisait lever tes seins, ce n'était encore que l'amour. «Non, je t'assure, disait-elle, c'est autre chose. Je suis lasse. A peine je puis détacher mes pas de la terre. » Alors, moi, je la prenais sous le cou et les jarrets; elle nouait ses mains autour de ma nuque et je m'en allais avec le poids léger de sa vie dans mes bras. Elle sentait la sève et le matin; ses cheveux avaient l'odeur de la mûre et me grisaient; et une clarté comme une goutte d'eau tremblotait au fond de sa prunelle. D'une petite voix câline elle me disait : « Tu es fort et roux comme le taureau! » Pourtant, ce n'est pas cela qui mettait à ses yeux la lueur malicieuse d'un rire. Elle pensait : il m'a cédé; il est soumis et candide comme l'agneau. Je feignais de ne pas voir sa ruse. Je savourais la chaude palpitation de sa vie dans ma poitrine. Et puis tout à coup elle

me glissait des mains : « Un oiseau là-bas a chanté dans les arbres ! » Je la voyais fuir avec les bonds rapides de la chèvre, et enfin je la découvrais cachée dans un taillis. Et je savais à présent de quel oiseau elle avait parlé. Celui-là chantait en nous comme l'alouette et il avait la clameur de l'aigle.

Mais un jour elle me demanda de lui apporter une fleur qui était au fond du ravin plein d'épines. Je descendis au ravin ; mes mains et mes jambes s'y meurtrirent ; et il n'y avait là que des ronces sauvages. Etant revenu vers elle, je lui dis : « Il n'y avait pas de fleurs dans le ravin. » Du sang gouttait de mes doigts. Elle le lava du bout de ses lèvres et puis elle me dit avec son rire farouche et tendre : « Une plus belle a fleuri de ton amour. » C'étaient là d'aimables allégories : je compris qu'elle voulait m'éprouver ; sa tyrannie futile s'amusait de me guirlander de chaines légères. Moi, j'étais entré au cœur du buisson et elle était l'églantier qui échange sa rose contre une goutte du sang du ravisseur. Deux cœurs dans l'amour s'essaient comme des chevreaux dans une prairie.

J'allais donc par la futaie avec sa vie frémissante dans mes bras; et ensuite je la couchais sur les mousses. Elle me disait : « Me trouves-tu belle? » Sa robe tranquillement glissait et elle était nue sans péché sous mes baisers. Les feuillages ondulaient en frissons d'argent à ses épaules. Une tunique aux dessins de folioles et de ramures se déroulait de ses gestes. La forêt amoureusement annelait de bagues et de colliers sa grâce svelte de jeune bouleau. Moi avec extase je contemplais cette fleur de la terre dans l'air diaphane. J'étais un homme aveugle qui entre dans une église et qui tout à coup ouvre les yeux et voit les sublimes prodiges. Chaque grain de ta chair vermeille, Beauté! chaque papille du tissu soyeux de ta chair est comme la laitance des races, dans une image d'éternité où s'abrègent les courbes harmonieuses de l'univers. Tu étais là avec ton corps nu couleur de miel sous les arbres et je regardais couler l'ombre aux fossettes de ta chair comme une pluie de sable fin, comme un ruissellement léger de cendre azurée. Au lim-

pide émail de tes clairs yeux éblouis se mirait le vent vert de la forêt. Et avec une peur d'enfant je n'osais pas toujours effleurer la petite onde visible sous la palpitation blonde de ton flanc, le tremblement rosé du remous de ta vie comme si ce n'eût été là qu'une apparence divine. Ma main alors un peu de temps, comme autrefois, planait, faisant une petite ombre pâle à l'endroit du va-et-vient de ta gorge. Et je te disais : « Vois, c'est là ma main sur ta vie profonde, comme si je tenais les coups sonores de ton cœur dans cette main. Ne la sens-tu pas s'appuyer d'un poids lourd et léger d'ombre toujours plus avant dans ta chère vie splendide? » Elle riait : « C'est ta bouche qui à petites fois vient vers mes seins levés. »

D'abord je la comblai d'un amour sauvage et délicat. Je l'aimai avec l'ardeur violente du rapt, avec un émoi vierge et religieux. Elle connut la colère brandie de l'étalon et l'approche ingénue de l'agneau. Elle tremblait de voir mes prunelles terribles et ensuite celles-ci mollement l'enveloppaient comme

la nuit bleue du bois. Moi seul alors gardais le tremblement. Ne fut-il pas commandé à l'homme d'être toutes les formes de la connaissance pour le désir novice de l'épouse? Chacune est une analogie avec le mystère des semailles, des labours et des moissons. La candide paysanne n'ignore pas le temps où rugit le taureau, où bêle la plaintive brebis, où s'arrondit le pis des troupeaux comme une fleur de lait. Après le vent vernal bondit par la plaine l'orageux été; le regain de l'automne mûrit pour la grave sécurité de l'hiver; et l'amour de la créature n'est qu'un symbole qui s'accorde aux rythmes éternels. Je vins au jardin d'Ève comme le robeur véhément des prémisses, comme le chasseur précédé de l'aboi des chiens. Mon amour altéré et roux avait la faim d'une meute. L'orgueil de la vie en ce temps criait dans mon sang lascif.

Oui, je fus bien ainsi l'homme sauvage de ma race. Cependant, avant d'avoir bu à la vigne l'ivresse rouge, si plaintivement j'avais erré par les bois comme un petit renard

blessé! J'avais tourné autour de la maison en poussant d'aigres cris. Je l'appelais encore Janille alors et Adam n'avait pas franchi la barrière. Mon Dieu! comme Ève et moi à présent riions de cette folie! Un jour, elle me dit franchement : « Tu étais fort et je t'ai désiré. Pourquoi ne m'as-tu pas prise sitôt que je t'ai connu? » Ce fut le cri innocent de la chair; elle avait parlé selon la nature. Mais, dans le moment, j'oubliai qu'une vierge saine n'est pas différente d'un ardent jeune homme. La vie fait une blessure pareille au cœur de la femelle nubile et au flanc bondissant de l'éphèbe. Je fus donc outré de fureur et de jalousie comme si, l'entendant exprimer avec simplicité le vœu impérieux, j'avais lieu de craindre qu'un passant plus matinal ne fût venu avant moi. « Ève! Ève! dis-le moi sincèrement : un autre n'a-t-il pas pris tes petits seins dans les mains? » Elle me regarda avec étonnement : « Je t'assure, je ne sais pas ce que tu veux dire. » Moi, devant son œil candide, je fus pris alors d'une honte. Je lui dis presque cauteleusement : « N'aie pas de secret

pour moi. Ta petite gorge ne s'était-elle pas encore levée? Oui, dis-le moi sans honte. » Mon cœur sonnait comme le pas de la mort dans l'escalier. « La troisième nuit, ami, elle s'est levée pour toi et je l'ai prise entre mes doigts. »

Adorable Ève! comme innocemment tu me fis cet aveu sans croire que tu avais péché! Si cependant, voulant éprouver une autre fille à la ville, je lui avais demandé cela, elle eût détourné la tête en riant; et toutes l'ont fait clandestinement à l'heure du frisson de la chair et elles en gardent le secret.

Mon cœur qui avait entendu venir la mort aussitôt fut divinement délivré. Ma joie monta comme la rumeur d'une ruche après la pluie. Et je baisais follement ses tendres mamelles. Je leur parlais comme à des parts de son amour, comme à de petites sœurs enfants qu'elle eût déléguées vers mes soifs. Quoi! toi et toi et vous toutes deux ensemble! Èves jumelles et palpitantes de mon Ève! Un vertige inouï passa, la grande onde de vie; et encore une fois, je croyais ne l'avoir point

connue avant ce jour. Mon Dieu! comme tu m'apparus pure et presque sacrée dans ta jeune beauté animale, dans le désir ignorant qui fit lever ta petite gorge! C'était l'annonciation, chère Ève, c'était là-bas le pas de l'époux dans le chemin! Et à présent, j'étais à tes pieds, te demandant en moi pardon comme pour un outrage immérité. Cependant si déjà ton sein s'était levé pour un autre et qu'à celui-là tu eusses dédié ta fraîche nubilité, tu n'aurais fait là aussi que te conformer à la loi de nature. En pensant ainsi, un homme est plus près de la vérité, bien qu'il puisse paraître téméraire de l'exprimer avec un cœur nu. Quelquefois, quand tout le bois se tait, immobile, un petit arbre se met à frissonner tout seul et celui-là a senti le vent que les autres n'ont pas encore senti. Je suis ce petit arbre devant la vérité.

VIII

Ce fut le temps des suprêmes délices de l'été. Le héron n'avait pas encore passé, toute la terre fleurissait d'or et de soleil, comme les éclats vermeils d'une meule tourbillonnante. Il vint de lourdes et anxieuses après-midi, où près de la source nous ne pouvions goûter la fraîcheur. Des soifs d'amour inconnues nous tourmentèrent. « N'y a-t-il rien, me disait-elle, cher homme, que je doive savoir encore? Je suis malade d'ignorer l'apaisement à un secret mal délicieux que je ne puis exprimer. » Elle se roulait sur l'herbe comme une bête blessée

et elle ne m'avait pas dit encore le mot amour. Autour de nous, la nature aussi était malade des feux sombres de la canicule. L'orage se déchaînait. Des chutes de marbres et de métaux roulèrent sur des pentes. Des tonnerres de charrues mordaient des basaltes. Des taureaux épouvantés meuglaient dans des étables. Et la foudre creusait la nue de lézardes immenses. La forêt, dans l'horreur délicieuse des fracas, restait violée et brandie. Et puis la pluie féconde ruisselait, l'humide chaleur de la substance. La terre tressaillait, buvait puissamment la vie mâle.

Or, une fois; nous vîmes ce prodige. Comme l'escalier d'un palais de cristal et de pierreries, un arc en-ciel traçait sa parabole par dessus la forêt. Nous n'apercevions pas toute sa courbe, mais avec ses paliers d'émeraudes et de saphirs il s'appuyait sur le toit de la maison, et ensuite il déployait son cintre; son autre extrémité rejoignait un point inconnu de la terre. Moi je vis là un signe heureux. Je pensai : Notre vie, par ce segment qui va de la maison à la forêt, demeure harmonieusement tracée.

Nous allions ensemble cueillir des girolles, des merises et des mûres. Elles parfumaient nos mains. Avec les herbes grasses et les œufs dérobés dans les nids, elles composaient la nourriture légère de nos repas. Nous avions l'âge innocent de l'amour. Nous croyions vivre aux âges ingénus du monde Et les mets sanglants n'altéraient pas le goût divin des baisers. De fluides et magiques lumières couraient sous bois. Il pleuvait un grésillement d'or léger à l'orée des clairières. Les feuillages palpitaient d'un long frisson ocellé. Les matins vaporeux tressaient des fils de soie et d'argent à nos cheveux. Nous écoutions chanter les oiseaux et bondir l'alerte jeu des écureuils. Les hôtes roux des lisières, le lapin agile, le lièvre prudent et craintif ne fuyaient plus devant nos pas. Une idylle naïve et noble nous mêlait à leurs douces existences, filles des aubes roses et des tranquilles nuits. Comme dans les fables, deux sylvains habitèrent le vert mystère.

Un jour, ayant taillé des brins de sureau et les ayant vidés de leur moelle, je les assem-

blai en forme de pipeaux. Ainsi le pâtre antique était allé vers le fleuve, il avait coupé des roseaux pour charmer le troupeau. Je descendis au cœur du bois, agité d'espoir, et je n'avais rien dit à Ève. Je ne savais comment souffler dans cet instrument sonore. D'abord, je l'approchai gauchement de ma bouche en gonflant les joues; nul son n'en sortit et puis je l'effleurai seulement des lèvres avec le vent léger de mon haleine. Maintenant, il venait faiblement une petite note aiguë et triste comme un cri blessé. Non, non, ce n'est pas la mélodie, ce n'est pas l'art encore. Je laissai glisser ma bouche de brin en brin, essayant d'autres sons, les tirant du fond de ma poitrine très doucement et ensuite avec ardeur. O vent de l'été, vois cet ingénu et patient musicien, ton émule! J'étais là, avec les pipeaux aigres comme le crissement d'un fruit vert aux dents, toujours sur le point de tirer un son clair, heureux et dépité. Les ramures du bois bruissaient, la source s'égouttait et moi je ne pouvais tirer de mes flûtes que des souffles durs et brouillés. Tout à coup, un

loriot siffla ses quatre notes humides et joyeuses. Oh ! comme j'étais peu de chose à côté de toi, bel oiseau divin ! J'écoutais tomber les sons comme des perles au creux d'un bassin de métal. Je n'osais plus emboucher mes pipeaux. Et, de nouveau, il chanta un peu plus loin. Alors je me mis à courir, disant : Loriot ! loriot ! ne t'en va pas, je t'en prie. Mais il volait d'arbre en arbre et moi toujours plus avant j'allais, l'écoutant et le suivant avec mes brins creux. Loriot ! moqueur loriot ! Eclat de rire du bois ! Si seulement je pouvais te dérober la première de tes notes, les autres suivraient d'elles-mêmes. Et encore une fois je soufflais avec ma bouche, cherchant le ton. L'oiseau sifflait, et tout de suite après je recommençais. A la fin, le loriot s'envola. Je ne cessais plus de l'entendre au fond de moi. Je m'obstinai ainsi pendant des heures et, à la longue, les notes arrivèrent. Alors, je m'en retournai vers le logis, fier et ravi. Je dis à Ève : « Ecoute ma chanson. » Et, les pipeaux à la bouche, j'étais comme un héros qui s'est fait berger.

Mais, encore une fois, j'avais oublié l'air. Je sifflais aigrement dans cet instrument grossier. « Oh ! dit-elle, c'est le cri de la triste mésange l'hiver ! » Non, je t'assure, Eve, c'était le loriot, là-bas, dans les arbres. Elle se mit à rire, comme l'oiseau.

Des jours entiers je m'exerçai. Nous allions ensemble à la forêt et maintenant les sons montaient, clairs et légers. Devant moi, Eve dansait en remuant souplement les hanches. Lentement tombait l'heure brève et diaphane. Le soir floconnait en roses violettes quand nous regagnions la maison. « Ne ferme pas la porte, amie, laisse entrer la belle nuit d'étoiles. Elle s'asseyera près de la fenêtre. Avec les soies d'argent de la lune, elle filera les songes heureux autour de notre sommeil. »

IX

C'était près du ruisseau, un matin, sur la berge où autrefois, avec mon cœur dans mes mains, je passai tant de jours à soupirer. J'étais là depuis un peu de temps, attendant Ève, penché sur la fuite de l'eau. Un froissement de branches s'étouffa, je compris qu'elle arrivait à pas muets pour me surprendre. Je ne relevai pas la tête, mes lèvres effleuraient la petite écume d'argent. Oh! pensais-je, son visage viendra se refléter là et alors, en buvant une gorgée de cette eau, je croirai boire

Mais, encore une fois, j'avais oublié l'air. Je sifflais aigrement dans cet instrument grossier. « Oh ! dit-elle, c'est le cri de la triste mésange l'hiver ! » Non, je t'assure, Eve, c'était le loriot, là-bas, dans les arbres. Elle se mit à rire, comme l'oiseau.

Des jours entiers je m'exerçai. Nous allions ensemble à la forêt et maintenant les sons montaient, clairs et légers. Devant moi, Eve dansait en remuant souplement les hanches. Lentement tombait l'heure brève et diaphane. Le soir floconnait en roses violettes quand nous regagnions la maison. « Ne ferme pas la porte, amie, laisse entrer la belle nuit d'étoiles. Elle s'asseyera près de la fenêtre. Avec les soies d'argent de la lune, elle filera les songes heureux autour de notre sommeil. »

IX

C'était près du ruisseau, un matin, sur la berge où autrefois, avec mon cœur dans mes mains, je passai tant de jours à soupirer. J'étais là depuis un peu de temps, attendant Ève, penché sur la fuite de l'eau. Un froissement de branches s'étouffa, je compris qu'elle arrivait à pas muets pour me surprendre. Je ne relevai pas la tête, mes lèvres effleuraient la petite écume d'argent. Oh! pensais-je, son visage viendra se refléter là et alors, en buvant une gorgée de cette eau, je croirai boire

la vie à ses lèvres. Puérilement je me prêtais ainsi à ce jeu délicieux. Elle avança donc doucement et je me tenais immobile, attendant que son clair visage se mirât tout près du mien dans le ruisseau. Mais voilà, le courant soudain sembla rouler toutes les roses de l'aurore et Ève, dans le fluide miroir, était nue comme la jeune épouse d'Eden. O prodige! Matin du monde! Ève avait dépouillé sa robe et, avec sa chair vermeille, elle était là, devant moi, me riant à travers l'eau comme si fraîchement elle sortait des mains de la nature. La clarté de son corps, je la tenais au creux de ma bouche et ensuite, comme une gerbe de roses et d'azalées qui s'effeuille, elle s'épandait au loin avec le flot. O Ève! est-ce bien toi ou n'es-tu qu'un léger et radieux fantôme? Je suis l'orphelin Adam, je suis l'humble homme triste, avec ses mains vides et découragées par dessus le fleuve. Et toi, te voici : tu sors de la terre, tu jaillis de la nue comme un météore. Je t'ai vue venir du fond de la vie. Ève se pencha et maintenant sa

bouche faisait le mouvement de baiser la mienne dans les mobiles reflets de l'eau.

Cette enfant me dédia vraiment ainsi la fête de sa chair. Elle créa un si pur symbole que le monde seulement commença de naître pour moi. Sa nudité la vêtait d'une tunique candide et elle n'était pas le péché, mais l'innocence et la beauté. Elle me vint là comme la fille de la terre et du matin, comme la fleur des races sortie du désir solitaire, avec son clair rire humide et ses bras en guirlande autour de sa tête. Elle m'apparut l'être originel avant le mensonge comme moi-même, en jetant bas mes vêtements, j'étais retourné à la vérité de la nature. N'était-ce pas, dans la simplicité de son esprit, une chose parfaitement belle et chaste selon Dieu ? Cependant elle et moi, si nous étions allés nous marier séparément au hameau ou à la ville, nous aurions fait comme les autres hommes et les autres femmes : nous n'aurions pu voir notre chair sans rougeur. Notre apostasie eût répudié la beauté sacrée de notre vie.

Je la tenais à présent dans mes bras. En

la vie à ses lèvres. Puérilement je me prêtais ainsi à ce jeu délicieux. Elle avança donc doucement et je me tenais immobile, attendant que son clair visage se mirât tout près du mien dans le ruisseau. Mais voilà, le courant soudain sembla rouler toutes les roses de l'aurore et Ève, dans le fluide miroir, était nue comme la jeune épouse d'Eden. O prodige! Matin du monde! Ève avait dépouillé sa robe et, avec sa chair vermeille, elle était là, devant moi, me riant à travers l'eau comme si fraîchement elle sortait des mains de la nature. La clarté de son corps, je la tenais au creux de ma bouche et ensuite, comme une gerbe de roses et d'azalées qui s'effeuille, elle s'épandait au loin avec le flot. O Ève! est-ce bien toi ou n'es-tu qu'un léger et radieux fantôme? Je suis l'orphelin Adam, je suis l'humble homme triste, avec ses mains vides et découragées par dessus le fleuve. Et toi, te voici : tu sors de la terre, tu jaillis de la nue comme un météore. Je t'ai vue venir du fond de la vie. Ève se pencha et maintenant sa

bouche faisait le mouvement de baiser la mienne dans les mobiles reflets de l'eau.

Cette enfant me dédia vraiment ainsi la fête de sa chair. Elle créa un si pur symbole que le monde seulement commença de naître pour moi. Sa nudité la vêtait d'une tunique candide et elle n'était pas le péché, mais l'innocence et la beauté. Elle me vint là comme la fille de la terre et du matin, comme la fleur des races sortie du désir solitaire, avec son clair rire humide et ses bras en guirlande autour de sa tête. Elle m'apparut l'être originel avant le mensonge comme moi-même, en jetant bas mes vêtements, j'étais retourné à la vérité de la nature. N'était-ce pas, dans la simplicité de son esprit, une chose parfaitement belle et chaste selon Dieu ? Cependant elle et moi, si nous étions allés nous marier séparément au hameau ou à la ville, nous aurions fait comme les autres hommes et les autres femmes : nous n'aurions pu voir notre chair sans rougeur. Notre apostasie eût répudié la beauté sacrée de notre vie.

Je la tenais à présent dans mes bras. En

l'aimant sous le ciel paternel, je crus sentir la terre suprêmement tressaillir comme si ensemble elles étaient une même épouse pour mon amour.

X

Aux heures jeunes de l'été, elle était venue dans le bois, cette chère femme gracieuse, et maintenant elle vivait là avec moi d'une vie d'enfance. C'était une chose simple après tout, comme il fait du vent ou du soleil, comme passe une abeille et comme d'une petite semence il naît une fleur et des fleurs à l'infini de celle-là. Mais si l'homme regarde vers les jours en arrière et suppute la durée des temps qui précéda cette minute de la vie, il lui vient d'étranges pensées. La conjonction des planètes au fond des vastes cieux n'est pas plus inouïe que la

rencontre d'une chair et d'une âme avec une autre âme et une autre chair et c'est l'un des mystères du monde. Beauté! tu étais déjà la petite cellule qui vivait dans le ventre de la première mère et m'étais destinée. Ta tribu a marché par les jours et les nuits, par les infinis chemins de la terre, et tu n'étais pas née et cependant tu vivais déjà pour moi. Tu fus toutes les vierges et toutes les mères de ta race avant la dernière qui fut aussi la vierge et puis enfin! enfin! te donna le jour. Tu attendais de l'autre côté de la nuit que le flanc sacré d'une vierge et d'une mère se déchirât pour ma naissance à moi aussi et celle-là appartenait à une tribu qui ne connut jamais la tienne. Et à présent tu étais là auprès de moi, dans la forêt; tu étais là, Ève aimable, chère femme de la Genèse et de tous les âges! Et peut-être des races nouvelles un jour sortiraient de nous pour le miracle recommencé d'autres hymens à travers la durée! Toute la vie avant toi et après nous dans la petite chose éphémère et éternelle qui aura ton visage et le mien! Cependant moi, je

m'étais mis en marche vers ta venue sous de si anciens astres que peut-être ceux qui nous éclairent n'en sont plus que la poussière éclatée!

Je ne me lasse pas de me dire cela avec une stupeur extasiée. Il a suffi qu'une fois tu sois partie à l'aube, laissant là-bas le hameau comme moi j'avais quitté la ville. Toi et moi avions dormi la veille, ignorants du lendemain, et tu passas au moment où moi-même je descendis vers les limites. Mon Dieu! cela se peut-il? Et quel homme, pensant ainsi, ne resterait longtemps agenouillé avec un cœur émerveillé et humble de petit enfant devant l'obscure bonté infinie, avec des mains qui tremblent en se posant sur la vie comme si elles touchaient Dieu même?

Cependant, dans le temps furieux de notre amour, nous étions encore trop remplis de vertige pour comprendre entièrement la beauté d'un si grand mystère. L'acre moût du vin fermente dans la vigne et n'est clarifié qu'après les vendanges. Nous foulions avec des pieds rouges la cuve écumante, la cuve d'or-

gueil et de vie. Nous étions comme de jeunes animaux tirés hors de l'étable. Nous étions des loups dans un bois et de tendres agneaux qui jouent dans le pré. La folie des matins tourbillonnait en fumées sous nos tempes: peut-être ainsi une humanité ivre, aux premiers avrils du monde, héroïquement aima et versa la sève. Ève sans repos jetait la cognée dans l'arbre rude de ma force; la vie coulait par de profondes et délicieuses blessures; je prodiguais la chère souffrance de mourir et de revivre dans le baiser.

La nèfle et la pomme mûrirent. La cenelle, la cornouille, la baie amère de l'églantier rougissaient les lisières. Et la noisette par grappes blondes pendait aux coudriers. Chaque fruit de la terre est un don divin. La forêt avec la pluie et le soleil miraculeusement distille les aromes pour les faims de l'abeille et de l'homme. Mais l'abeille mieux que l'homme sait quelles ambroisies sucrées et quels gâteaux d'or recèlent les moelles et les gommes. Nous rapportions ces cueillettes odorantes; elles parfumaient nos repas; nous

en gardions une part pour nos réserves d'hiver.

Or, une fois j'étais parti dans la bruyère avec mon fusil et j'abattis un coq sauvage. La poule s'envola avec un cri qui déchira l'air. Je rapportai donc cette bête à Ève, et presque chaque jour après celui-là, je m'en allai avec le chien tuer des bêtes innocentes dans le bois. J'étais pourtant le même homme qui avec des mains pures jura d'épargner les êtres. Mais l'orgueil farouche était sorti de l'humble vie comme le fruit pourpre sort du vert bourgeon. Ève avec son rire vermeil, seulement m'avait dit : « Si, comme tu me l'assures, tu désires me plaire, tu iras avec ton fusil dans la forêt. Mes dents sont friandes d'une jeune chair après en avoir été sevrées si longtemps. » Et moi j'avais pris mon fusil, j'étais parti pour la forêt. Les pulpes fraîches, les fruits juteux perdirent alors leur saveur : nous déchirâmes à la pointe des dents les filandres qui avaient été la vie mystérieuse de la terre. Nous faisions là comme si le bienfait des bêtes n'avait pas été donné à l'homme pour un

intime et fraternel plaisir et au contraire lui avait été tragiquement assigné pour satisfaire sa voracité et ses fureurs.

Alerte! La plume brillante du faisan bat dans le fourré, le lièvre roux bondit du fossé. Je connais les gîtes du lapin et les aériens sentiers de l'écureuil. Et un matin, des foulées m'annoncèrent le passage du chevreuil. Au bois! Ève! au bois! Elle-même à présent me prenait le fusil des mains et Misère allait devant nous, en flairant et remuant la queue. Nous ignorions encore la joie pure du pain pétri avec des mains bienveillantes.

Les bêtes pourtant si doucement étaient venues à nous, au temps de l'innocent amour! Maintenant elles fuyaient, leur ruse pour nous échapper s'égalait à la nôtre.

Un cœur simple et religieux ne fait pas de différence entre les oiseaux et la forêt ni entre les arbres solennels et la créature; et tous ensemble sont la vie vénérable. Mais nous avions perdu la simplicité : le vin orageux de la vie nous était monté à la tête. Deux êtres ardents et roux s'en allèrent avec

des cris orgueilleux par les chemins verts où avaient passé les aimables sylvains. Je ne reconnus pas tout de suite l'homme de la race, le tueur cruel et forcené sorti du hallier des âges. Voilà, nous avions été nus devant Dieu, mais notre sang n'avait pas encore jeté son feu âcre. Nous nous égalâmes follement à la loi obscure, au sombre Destin; et la vie et la mort tinrent au creux de nos mains qui n'avaient encore ni fait le pain, ni bâti le toit, ni remué les berceaux. L'arc-en-ciel, le céleste symbole d'harmonie s'était posé sur notrê toit; il avait marié nos vies à la forêt; et il n'avait pas pris son point d'appui dans nos cœurs.

Le bois nous remplit donc de son vertige. La stupeur lourde de la mort fut dans nos prunelles. Et nous n'écoutions plus le chant des oiseaux ni le cri amoureux des écureuils, mais nous regardions l'endroit vulnérable de leur petite forme à travers les feuillages mobiles. La beauté de la vie ainsi tout un temps s'éclipsa et maintenant le meurtre était entré dans Eden et riait avec les dents cruelles d'Ève.

Cependant les jours étaient délicieux. Nous partions à l'éveil de la forêt dans la fraîcheur du matin. La nuit ne s'en allait pas tout de suite, des alcôves d'ombre s'attardaient dans les massives ramures. Et enfin la lumière montait ; des rais obliques moiraient le lent remous des vapeurs; d'oscillantes et diaphanes colonnes de jaspe et d'or pâle se mouvaient au souffle léger et frais du vent. Le givre un peu de temps diamantait les aiguilles du pin. D'innombrables trames aériennes frémissaient, étoiles, ombelles, rosaces, et on ne voyait pas la mystérieuse ouvrière qui les avait tissées. Jusqu'à l'aube elle avait filé et chaque fil s'était emperlé de rosée; les fougères ressemblaient à des orfévreries et à des dentelles. Ensuite une bruine vermeille s'égouttait des feuilles; des flaques lumineuses s'élargissaient au pied des arbres. Dans les fonds, des yeux de saphirs et d'émeraude dardaient comme la roue miraillée d'un paon. Et puis tout le bois se mettait à fumer comme une cuve. L'ombre à présent montait en petites nuées irisées, se volatili-

saït en claires spirales d'encens. Un geai aigrement criait, on entendait le grêle hennissement du pivert, les mésanges à leur tour sifflaient. Et nous allions, avec le vent frais de nos haleines à nos bouches, grisés par les afflux de la sève mûre, regardant s'éveiller à travers le brouillard le vent léger et jeune des clairières. Nous seuls, dans la clarté toujours plus haute, étions encore la nuit.

La douce forêt qui avait bercé notre amour aïnsi en nous réveilla la clameur sauvage des ancêtres. Le soleil se leva et se coucha rouge de sang. Nous n'étions jamais las de tuer. La claire après-midi déclinait. Le bois, dans l'air lisse de la fin de l'été, avec ses silences d'arbres estompés par le glauque et transparent crépuscule, avait des dessous d'eau dormante, de délicieux évanouissements limpides. Nos massacres au pied des chênes mûrissaient pour la pourriture.

Un jour que nous étions allés en chasse, le chien partit devant nous en jappant étrangement. Un peu de temps nous l'entendîmes courir sous bois et puis très loin il se mit à

aboyer comme il ne l'avait pas fait jusque-là. « Crois-moi, me dit Ève, il y a sûrement quelqu'un dans cette forêt. C'est un ami que va nous ramener Misère, car son aboi est joyeux. » Je regardai Ève ; je vis que son sein légèrement battait comme si elle aspirait à la fraternité d'un être inconnu. Aussitôt mon âme farouche d'homme solitaire s'endurcit. « N'est-ce point assez de toi et moi dans cette forêt ? Qu'il s'en aille, celui-là, à moins qu'il ne veuille connaître le plomb de ma carabine. » Si un homme dans ce moment avait mis son ombre sur le chemin, je l'aurais coulé bas comme une des bêtes du bois. Elle me dit avec une voix de doux reproche : « Tu étais un tendre époux pour moi et à présent tu me parles comme un maître outragé. Si c'est vraiment un ami au devant duquel a jappé joyeusement Misère, peux-tu défendre à cette bête d'avoir un cœur plus accueillant que le tien? » Je m'humiliai, honteux de ma colère, car après tout elle avait dit là une parole sage. « Voilà, Ève, nous avons versé le sang innocent et maintenant je parle

comme un homme ivre que le sang a grisé. »

Ensuite, en écoutant, nous marchâmes vers l'endroit où aboyait le chien. C'était un aboi à la fois empressé et inquiet, avec de petits cris dépités comme pour une résistance, des jappements persuasifs et hospitaliers comme une exhortation fraternelle. Cela se rapprocha, se tut, recommença et tout à coup nous aperçûmes Misère qui, avec des bonds légers, en décrivant de larges cercles, ramenait vers nous une grande chienne maigre et craintive qui sans doute s'était égarée dans la forêt. Prends confiance, disait l'aboi. Celui-là n'est pas aussi terrible qu'il en a l'air et l'autre est venue ici comme toi. Maintenant cette bête exténuée se roulait à nos pieds et nous regardait avec des yeux humains.

Alors j'entendis en moi la voix du Seigneur disant à l'homme dans le verger : « Adam ! Adam ! Qu'as-tu fait ? » Et moi aussi j'avais écouté Ève et elle m'avait dit : « Si tu veux me plaire, tu me feras goûter du sang et de la vie des bêtes de ce bois. » Cependant un humble animal était allé vers les arbres et il

en ramenait cette bête égarée. Ève ! Ève ! Voilà la bonne leçon tardive : toi et moi avons versé la vie et il m'en reste une soif âcre. Mais le chien nous enseigna la tendre sympathie. A présent, quand la faim nous pressera, j'irai au bois avec des mains gauches et lourdes comme un morne sacrificateur résigné. Cette fille amoureuse et cruelle étrangement se mit à rire, connaissant son jeune pouvoir.

Nous ramenâmes donc ce jour-là une bête nouvelle vers la maison. L'ayant caressée, je dis à Ève : « De quel nom l'appellerons-nous ? » Elle frappa dans ses mains et me répondit : « Eh bien, nommons-la Famine puisque celui-là s'appelle Misère. » Quelle drôle d'idée tu eus là, chère Ève ! Et cependant il n'était pas plus étrange que cette chienne s'appelât Famine que l'autre Misère ! Misère et Famine toujours firent bon ménage ensemble. L'une ne va pas sans l'autre. Ainsi, en riant, tu dis là une chose profonde qui m'émut. Je passai la main sur le clair regard timide de la bête, je lui soufflai aux naseaux ;

et je dis : « Sois donc Famine, triste chose qui nous vient de la détresse du vieux monde, bien qu'ici Misère ne soit plus que le nom d'une chose oubliée ! »

XI

Le séneçon, le millepertuis, le gaillet et les autres essences vermeilles se fanèrent. Ce fut le temps où là-bas, chez les hommes, s'achève la moisson. Et les ruches sont combles de miel et de cire; l'odeur vanillée du jeune été, l'efflux léger des foins a cessé de s'effumer dans le soir. Nous connûmes la loi qui accorde au vol des abeilles les fleurs d'or et les aromes sucrés; et toute la terre est blonde par un symbole heureux et nuptial. Ensuite des tentures assombries, des velours vineux, les pompeux et graves carmins se conforment

à la beauté des fruits mûrissants et signalent l'août déclinant.

Chaque jour ainsi amenait un prodige et la naissance d'une couleur ou d'un parfum dans le vaste univers, n'est pas moins admirable que le cours d'un météore et l'exode d'un peuple. Près du ruisseau, le sureau et le chèvrefeuille se grappèrent de baies noires. Des coraux rougirent les pointes de la grêle aubépine. Le fruit orangé de l'églantier s'acidula d'un goût de petite pomme sûre. Et avec ses pendeloques amaranthe, l'amer sorbier ressembla à un arbre de Noël. Maintenant aussi la nèfle et le coing prenaient une chair parfumée ; et avec les aromes et les fleurs et les fruits, il était venu d'autres oiseaux, le roitelet, l'aigre sittelle et la flûte monotone de l'étourneau dans la plaine.

Ni toi, Ève, ni moi n'avions encore entendu de si douces musiques. Elles nous rendirent tristes délicieusement comme le sentiment de l'essence fragile en nous. Elles avaient déjà l'aigre sifflement de la bise d'hiver ; et cette nuance était à notre amour comme le

aboyer comme il ne l'avait pas fait jusque-là. « Crois-moi, me dit Ève, il y a sûrement quelqu'un dans cette forêt. C'est un ami que va nous ramener Misère, car son aboi est joyeux. » Je regardai Ève ; je vis que son sein légèrement battait comme si elle aspirait à la fraternité d'un être inconnu. Aussitôt mon âme farouche d'homme solitaire s'endurcit. « N'est-ce point assez de toi et moi dans cette forêt ? Qu'il s'en aille, celui-là, à moins qu'il ne veuille connaître le plomb de ma carabine. » Si un homme dans ce moment avait mis son ombre sur le chemin, je l'aurais coulé bas comme une des bêtes du bois. Elle me dit avec une voix de doux reproche : « Tu étais un tendre époux pour moi et à présent tu me parles comme un maître outragé. Si c'est vraiment un ami au devant duquel a jappé joyeusement Misère, peux-tu défendre à cette bête d'avoir un cœur plus accueillant que le tien ? » Je m'humiliai, honteux de ma colère, car après tout elle avait dit là une parole sage. « Voilà, Ève, nous avons versé le sang innocent et maintenant je parle



comme un homme ivre que le sang a grisé. »

Ensuite, en écoutant, nous marchâmes vers l'endroit où aboyait le chien. C'était un aboi à la fois empressé et inquiet, avec de petits cris dépités comme pour une résistance, des jappements persuasifs et hospitaliers comme une exhortation fraternelle. Cela se rapprocha, se tut, recommença et tout à coup nous aperçûmes Misère qui, avec des bonds légers, en décrivant de larges cercles, ramenait vers nous une grande chienne maigre et craintive qui sans doute s'était égarée dans la forêt. Prends confiance, disait l'aboi. Celui-là n'est pas aussi terrible qu'il en a l'air et l'autre est venue ici comme toi. Maintenant cette bête exténuée se roulait à nos pieds et nous regardait avec des yeux humains.

Alors j'entendis en moi la voix du Seigneur disant à l'homme dans le verger : « Adam ! Adam ! Qu'as-tu fait ? » Et moi aussi j'avais écouté Ève et elle m'avait dit : « Si tu veux me plaire, tu me feras goûter du sang et de la vie des bêtes de ce bois. » Cependant un humble animal était allé vers les arbres et il

aboyer comme il ne l'avait pas fait jusque-là. « Crois-moi, me dit Ève, il y a sûrement quelqu'un dans cette forêt. C'est un ami que va nous ramener Misère, car son aboi est joyeux. » Je regardai Ève ; je vis que son sein légèrement battait comme si elle aspirait à la fraternité d'un être inconnu. Aussitôt mon âme farouche d'homme solitaire s'endurcit. « N'est-ce point assez de toi et moi dans cette forêt ? Qu'il s'en aille, celui-là, à moins qu'il ne veuille connaître le plomb de ma carabine. » Si un homme dans ce moment avait mis son ombre sur le chemin, je l'aurais coulé bas comme une des bêtes du bois. Elle me dit avec une voix de doux reproche : « Tu étais un tendre époux pour moi et à présent tu me parles comme un maître outragé. Si c'est vraiment un ami au devant duquel a jappé joyeusement Misère, peux-tu défendre à cette bête d'avoir un cœur plus accueillant que le tien ? » Je m'humiliai, honteux de ma colère, car après tout elle avait dit là une parole sage. « Voilà, Ève, nous avons versé le sang innocent et maintenant je parle

comme un homme ivre que le sang a grisé. »

Ensuite, en écoutant, nous marchâmes vers l'endroit où aboyait le chien. C'était un aboi à la fois empressé et inquiet, avec de petits cris dépités comme pour une résistance, des jappements persuasifs et hospitaliers comme une exhortation fraternelle. Cela se rapprocha, se tut, recommença et tout à coup nous aperçûmes Misère qui, avec des bonds légers, en décrivant de larges cercles, ramenait vers nous une grande chienne maigre et craintive qui sans doute s'était égarée dans la forêt. Prends confiance, disait l'aboi. Celui-là n'est pas aussi terrible qu'il en a l'air et l'autre est venue ici comme toi. Maintenant cette bête exténuée se roulait à nos pieds et nous regardait avec des yeux humains.

Alors j'entendis en moi la voix du Seigneur disant à l'homme dans le verger : « Adam ! Adam ! Qu'as-tu fait ? » Et moi aussi j'avais écouté Ève et elle m'avait dit : « Si tu veux me plaire, tu me feras goûter du sang et de la vie des bêtes de ce bois. » Cependant un humble animal était allé vers les arbres et il

en ramenait cette bête égarée. Ève ! Ève ! Voilà la bonne leçon tardive : toi et moi avons versé la vie et il m'en reste une soif âcre. Mais le chien nous enseigna la tendre sympathie. A présent, quand la faim nous pressera, j'irai au bois avec des mains gauches et lourdes comme un morne sacrificateur résigné. Cette fille amoureuse et cruelle étrangement se mit à rire, connaissant son jeune pouvoir.

Nous ramenâmes donc ce jour-là une bête nouvelle vers la maison. L'ayant caressée, je dis à Ève : « De quel nom l'appellerons-nous ? » Elle frappa dans ses mains et me répondit : « Eh bien, nommons-la Famine puisque celui-là s'appelle Misère. » Quelle drôle d'idée tu eus là, chère Ève ! Et cependant il n'était pas plus étrange que cette chienne s'appelât Famine que l'autre Misère ! Misère et Famine toujours firent bon ménage ensemble. L'une ne va pas sans l'autre. Ainsi, en riant, tu dis là une chose profonde qui m'émut. Je passai la main sur le clair regard timide de la bête, je lui soufflai aux naseaux ;

et je dis : « Sois donc Famine, triste chose qui nous vient de la détresse du vieux monde, bien qu'ici Misère ne soit plus que le nom d'une chose oubliée ! »



XI

Le séneçon, le millepertuis, le gaillet et les autres essences vermeilles se fanèrent. Ce fut le temps où là-bas, chez les hommes, s'achève la moisson. Et les ruches sont combles de miel et de cire; l'odeur vanillée du jeune été, l'efflux léger des foins a cessé de s'effumer dans le soir. Nous connûmes la loi qui accorde au vol des abeilles les fleurs d'or et les aromes sucrés; et toute la terre est blonde par un symbole heureux et nuptial. Ensuite des tentures assombries, des velours vineux, les pompeux et graves carmins se conforment

à la beauté des fruits mûrissants et signalent l'août déclinant.

Chaque jour ainsi amenait un prodige et la naissance d'une couleur ou d'un parfum dans le vaste univers, n'est pas moins admirable que le cours d'un météore et l'exode d'un peuple. Près du ruisseau, le sureau et le chèvrefeuille se grappèrent de baies noires. Des coraux rougirent les pointes de la grêle aubépine. Le fruit orangé de l'églantier s'acidula d'un goût de petite pomme sûre. Et avec ses pendeloques amaranthe, l'amer sorbier ressembla à un arbre de Noël. Maintenant aussi la nèfle et le coing prenaient une chair parfumée ; et avec les aromes et les fleurs et les fruits, il était venu d'autres oiseaux, le roitelet, l'aigre sittelle et la flûte monotone de l'étourneau dans la plaine.

Ni toi, Ève, ni moi n'avions encore entendu de si douces musiques. Elles nous rendirent tristes délicieusement comme le sentiment de l'essence fragile en nous. Elles avaient déjà l'aigre sifflement de la bise d'hiver ; et cette nuance était à notre amour comme le



jus acide et stimulant de la pomme des bois où je mettais les dents après les tiennes.

Nous allions ainsi dans le jardin d'Eden, écoutant les chansons et regardant s'ouvrir les fleurs, comme le premier homme et la première femme ignorants des surprises de la terre. Et le vent aussi nous était inconnu comme les arbres et la source et chaque soir et chaque matin. Ève quelquefois restait un long temps penchée sur une herbe ou vers le grésillement léger des sèves. Cependant elle ne comprenait pas encore la beauté de la fourmi, du scarabée et du ver de terre. De la main, en riant, elle les déviait, comme s'il eût dépendu de ce geste que l'ordre du monde fût changé. Mais, après un court suspens, ils reprenaient le chemin qu'ils avaient suivi d'abord. Et ainsi ils accomplissaient leur destinée. Moi alors petit à petit je tâchai de m'initier au sens de la vie. Vois-tu, Beauté, tu mets là ta main ou un obstacle léger afin de contrarier la petite chose divine qu'ils font. Mais il y a derrière ta main une autre main que nous ne connaissons pas et qui, malgré

toi, les dirige dans la voie qui leur fut assignée. Toi, aussi, quand tu vins la première fois aux limites de la forêt, tu aurais pu être en apparence détournée du chemin que je pris pour aller au devant de toi. Et cependant tu m'as apparu, rien n'aurait pu empêcher que je ne descendisse ce matin-là de la maison avec Misère. Ce sont là des choses que nous comprendrons mieux plus tard. L'araignée file, l'herbe croît, le ruisseau coule, tout obéit à une loi mystérieuse qui est la même pour l'insecte, la plante, l'eau et l'homme. Nous faisons nos toits pour quelque chose que nous ignorons. La vie y entre avec nous et nous ne savons pas pourquoi nous vivons. Et un jour la mort ferme sur nous la porte.

J'étais moi-même encore trop près de la vie telle que la vivent les hommes pour ne pas redouter la mort. Je ne voyais pas qu'à cause de la pauvreté du langage humain, celle-ci prend un sens absolu qui, pour une vie qui s'éteint, nous fait concevoir toute chose existante comme un stade au bord du néant

et nous mesurons l'éternité à l'heure brève où la vie paraît s'être immobilisée en nous. Cependant elle s'en va et renaît et tout recommence selon la loi qui de la cellule fermée engendre une cellule vivante.

Ève, sitôt que j'évoquais la sombre image, pâlissait. Les yeux évanouis, elle me serrait dans ses bras. « Cher homme, ton cœur bat contre le mien. Comment pourrais-je croire que tu me seras ravi un jour ? » Cette simple enfant exprimait là une chose délicieuse, égale à la parole des saints, car il faut croire ; le cours pourpre de mon sang cesserait d'abreuver mes artères si, à sa manière, il n'était aussi un acte de foi. Ensuite, elle suspendait sa bouche à la mienne et elle s'écriait : « Voici mes petits seins, prends-les dans tes mains. Et voici mes cheveux, noue-les à tes poings. La mort elle-même ne pourrait plus nous séparer. » Mon Dieu ! avec quel orgueil de vie elle criait cela ! Son cri montait vers les arbres comme un défi.

C'était alors le troisième mois de notre amour. Ta gorge était toujours droite entre

mes doigts; tu me l'apportais toi-même, frémissante et gonflée, et tu ne connaissais pas la pudeur. L'offre de ta chair était simple et naturelle comme ta vie même en toi ; elle était pareille à la soif et à la faim éternelles. Ta robe tombait et tu ne savais pas que tu étais nue dans mes mains. Cependant tu ne m'avais pas dit encore le mot d'amour, comme si la beauté de ta gorge et de ton ventre n'était rien à côté d'une beauté plus grande cachée en toi. J'étais venu au matin dans le verger. J'étais monté dans l'arbre et j'avais cueilli le fruit chaud de l'amour. Ta chair avait reconnu la mienne. Mais une pomme tombe de la branche et ensuite la sève monte, il naît d'autres pommes pour d'autres soifs tant qu'on n'a pas édifié la clôture. Et la vierge ne dit pas tout de suite la parole qui dresse autour d'elle la barrière. Elle desserre les genoux et elle n'est qu'à demi éveillée, et il y a tout au fond d'elle un verger plus délicieux que la virginité de son flanc et qu'elle ignore. Moi, chère Eve, je te parlais de mon amour comme quelqu'un qui déjà connaissait l'amour. Mais toi, tu m'avais

et nous mesurons l'éternité à l'heure brève où la vie paraît s'être immobilisée en nous. Cependant elle s'en va et renaît et tout recommence selon la loi qui de la cellule fermée engendre une cellule vivante.

Ève, sitôt que j'évoquais la sombre image, pâlissait. Les yeux évanouis, elle me serrait dans ses bras. « Cher homme, ton cœur bat contre le mien. Comment pourrais-je croire que tu me seras ravi un jour ? » Cette simple enfant exprimait là une chose délicieuse, égale à la parole des saints, car il faut croire ; le cours pourpre de mon sang cesserait d'abreuver mes artères si, à sa manière, il n'était aussi un acte de foi. Ensuite, elle suspendait sa bouche à la mienne et elle s'écriait : « Voici mes petits seins, prends-les dans tes mains. Et voici mes cheveux, noue-les à tes poings. La mort elle-même ne pourrait plus nous séparer. » Mon Dieu ! avec quel orgueil de vie elle criait cela ! Son cri montait vers les arbres comme un défi.

C'était alors le troisième mois de notre amour. Ta gorge était toujours droite entre

mes doigts ; tu me l'apportais toi-même, frémissante et gonflée, et tu ne connaissais pas la pudeur. L'offre de ta chair était simple et naturelle comme ta vie même en toi ; elle était pareille à la soif et à la faim éternelles. Ta robe tombait et tu ne savais pas que tu étais nue dans mes mains. Cependant tu ne m'avais pas dit encore le mot d'amour, comme si la beauté de ta gorge et de ton ventre n'était rien à côté d'une beauté plus grande cachée en toi. J'étais venu au matin dans le verger. J'étais monté dans l'arbre et j'avais cueilli le fruit chaud de l'amour. Ta chair avait reconnu la mienne. Mais une pomme tombe de la branche et ensuite la sève monte, il naît d'autres pommes pour d'autres soifs tant qu'on n'a pas édifié la clôture. Et la vierge ne dit pas tout de suite la parole qui dresse autour d'elle la barrière. Elle desserre les genoux et elle n'est qu'à demi éveillée, et il y a tout au fond d'elle un verger plus délicieux que la virginité de son flanc et qu'elle ignore. Moi, chère Eve, je te parlais de mon amour comme quelqu'un qui déjà connaissait l'amour. Mais toi, tu m'avais

donné tes petites mamelles et tu ignorais quel nom divin porte l'amour.

Or, un matin, étant allés à deux dans la forêt, nous nous assîmes sur un tertre et aucun de nous ne parlait. Un brouillard léger flottait, car déjà l'automne déclinait. Et toi tout à coup, entendant chanter la grive, tu te mis à pleurer. Je ne savais pas pourquoi cette ondée chaude te coulait sur les joues. Je voulus t'embrasser, mais tu écartas ma bouche, disant : « Ne crois-tu pas, ami, que le bois va s'éveiller à présent que la grive a chanté ? » Quelle singulière parole tu me dis là ! Le bois s'effeuillait et tu n'aurais pas parlé autrement si le printemps était revenu. Et puis tu ajoutas d'une voix qui n'était plus ta voix : « Il me semblait dormir aussi depuis une éternité. O cher Adam, la grive a chanté et maintenant je m'éveille. » Moi à mon tour je l'entendis alors pour la première fois, mais son chant n'avait pas pour moi le même sens que pour Ève. « Vois-tu, lui dis-je, c'est à cause du passage : elles reviennent au temps des sorbes. » Je parlais comme un homme qui ignore

que les choses ne sont que les apparences des mouvements de notre âme. Ève écoutait toujours chanter l'oiseau. « Oh! fit-elle, son chant pénètre si doucement en moi! Si profondément il descend dans ma vie et s'égoutte dans ma vie comme une pluie mélodieuse! Je ne connaissais pas encore cette voix qui pleure un peu et ensuite s'envole comme un rire. » Les roses fleurissaient à sa joue. Je ne croyais pas qu'elle fût si belle et je la pris dans mes bras, riant et disant comme elle : « La grive a chanté, petite Ève! Elle est ivre de sorbier et moi aussi, je suis comme la grive : les grappes roses de ta bouche m'ont tourné la tête. »

C'était là comme un jeu d'enfants et Ève seule ne riait pas. Elle prit mon visage dans ses mains ; elle regarda longtemps mes folles prunelles. Et quelque chose était survenu : ce n'était plus la même fille sauvage ; une tendre jeune femme fixait sur les miens un grave et humide regard. « Oh! me dit-elle, c'est toi, c'est bien toi! Ce sont là tes yeux! C'est là ton visage! Il me semble que je te vois pour la première fois. » Et ensuite, comme je

prenais ses petits seins dans mes mains, elle cacha sa tête dans mon épaule. « Vois-tu, maintenant, c'est un autre mal plus délicieux que l'autre fois que tu m'as prise ! » Je ne savais ce qu'elle voulait dire. De quel mal parles-tu, chère Ève? Mes mains sont douces comme celles de l'oiseleur qui en sifflant captive les oiseaux et à peine j'ai effleuré les pointes de ta gorge. Je n'ai pu te faire mal. « Oh ! dit-elle, c'est comme si mon âme me quittait. Souvent tu me parlas de l'amour, mais la grive n'avait pas chanté. Moi aussi à présent... » Son souffle expira. Longuement elle palpita, brûlante et rose, dans ma poitrine. Je croyais voir s'avancer à pas vermeils le jour sous bois. Toutes les corbeilles de l'orient s'effeuillèrent. Avec l'émoi pourpre de son sang elle ressembla à un jardin de roses tombées du ciel. Et maintenant la pudeur avec l'amour était née, l'effroi vierge de l'âme qui s'est donnée nue. Ève n'avait pas rougi quand j'avais défait son corsage sous la lune.

Amie ! amie ! amie ! tu n'osas pas dire jusqu'au bout la parole terrible ! Ton âme vint

au bout de tes lèvres et puis s'arrêta. Mais moi j'avançai la bouche et tu ne m'avais pas donné encore un tel baiser. La grive avait chanté, petite Ève! Je n'ignorais plus à présent quel sens merveilleux se cachait dans cette voix de la forêt.

Les vapeurs remontèrent, les onduleux voiles autour de la chair frissonnante du matin. La nature fut nue sous le soleil et la jeune épouse aussi avait laissé tomber les robes de son âme. Une divine musique de vie chantait avec le ruisseau, les feuilles et les oiseaux.

Les autres matins ensuite j'éveillai Ève en frôlant avec ma bouche le bord soyeux de ses paupières. Elle dormait comme le sommeil du bois le jour où pour la première fois chanta l'oiseau, et enfin, sous le vent léger de mon souffle, ses yeux faiblement s'ouvraient. Alors, comme elle-même me l'avait dit, tendrement je déliais la nuit autour d'elle avec ce mot : « La grive a chanté, chère Ève! » Ce fut comme un signe d'annonciation par lequel chaque matin je lui apprenais que mon amour était né. La grive n'a pas un chant plus beau

que les autres oiseaux. Elle arrive après l'été quand déjà les fruits sont mûrs. Elle siffle un air mélancolique comme la pluie grise. Et ensuite elle s'en va avec sa petite chanson tournoyante aux dernières feuilles. Jamais celle-ci ne s'en est allée de nous. Notre amour est resté le sorbier aux baies rouges où il chanta son premier chant.

Cependant, chère femme, si en ce temps, au lieu d'être venus l'un vers l'autre par le chemin des petites. fraises sauvages, nous nous étions connus dans les villes, ce symbole n'eût point éternisé le don mutuel de nos vies. Une petite voix d'oiseau, si humble soit-elle, suffit à remplir le ciel. Et chaque oiseau vient à son heure, mais un seul ne cesse pas de chanter si on l'écoute avec simplicité et qu'on entend ce qu'il veut dire. Toi là-bas chez les hommes tu n'aurais pas été Ève ; et Adam ne serait pas venu par la forêt. Tes petits seins dans mes mains auraient fleuri un été et puis se seraient desséchés.

XII

Il n'y avait que peu de temps que je m'étais séparé des hommes et à présent j'avais le sentiment qu'Ève et moi nous avions toujours vécu dans cette forêt. Nous étions pauvres et nus comme d'anciennes créatures du monde. Pourtant, en regardant profondément en moi, je commençai à comprendre que la nature avait mis dans mes organes et dans mes membres des forces merveilleuses. J'avais des mains et elles n'avaient pas travaillé. J'avais des yeux et ils ne s'étaient pas ouverts.

Une nuit, l'ouragan se déchaîna. Un grand

craquement déchira la maison. Etant allés au matin devant la porte, nous vîmes qu'une partie du toit avait été emportée. Alors Ève se lamenta : « Cher homme, voici venir l'hiver. Comment allons-nous faire maintenant que nous n'avons plus de toit? » Elle disait là une chose sensée. Comme un homme primitif, j'avais choisi une fille des tribus et l'avais amenée dans la forêt. Celui-là avec du chaume et de la terre élevait sa maison et puis la brebis et la vache nourricière entraient dans l'étable. Moi aussi, maintenant qu'Ève était venue, j'avais pour devoir d'assurer le toit. Un homme solitaire peut habiter une vieille demeure en ruines, mais une jeune épouse rend désirables de fraîches murailles. Il est selon l'ordre que chacun recommence la vie avec une âme vierge et croie recommencer le monde.

Un autre serait allé à la ville; il aurait acheté le marteau et la truelle. Mais qu'aurais-je dit au marchand si je lui avais montré mes mains vides d'argent? Ce n'était pas tant cela d'ailleurs qu'une chose simple et grande

qui me venait du sentiment de ma vie libre. Voilà, oui, je n'étais plus le même homme mou et vain qu'autrefois; j'avais la conscience qu'un homme, en regardant fixement la terre, en fait sortir les choses qui sont nécessaires à son existence. Il y a l'eau et l'argile, il y a les fruits de l'été, il y a le caillou pour le feu; et l'humble ortie donne le fil; la toison des bêtes suffit à préserver du froid; et notre vie est dans nos mains. Un être humain qui pense fermement ainsi ressent une grande force comme si, ne s'en rapportant plus qu'à soi-même, il lui venait un sens nouveau de la dignité et de la beauté.

Je m'en allai vers la forêt; je suivis le cours du ruisseau, et, toujours longeant l'eau, je descendis dans la plaine. Je marchai ainsi près de trois jours, rentrant à la nuit et disant à Ève : « Je ne sais pas ce que je cherche, mais il y a quelqu'un au fond de moi qui le sait bien et me conduit. » De nouveau je partis au matin et c'était le quatrième jour. Je me dirigeai vers l'ouest; je frappais la terre avec un bâton; j'étais sans colère et sans

impatience. Et comme le soir tombait, je pénétrai dans une contrée limoneuse; mon bâton heurta une substance ferrugineuse et sonore. Alors, m'étant baissé, je vis que c'était du fer. Un antique minerai affleurait, rugueux et dru, comme l'os des genèses, comme les scories des primordiales fournaises. Terre! terre! avec l'eau et le feu tu avais fait cette chose des siècles sortie brûlante de tes matrices. Mon cœur devant le prodige cria de vénération et de joie et maintenant, avec ces blocs d'éternité dans mes mains rouges sous le ciel enflammé, je m'apparaissais un homme qui est entré aux cavernes et en a rapporté le sang coagulé des plus rares métaux.

O terre! J'ai crié des mots confus et puis j'ai pleuré comme un enfant, en joignant les mains et regardant haut dans le soir. A présent je n'ignorais plus que j'étais venu là, en traînant mes pieds fatigués, pour être payé de mon ferme espoir. J'emportai une pleine charge de ces pyrites et, courbé sous le poids, je refis la route parcourue au matin. J'étais parti dénué et misérable et je rentrais

comblé comme un roi après une expédition.

O Ève! Ève! entends résonner mon pas dans les ombres! Vois venir l'ouvrier sublime qui remue les tonnerres de la forge! Le vent porta jusqu'au seuil cette clameur orgueilleuse; et Ève à petits pas de chevreau accourut, pleurant et disant : « Où t'attardas-tu si longtemps, cher homme? Vois, mes seins sont gonflés d'amour et c'est le quatrième jour. Ne m'appartiens-tu plus déjà? » Sa tendre tyrannie ainsi gémissait; mais moi, jetant bas ma charge, je lui dis en riant : « Réjouis-toi plutôt, car ceci est le marteau et la cognée et la truelle avec lesquels j'abattrai les arbres et referai la maison. » La terre gronda sous l'avalanche et je la regardais, très grand sous ma barbe. « Homme simple! cria-t-elle, as-tu perdu la tête? Ce ne sont là que des cailloux grossiers! » Je soufflai sur ses yeux et lui dis gravement : « Vois, ici sera la forge, ici s'élèvera le four et là-bas je construirai l'étable. » Et puis, l'ayant appuyée à mon épaule et écoutant battre en nous la vie, ensemble nous marchâmes vers la maison. Misère et Famine allaient devant en jappant.

XIII

Je façonnai un creuset avec de l'argile; j'en assurai la base dans une excavation légère et le creuset, au niveau du sol, eut deux ouvertures. Ayant pris des peaux de bête, je les avais fixées au moyen de résine à des montants de bois et j'en avais fait un soufflet. Alors seulement je commençai d'étendre au fond du creuset des charbons. Je les allumai et par dessus le combustible, je mis une première couche de minerai. Il y eut trois couches et chacune alternait avec un lit de charbon. Puis, introduisant l'extrémité du

soufflet dans l'une des deux ouvertures du creuset, je pressais sur les peaux et en tirais du vent. Trois fois le vaisseau éclata. J'étais calme, patient, méditatif. Autrefois je me serais rebuté. Maintenant il y avait là comme un essai de mon intelligence qui me passionnait. Je fis donc un quatrième creuset; j'y mis le charbon et le minerai et je soufflai.

Le feu intérieur gronda, fit trembler la terre et moi, j'étais penché gravement sur l'œuvre inconnu. Je ne savais plus depuis combien de temps je venais là, désertant la tranquille maison, délaissant les petits seins languissants d'Eve. La forêt pendant des jours vit passer un homme soucieux qui, avec des gestes étranges, semblait parler à quelqu'un dans les arbres. Et maintenant ce même homme était accroupi devant le creuset, le soufflet dans les mains, quelquefois expirant avec sa bouche le vent de ses poumons. Je n'avais rien dit à Ève : mon orgueil eût trop souffert de s'avouer vaincu et celui-là seul est le maître admiré qui rentre au son des cornes victorieuses. J'étais donc venu ce jour-

là comme les autres fois secrètement près du ruisseau, avec un cœur tourmenté et sombre, comme un homme qui va affronter le mystère. Et un grand silence pesait sur le bois au loin; la terre seule autour du pot ronflait et moi je soufflais l'ouragan avec le soufflet et avec ma bouche. Les arbres avec crainte semblèrent contempler ce héros barbare qui jouait avec les éléments.

Or personne ne m'avait appris l'arcane; mais j'avais regardé profondément en moi comme à présent je regardais dans le creuset, et quelque chose lentement s'était élucidé : j'avais vu naître la forme courbe du vaisseau d'argile. Un homme le fait après un autre homme et il n'y a là que la continuité d'un même geste transmis. Mais j'étais le seul homme vivant dans cette forêt comme le premier ancêtre qui fouilla la terre et y mit le creuset. Celui-là n'était pas plus humble et plus ignorant que moi. Lui aussi un matin avait quitté l'abri et il était venu vers les lieux solitaires. Il tenait son front incliné avec des yeux ardents et timides sur le travail du feu

et de la terre. Tous les hommes sont un même homme antique et éternel. Près du creuset j'avais dressé une pierre énorme, pensant : cette pierre me tiendra lieu d'enclume.

Feu! âme du monde! toi qui me donnas ce fer, sois-moi propice. Achève la combustion afin que le sable et toute la matière impure soient précipités et qu'il ne reste au fond du pot que le lingot précieux! Un fils obscur du monde ici tressaille et s'angoisse, captif d'un enchantement. Feu! Feu sacré! toi seul peux délivrer ses lourds esprits enchaînés! Je ne parlais pas, mes dents restaient serrées sur ma peine et mon secret, et pourtant c'était bien là le sens des voix qui bourdonnaient en moi. Ainsi avec une foi naïve, comme un homme des âges, j'humiliais à la prière mon cœur sauvage et une sueur épaisse ruisselait de mon front enflammé et noir. Tout mon être brandi, les nerfs tordus et raides, je ne vécus plus que le bouillonnement de l'œuvre derrière l'argile brûlante. J'avais la sensation de brûler sur un glaçon, le cœur en feu, les mains et les pieds gelés.

Et le midi passa, un soleil pâle comme un tison s'éteignit dans le brouillard humide. J'avais perdu la notion du temps, les heures à la fois étaient lourdes et légères sur ma peine d'angoisse et d'espoir. Et tout à coup, une onde ardente, l'impur et dense laitier commença d'écumer par l'ouverture, charriant le sable et les scories comme un torrent furieux. Joie! Joie! Joie! Joie! Mon cri rugit à travers la forêt, car maintenant je ne pouvais plus douter que j'avais obéi à de sages calculs. Je fendis donc le creuset; la boule ignée était au fond, blanche et spongieuse. J'y plongeai un éclat noueux de cornouiller et l'en retirant avec une part de la coulée, je courus vers la pierre qui me servait d'enclume. M'aidant d'un grès lourd, je battis le fer, le tournai et le retournai, tâchant de lui donner une forme cubique. Mes aisselles se déchirèrent dans l'effort. Le sang coula de mes ongles arrachés. Et toujours avec la pierre je frappais de grands coups sur le lingot mou. Le bois autour tressaillait comme si dans la colère j'avais frappé le cœur même de la terre.

Un vol d'étincelles crépita, un essaim de guêpes ardentes qui me brûlait la barbe, les cheveux et les mains. Je ne sentais pas la cuisson. Joie! Joie! par mon industrie et ma volonté j'avais créé le premier outil! Je pouvais lever et abattre le marteau qui cogne et broie. Et maintenant orgueilleusement je brandissais cette masse brute et puissante comme un homme ivre. L'ancêtre inconnu peut-être dansa et rit et cria comme moi je le faisais là. Il y a de si profonds vertiges dans toute part de nous qui vient au jour! L'orgueil ensuite ne s'en va que peu à peu devant tout ce qu'il faut savoir et qu'on ne connaîtra jamais.

Or, voilà, avec cette couronne de folie à mes tempes, j'oubliai que la fonte se figeait au fond du creuset. Je m'étais dit : « Je ferai d'abord le marteau et puis je ferai la hache. » Et à présent le feu était mort et il n'y avait plus dans le creuset qu'une matière dure à l'égal de la pierre. Assieds-toi devant l'œuvre inachevée, stupide ouvrier, et froidement, après l'orgueil mauvais, prends conseil de toi

même. Encore une fois je regardai profondément en moi et de nouveau la petite chose obscure monta, grandit. Elle fut l'enclume sur laquelle bat le marteau et se ductilise la souple coulée. L'enclume! et non plus la pierre, mais l'enclume! l'enclume! Oh! alors il me passa une étrange secousse comme si tout à coup une clarté entrait dans mes lourdes prunelles. Mon cœur doucement se gonfla; je détachai la croûte solide et, l'ayant portée là où tout à l'heure il n'y avait qu'une pierre, je lui donnai celle-ci pour assises en attendant de les fixer ensemble avec l'argile. Et je n'avais plus d'orgueil; j'étais un pauvre esprit simple et humilié sous la main qui m'avait fait signe. Voilà, oui, je fus averti qu'il existe une force en dehors de la volonté humaine, fortuite et bénigne. Et moi, comme les autres hommes, autrefois je l'avais appelée le hasard.

XIV

Un air laiteux stagna. Des jours doux de pluie parurent égoutter la dernière vie de l'été. Vers le soir, le ciel s'étamait, un brouillard plombait lourd et bas, et puis l'aube grésillait en brouées. Les petits chemins du bois s'encavèrent, pourris et gras. Les fougères eurent des tons d'or et de rouille. Du pied des souches émergeaient d'énormes champignons phosphoreux et sanglants. Je ne voyais pas alors la beauté corrosive qui les égale aux monstres humains. Qui peut dire que ceux-ci ne soient une des formes de l'harmonie de

l'univers ? Et peut-être il n'y a ni bien ni mal, mais des forces qui s'opposent et se balancent. Le pourpre pavillon de la fausse oronge, le dôme pustuleux de l'amanite évoquent de solitaires et vénéneuses agonies royales.

Maintenant aussi le petit cône du gland était formé et pendait aux branches du chêne. La bogue épineuse, en tombant, crevait et laissait rouler la châtaigne mordorée. Eve quelquefois, avec des yeux tristes, parlait de la bonté du pain. Alors je la regardais tout pâle, car l'ayant menée dans ce bois, je sentais que par ma faute elle était privée d'un bien désirable. Celui qui a perdu le goût du pain connaît vraiment la disette. Ecoute, amie, j'essarterai une part de cette terre ; je labourerai et ensuite je jetterai la semence. Je parlais de ces choses gravement. Cependant nous n'avions encore ni la huche ni la charrue. Mais un jour, revenant de la forêt, Ève rapporta des glands et des châtaignes et me dit : « Voici la farine et le pain, Adam, en attendant que le champ lève. » Oh ! elle vint avec les fruits dans sa robe comme une petite nourricière des races, comme une

jeune prêtresse avec les prémices. Moi, je fendais le bois au dehors, mais toi, tu avais le sens des choses intimes et gracieuses. Je marchai tout un jour, cherchant des pierres larges et rondes; et à la tombée de la nuit, j'en découvris une; le lendemain seulement je trouvai la seconde. Mais déjà le temps ne comptait plus pour nous; peut-être elles étaient là depuis les anciens hommes, seuils d'antiques demeures ou clôtures de tombeaux. Je les emportai donc, bandé sous la charge. En les râpant patiemment l'une contre l'autre avec du sable et de l'eau, je parvins à les égaliser. Elles eurent ainsi la surface lisse des meules; et quatre jours encore s'étaient passés. J'étais un si pauvre homme ignorant; ma joie montait pour chaque humble industrie qui me venait aux mains. J'appelai Ève et je lui dis: « Pèle à présent la châtaigne; elle est plus friable que le gland; et voici, à moi seul je suis venu à bout de polir ces pierres rugueuses. » Nous nous regardions avec des yeux clairs comme si avant nous personne encore n'eût plani la meule ni broyé les substances dures.

Les châtaignes éclatèrent entre les pierres qu'avec les mains pesamment je tournais. Et à la fin une pulpe grise et grasse s'étendit. Eve, l'ayant pétrie, la porta au feu. Nos gestes étaient religieux et graves, lourds de pensées. Et puis ce fut elle qui m'appela. Adam! Adam! Sa voix, à travers la forêt, retentissait comme du fond des âges. Et voilà, maintenant cette chère épouse m'offrait le premier gâteau. Il craqua sous ma dent, odorant et roux. Je ne riais plus, une eau brouilla mes prunelles. Il y avait si longtemps que je n'avais connu une telle joie. La meule avec les jours tourna plus activement et maintenant nous alternions la galette pétrie avec la châtaigne et la galette faite de glands doux.

La maison commença de s'animer d'un charme bienveillant. La pourpre des premiers feux ondula le long des murs. Nous goutâmes la sécurité de l'abri et du silence. Tandis qu'en dehors il pleuvait et ventait, je n'allais plus que de loin en loin abattre une bête dans la futaie. Je n'avais plus la même joie sauvage quand Famine et Misère me suivaient vers la

maison, un trophée sanglant dans la gueule. J'étais simplement un homme machinal qui fait la chose triste et fatale que les autres hommes ont faite avant lui. Un fumet savoureux ensuite s'évaporait de la chair grillée au landier. Après tout, pensais-je, qu'un autre que moi eût tué cette bête, je n'éprouverais point de scrupule.

Je ne marquais plus les jours au moyen d'encoches. Le temps nous fut seulement indiqué par la couleur du ciel, la maturité des fruits et le déclin des feuillages. La nèfle prit le goût de la moisissure; le nerprun s'empourpra d'un ton vineux; le bouleau frissonna d'un or clair et léger, par dessus les ors massifs des chêneaux. Nous eûmes alors une sensation de durée à la fois et de fragilité; tous les jours n'étaient que la continuité d'un jour unique qui mourait et renaissait avec les aubes grises et les graves crépuscules. Nous-mêmes mourions et renaissions selon la mobilité de nos âmes dans cette fuite des jours.

Il vint à Ève une sensibilité qui l'accorda

à leur charme frêle. La beauté des choses frémissantes l'amollit ; elle eut des langueurs ; ses yeux brûlèrent de fièvre. Et sans nous rien dire, nous allions enlacés sous les dômes éclaircis. Je la sentais palpiter d'une vie neuve à mon flanc, comme une autre Eve qui m'était encore ignorée. Sa petite âme avait le battement d'un vol frileux d'oiseau. Elle et moi aurions voulu éterniser l'ardeur de la vie quand déjà autour de nous elle déclinait, plus lointaine et pâle à travers nos désirs et nos regrets. Les puissances de la vie coulaient si plénièrement en nous ! Nous étions la jeune humanité ivre d'éternité. Cependant, à chaque minute, comme une pluie de sable, la vie s'égouttait de nos mains. Un vent léger doucement détachait les feuilles ; elles nous frôlaient en tourbillonnant et ainsi nous étions avertis de l'incertaine substance périssable.

Une fois nous étions assis dans la clairière. Un silence fluide de lumière bruinait. C'était l'après-midi, toute la rosée de la nuit n'avait pas séché ; l'ombre tremblait d'un émoi humide. Et nul bruit : on n'entendait pas

souffler le vent; la terre se soulevait d'un dernier effort vers le ciel tiède. Je tenais les mains d'Ève dans les miennes et voilà qu'une larme lentement descendit sur sa joue. Nous n'étions pas tristes, c'était en nous une chose subtile comme si notre sang coulait, comme si notre vie déliée ne pesait plus à nos corps. « Vois, me dit-elle, cette nature n'est déjà plus vivante, bien qu'elle s'enveloppe encore de soleil. A chaque battement de nos cœurs il pleut des feuilles. Et il n'y a plus de fleurs. Demain ce sera l'hiver. Ami, ne sens-tu pas comme moi ces douloureux présages? » Comme elle parlait, une feuille tomba d'un chêne et fit une ombre sur ses clairs yeux mouillés. Et moi aussi à présent j'étais saisi de tristes pensées. Mais tout à coup un vol d'abeilles longues et velues vibra avec un bruit d'or. C'étaient les dernières de la saison; elles bourdonnaient légèrement dans la fin des musiques, encore actives et heureuses. Aussitôt je fus transporté d'espoir. Je dis à Ève : « Elles t'ont entendue. Ecoute-les te dire que tout recommence. » Elle secoua la tête « Tout re-

commence, cher homme et cependant le bois mourra, l'hiver venu. » Mais moi je m'écriai : « Il mourra et ensuite naîtra un bois plus beau, un bois vert et fleuri comme de ces abeilles il sortira d'autres jeunes abeilles à l'infini. N'est-ce pas là un touchant symbole ? » Ève me répondit très bas : « C'est ici que tu m'as appelée Ève pour la première fois. Comment les feuilles et les fleurs qui viendront après l'hiver me reconnaîtront-elles encore ? » La pensée légère de la mort plana. Chaque heure ainsi dans la vie amène une parole différente; la dernière seule nous met si près du mystère qu'ensuite il ne faut plus rien se dire. Nous sommes dès la première minute toute la vie et cependant nous ne connaissons la vie qu'à mesure qu'elle va se changer en une autre, suprême. Et des races avant elle avaient répété la plainte charmante d'Ève. Elles étaient allées vers le jeune printemps; et les feuilles et les fleurs ne les avaient pas reconnues. C'étaient là mes idées en ce temps.

Les jours furent splendides et tendres. Des prismes vaporeux harmonisèrent l'or et le

sang. Il s'évanouit des matins diaphanes et comme irréels. Et Ève et moi de nouveau nous nous apparaissions avec un visage qui ne nous était pas encore connu. « Est-ce bien toi, cher Adam, qui me regardes avec ces yeux pâles comme si déjà je m'en étais allée, petite ombre, vers là-bas ? » Ses mains à mon épaule avaient le poids de grappes lourdes. Alors je la serrais fortement contre moi, je lui disais : « Tes yeux seuls étaient partis, chère Ève, les miens ont pâli de les avoir cherchés et de ne plus les trouver. » Il s'élevait de nous comme le bruissement léger d'un jet d'eau dans un grand parc solitaire.

XV

Je suis allé dans la forêt. Avec la cognée j'ai abattu un orme et un chêne. Je les ai choisis mûrs et déjà blessés, frappés par la foudre. Ainsi j'ai épargné les essences plus vitales. J'ai porté le coup au cœur : mon geste était terrible et doux comme celui du sacrificateur. Toute la terre a mugi de douleur. Et puis avec un bousillage de terre et de joncs j'ai bâti le hangar; de la base du chêne j'ai fait mon établi. Je passe là les jours de vent et de pluie, calculant et travaillant. Voici l'orme et voilà le chêne, par éclats, avec le bel aubier saignant. J'y taille

des ais, j'en équarris patiemment et poliment la surface. Au dehors, comme les mâts d'un port, la chênaie se tord et grince. Le vent ronfle comme un rouet. Et moi, dans la grande paix de ce réduit, je suis penché sur le travail de mes mains. J'ai battu le fer sur l'enclume ; j'en ai tiré la doloire et la varlope. Le plus humble artisan des hameaux ne voudrait pas de ces outils grossiers : ils suffisent à ma peine. Je ne croyais pas qu'il pût y avoir tant de joie dans un si obscur labeur. Ma vie simple et droite se borne à ne pas vouloir plus que je ne puis faire. J'apporte à ce que je fais une conscience avisée et studieuse. Ainsi mon travail n'est pas sans fruit, je l'achemine à ses fins selon mes forces. Et c'est très doux, ce bruit régulier du fer qui peine avec moi : il scande mon souffle avec un rythme égal et lent comme une horloge. Mes mains qui firent le mal à présent se conforment au commandement de la nature. Ni le vent, ni l'air, ni l'eau ne cessent de travailler. Ils activent l'aile du moulin, ils portent les navires, ils gonflent

la tuyère dans la forge. Et même le chardon file son étoupe, la ronce épineuse, en mûrissant pour le chemineau altéré, ne demeure pas inutile. Moi, je suis le pauvre charpentier comme Joseph de Nazareth ; je ne possède ni équerre ni compas; je combine et j'ajuste en me fiant à mon œil et à mes doigts. Et quand le soir tombe, je regarde mon œuvre, je ne la trouve pas sans beauté. Déjà je pense à la crèche et Jésus n'est pas venu encore.

Je ne me presse pas, je prends exemple sur l'arbre et sur le fruit des arbres. Il arrive un temps où, autour de la moelle vive, l'aubier concentriquement élargit ses anneaux, où la pomme sauvage, nourrie de soleil et de pluie, a fini d'arrondir sa chair vermeille. Une année s'ajoute à une autre et l'automne, émailleur ponctuel, paraît après l'ardent été. Ainsi un pied aussi va devant l'autre afin de s'assurer la bienveillance du chemin et mon calme esprit sans hâte jusqu'au bout de la planche suit l'allée de l'informe rabot et revient avec son retour.

Ève, au temps de la lune, se plaint bien

que j'ais [illegible]
drait que le [illegible]
fois là où [illegible]
me prend l'outil des mains [illegible]
ongles, et puis elle [illegible]
dépitée, et enfin elle me [illegible]
en riant : « [illegible]
en ta force. » [illegible]
une âme qui [illegible]
tance. Mon Ève est la [illegible]
qui pleure et qui [illegible]
solitaire dans [illegible]
la loi égale [illegible]
regarde venir [illegible]
que laisse le soleil. [illegible]
avec ta douce [illegible]
sonnel qui [illegible]
rière les [illegible]
morose.

La [illegible]
nit, le [illegible]
entrer. C'est la [illegible]
connaît l'[illegible]
de formes [illegible]

la tuyère dans la forge. Et même le chardon file son étoupe, la ronce épineuse, en mûrissant pour le chemineau altéré, ne demeure pas inutile. Moi, je suis le pauvre charpentier comme Joseph de Nazareth ; je ne possède ni équerre ni compas; je combine et j'ajuste en me fiant à mon œil et à mes doigts. Et quand le soir tombe, je regarde mon œuvre, je ne la trouve pas sans beauté. Déjà je pense à la crèche et Jésus n'est pas venu encore.

Je ne me presse pas, je prends exemple sur l'arbre et sur le fruit des arbres. Il arrive un temps où, autour de la moelle vive, l'aubier concentriquement élargit ses anneaux, où la pomme sauvage, nourrie de soleil et de pluie, a fini d'arrondir sa chair vermeille. Une année s'ajoute à une autre et l'automne, émailleur ponctuel, paraît après l'ardent été. Ainsi un pied aussi va devant l'autre afin de s'assurer la bienveillance du chemin et mon calme esprit sans hâte jusqu'au bout de la planche suit l'allée de l'informe rabot et revient avec son retour.

Ève, au temps de la lune, se plaint bien

que l'ais tarde à planir. Elle gémit et voudrait que le marteau frappât deux coups à la fois là où pourtant il n'y a qu'un clou. Elle me prend l'outil des mains, elle y blesse ses ongles, et puis elle demeure un peu de temps dépitée, et enfin elle me baise dans ma barbe en riant : « Il n'eût tenu qu'à moi si j'avais eu ta force. » Non, pas tant la force, amie, mais une âme qui s'égale à elle-même avec constance. Mon Ève est la petite enfant malade qui pleure et qui chante. Un pauvre homme solitaire dans son bois accepte avec humilité la loi égale où le sens de la vie s'accorde. Il regarde venir l'averse et s'abrite en attendant que luise le soleil. Va donc, aimable épouse, avec ta douce blessure et ton petit cœur personnel qui écouta la nature. Déjà là-bas derrière les chênes s'écorne le décours de la lune morose.

La varlope mord et grince, la doloire planit, le marteau fait le bruit de la vie qui veut entrer. C'est la Sainte famille des outils que connut l'ancêtre. Chacun implique une série de formes et signifie un stade dans l'œuvre,

et tous ensemble sont la maison qui se protège contre l'intempérie. J'ai bouché d'abord le toit avec des ramures comme le sauvage des campements et à présent je m'initie à l'art de ceux qui se bâtirent une demeure durable. Je crois entendre une voix qui me dit : « Tu portes en toi la forme de ta maison et chacun des doigts de ta main est fait à la mesure de l'œuvre qui sortira de toi. » Les étages de la ruche se haussent, la fourmilière s'approfondit et personne n'apprit à l'abeille à former ses cellules ni à la fourmi à creuser ses galeries.

Il pleut, il vente et là-bas vient l'hiver. Je vis en moi profondément comme dans un puits. Je vis ma substance et mon rêve. Je suis l'ouvrier halluciné du bois. N'est-ce pas là quelqu'un de ma race qui arrive par les chemins trempés et regarde au dedans des chambres? Ombre! Ombre! Voici Ève pelant les cèpes frais ou tournant dans le vaisseau de glaise la bouillie de châtaignes. Et devant l'établi un homme roux et velu rabote et martelle. Passe ton chemin, un doigt aux

lèvres, bien qu'ici ce soit ton sang et ta substance régénérés. Non, entre plutôt, esprit, âme rude des miens. Peut-être es-tu le bûcheron qui avant moi s'en alla vers la forêt et me fraya le passage.

Dehors ! Dehors ! Voilà la dernière embellie. Le brouillard remonte en floconnant. Et moi j'ai fini les pièces de la charpente. Je me hisse sur le toit, j'ajuste selon un dessin précis et symétrique, les chantignolles. Je me réjouis d'avoir bien pris mes mesures. De là-haut je sens monter le moût âcre des essences. L'air est parfumé de safran, de vanille et de myrrhe. Un encens moisi et fongueux s'effume comme dans les chapelles. Et j'aspire ce bouquet tonique qui me grise. Je crois vivre dans la minute brève la vie comble d'un siècle. Des jours ainsi s'écoulent et à la fin les ais se joignent. Je bouche les interstices avec de l'étoupe d'ortie et la résine des pins. Comme un antique vaisseau au chantier, le toit radoubé se tient debout, ferme et hermétique.

Alors j'appelai Ève, je la menai vers l'œuvre accompli. Je lui dis sans orgueil : « Vois.

Autrefois je méprisais l'obscur charpentier. Je ne comprenais pas la beauté de la truelle et du fil à plomb aux mains du maçon. Et tous deux possèdent les secrets des plus divins artistes. Maintenant toi et moi, derrière la porte close, pourrons attendre le sourcilleux hiver. Si le bardeau est raboteux et tors, du moins je le taillai dans le sens des veines, selon la règle. » Ève étrangement me répondit : « Tu t'es levé avant le jour, mais Dieu était levé avant toi. » Et elle se signa. Moi, l'entendant ainsi parler, je ne vis pas tout de suite combien était belle cette simple parole. Je pensais : mes mains, en reconstruisant le toit, ont aussi dit la prière et elles ont fait l'œuvre de vie. Il faut d'abord s'assurer l'abri. Et puis vient le lit et puis vient l'armoire. Et il arrive un jour où il faut aussi penser à la petite chaise de l'enfant.

Je pris Ève contre moi. Elle m'embrassa dans ma barbe et je lui dis en riant : « Il y a quelque part dans la forêt un arbre qui croît et que toi ni moi ne connaissons encore. Avec celui-là je ferai quelque chose que tu

sauras plus tard. » Et du bout d'un bâton je commençai de tracer sur le sol le dessin lourd et délicat d'un berceau.

XVI

Je regardais la femme : elle était pleine d'éclosions silencieuses, pareille aux petites mares dormant sous les feuilles. Ève m'était venue comme un être élémentaire, mêlé encore aux origines quand moi je commençais seulement à me rattacher à la terre. J'avais désappris les mouvements ingénus de la nature. Elle, avec candeur, avait gardé la simplicité des matins du monde.

Et maintenant cette vie d'Ève était divine. Une âme y naissait à chaque instant et ne savait pas encore s'exprimer. Elle descendait au bord

de ses lèvres et ensuite elle se retirait, comme étonnée de ce qu'elle allait dire; et c'était là sa beauté, elle demeurait étonnée avec un léger tremblement devant la vie. Ève avait la joie émerveillée de toujours s'apercevoir elle-même une autre petite Ève à côté d'un nouvel Adam. Elle me dédiait l'offrande journalière de ses petites mamelles et elle ne croyait jamais m'avoir rien donné. Cependant sa spontanéité était admirable. Je découvrais en elle des forces originelles et qui n'étaient que repliées. Elle avait des silences où elle s'écoutait, où je croyais sentir qu'elle nous écoutait vivre ensemble d'une même vie à travers la sienne. J'étais aussi près d'elle qu'elle l'était elle-même.

Je m'aperçus qu'elle savait avant moi les choses qu'à peine je commençais à savoir. Elle était déjà la prudence, l'épargne, la ressource, l'ordre, la vaillance quand je n'avais mis encore ni un ais au toit ni un clou dans l'ais. Elle était la petite famille qui vient aux gestes de la femme; et le sein d'une jeune femme amoureuse a déjà le dessin d'un berceau.

Ève avait des resserres de sage fourmi; elle y amassait la noix, la châtaigne, la pomme de pin pour l'hiver; c'étaient là nos greniers d'abondance. Mais son âme aussi avait des cachettes secrètes où elle semblait garder un peu d'elle et où peut-être elle se gardait pour moi. S'il m'arrive un jour de ne point te connaître tout entière, chère Ève, je me dirai que tu voulus garder une chose de toi qui ne me fût point encore connue. La beauté de la maison se mesure au silence des intimités et la plus désirable femme est celle qui marche avec mystère dans l'escalier.

Le soir, près des crassets de résine, elle tressait de légères corbeilles avec des joncs verts. Le dallage eut des nattes épaisses et moelleuses. Un art ingénieux ainsi naît des mains de l'épouse et chacun de ses gestes efflue en grâces. Comme la filandre, elle est au centre d'une toile qu'elle tisse avec sa propre substance et un des bouts de cette toile part de son cœur, l'autre se fixe au cœur qui est près du sien. Et Ève n'avait pas cessé d'être une enfant. Elle riait et elle était sérieuse. Elle

dansait et elle se taisait. Elle n'avait jamais la même humeur et elle se ressemblait toujours. Elle était soumise et elle ne cédait qu'à elle-même. Elle n'était jamais plus près de sa volonté que quand elle paraissait faire la mienne. Et elle avait la finesse de tous les êtres restés près de la nature.

XVII

Un jour la corneille aigrement cria. La couleuvre et le lézard s'étaient terrés. De grands vents tournoyèrent comme des meules enflammées. Le sol se diapra d'ardentes mosaïques. Nous connûmes que l'hiver était arrivé.

Je m'en allais seul en forêt. J'amassais le chablis. Ensuite, l'ayant noué avec des hares solides, je le chargeais sur mes épaules et le portais au bûcher. Un hêtre antique avait été déraciné par la tourmente. Celui-là, je le réservai pour les labeurs méditatifs de l'établi. Et maintenant les jours s'écoulaient dans

des pensées graves : elles s'accordaient aux avertissements de la saison. La nèfle et la pomme parfumaient le cellier. Des jarres précieusement renfermaient les conserves de coings, de mûres et de cenelles. La châtaigne en abondance nous gardait la pulpe grasse pour nos gâteaux. La flamme vermeille grondait dans l'âtre à ma rentrée ; l'ancienne forêt des étés s'y consumait en cendres ardentes; le bois brûlé parfumait les chambres d'une odeur d'aromates. L'approche de l'hiver ne nous attristait plus. Nous étions la petite arche de paix et de joie à la garde de l'arc-en-ciel.

Un matin, Ève me dit : « Vois là-bas la forêt blanche de givre. Si tu m'en crois, nous irons jusqu'au taillis où tu m'as prise la première fois. Il nous est resté sacré. Là je me sentirai plus près de toi pour te dire bas à l'oreille une chose. » En nous tenant par la ceinture, nous allâmes vers le taillis, et elle se taisait, elle regardait devant elle avec des yeux humides. Mais, étant arrivés sous les rameaux légers, elle cacha sa tête dans mon

épaule et me dit : « Tandis que cette nuit près de moi tu dormais, j'ai pris ma gorge avec mes doigts. Mes mains ne pouvaient plus la contenir. » Moi alors à mon tour, très troublé, je pris dans mes mains ses chères mamelles splendides. Elles pesaient comme des fruits mûrs à l'espalier. Aussitôt une joie sacrée m'emplit, car je ne pouvais douter qu'Ève n'eût conçu. J'appuyai mon front contre le sien et je m'étais agenouillé, et elle aussi, en l'attirant doucement par les poignets, je l'avais fait se mettre à genoux près de moi. Avec nos fronts appuyés l'un contre l'autre, nous étions comme les figures d'un mystère religieux dans les vieilles estampes. Je pris ensuite un peu de givre dans mes doigts et je dis : « Vois, le givre est blanc et doux et frais comme les draps d'un berceau. Il t'avertit de préparer le lit du petit enfant que tu portes en toi. Ève, mon cher amour, sois-en sûre, c'est bien là le signe maternel. » Elle porta la main à son ventre et me dit avec la voix d'une femme nouvelle : « L'enfant est venu, mon cher homme.

Voici que je l'ai senti tressaillir. » Une petite éternité s'écoula ainsi ; nos mains s'étaient jointes et nous étions très purs et divins dans l'heure gracieuse, comme si l'ange de l'annonciation avait apparu. Autour de nous le taillis où pour la première fois sous la lune elle et moi avions connu le grand frisson, s'argentait d'un givre brillant et léger, lui-même pareil à une clarté de lune cristallisée. Ainsi rien ne parut changé et seulement le doux enfant avait germé, une semence à travers le temps faisait lever le blé des races. N'était-ce pas là un prodige ? Cependant il n'était pas plus merveilleux que la venue l'un vers l'autre de deux êtres inconnus. Ils se prennent la main et il leur semble qu'ils se sont connus toujours. Les os des ancêtres tressaillent dans le baiser qu'ils échangent et un jour la femme dit à l'homme : « Mes mamelles tendrement me font mal. » La vie alors prend un sens divin. Petite Ève, incline ta tête vers mon épaule. Je te porterai comme un vase fragile dans mes bras jusqu'à la mai-

son. Et maintenant, je pleurais des larmes délicieuses.

Le lendemain la neige tomba. Un duvet de cygne floconna comme de la plume pour le sommeil de l'enfant. Et ce fut notre premier jour d'hiver, mais nous ne pensions pas à l'hiver. Une éternité battait dans le flanc d'Ève. Une vie à petits coups remuait aux sources de sa vie. L'hiver sembla une allégorie. Sous les frimas déjà obscurément tressaillait le bel Eté. Les aériens rouets avec des fils de neige tissaient du silence blanc autour de son sommeil; et puis le vent vernal sèmerait les anémones; un enfant splendide bondirait par les chemins. Nos présages s'accordèrent avec les mythes aimés des âges. Eve! Eve! Toi aussi portes dans ton sein le divin enfant Eté ; il viendra aux mois fleuris du soleil. Et voilà les fuseaux, voilà les draps blancs et les dentelles. Nous dédierons l'élu gracieux aux roses, aux fruits, aux aubes claires.

Je fermai la porte qui tout l'automne était restée ouverte. Je l'assurai contre la pluie

avec des verrous. La rafale sous les joints blutait une neige fine comme la bordure fleurie d'un jardin. Et il était venu d'humbles petits oiseaux qui n'avaient pu émigrer. La pomme de pin par tas craquait et fusait dans l'âtre. Toute la vie de la forêt sembla s'être recueillie sous le vieux toit auprès de notre joie solitaire, perdue dans la tourmente des frimas. Avec des peaux velues de bêtes, raclées et tannées, j'avais fait des chaussures pour les pieds d'Ève. Nous étions comme un couple antique, terré au chaud de la hutte. Cependant j'avais connu le tiède hiver des villes. Mes membres douillets alors frissonnaient sous les fourrures. Et voilà, je quittais à présent le lit d'amour, je me roulais nu parmi la neige et une force merveilleuse ensuite se répandait dans mes os. L'ardent été ne cesse pas de brûler dans les métaux et les phosphores du sang. J'admirais la beauté de ma vie.

Or, un jour, Ève me dit en pleurant : « Qu'as-tu fait, cher Adam ? Je sens l'enfant remuer et il n'y a ici encore ni le berceau ni la huche. » Je restai troublé par cette grave

parole, car la huche et le berceau sont des symboles essentiels. La famille avant l'enfant naît en ce penser au cœur de la jeune épouse comblée. Elle regarde autour d'elle, elle aperçoit le vide des chambres et doucement elle se lamente comme Ève. Moi, avec une paire de pierres lisses et égales, j'avais broyé la châtaigne; sa farine nous avait procuré l'illusion du pain. Mais le pain pétri avec le blé seul s'accorde au sens de la vie. Un semeur va par les champs, il ouvre la main et jette la graine aux sillons; et la semence de l'homme est semblable à celle du semeur. La huche ensuite se remplit avec le pain et le berceau avec l'enfant. Et selon un dessein mystérieux, le berceau et la huche ont la même forme.

La plainte d'Ève me ramena donc vers ces belles images naïves. Elles étaient déjà à l'origine des temps. Elles figurèrent aux antiques monuments. Elles induisirent les premiers hommes aux gestes nobles et tendres qu'à l'infini répéta l'humanité vieillie. Et le divin éducateur du monde fut le jeune enfant.

Mais nous, jusqu'alors nous n'avions encore pensé qu'à nous-mêmes. Nous avions couru par la forêt ivres et nus, comme de libres fils de la nature. L'émoi des feuillages avait joué, en tuniques soyeuses, autour de l'ardeur sauvage de notre amour. Et maintenant un rite nouveau nous était enseigné ; de la maison allait naître le foyer. Je dis à Ève en souriant : « Chère femme, un jour devant toi avec le bout d'un bâton je dessinai le berceau sur le sable. Le vent n'aura pas abattu en vain le vieux hêtre. »

Je tirai cette essence saine et mûre vers l'appentis. Je conjecturai les formes, je rassemblai les outils. Mon cœur battait comme celui d'un jeune artisan voué à une tâche glorieuse. Et puis la varlope commença de faire grincer l'aubier. Je croyais entendre le cri d'un petit enfant. Ève! Ève! ne ris pas de ma crédulité. Je t'assure, l'enfant a crié du fond de l'arbre. Les fibres de ce hêtre, dans la forêt antique, déjà contenaient la nef légère où dormira ton fils. Et toutes les vies s'enchaînent dans la durée. Un arbre croît

et il ne sait pas pourquoi. Un obscur ouvrier bat le fer et il en fait des outils, il ignore à quels usages ils serviront. Cependant l'arbre et l'homme travaillent pour les destinées. Moi maintenant, avec la doloire et le rabot dans mes mains, j'étais aussi un humble ouvrier d'éternité.

Il neige, il vente, il pleut. Une toison brillante ouate le toit. L'autan mugit comme un taureau furieux. Et je n'entends plus la clameur rauque du corbeau. Une vie légère, heureuse assouplit à mes doigts les outils. Je vis devant moi le temps où viendra l'enfant. Je suis le pauvre charpentier de Nazareth qui travaille pour Jésus. Et les formes à mesure sont des naissances ; en chacune naît un peu plus la tendre vie de celui qui attend derrière la porte. Il me semblait, tandis que j'étais là clouant et rabotant, que l'enfant déjà était venu. Cependant, avant d'entrer dans cette forêt, je ne pouvais tenir un outil dans les mains; la nature avait fait de moi l'ouvrier soumis qui travaille pour les races. Et comme les autres avant moi, à mon tour naïvement

j'avais recommencé le geste éternel. Voici donc le berceau, chère femme. Je te l'apporte avec solennité ; je le pose contre tes pieds, et toi et moi nous pleurons. Les miens ici, rentrant avec leurs trophées de chasse, consommèrent des sacrifices sanglants. Et maintenant, dans la maison du carnage, un joyeux enfant courra les pieds nus et dispersera les ombres tragiques. Doucement Ève se mit à remuer le berceau du genou.

Je le taillai au cœur même du hêtre afin de lui assurer la durée. Cependant une légère secousse le mouvait. Ève en chantant le poussait et les antiques solives, enfumées par les feux des âges, étaient attentives à ce prodige du berceau venu là et agité par les mains déjà maternelles. La maison regardait la courbe de son flanc, arrondi comme le berceau. Toi, rude nature, pendant ce temps tu vidais tes fuseaux, tu filais tes neiges, tu tendais entre les arbres de la futaie les draps blancs. Et toujours des hêtres nouveaux croissent pour les berceaux et les bières.

XVIII

Le gel rendit craquants les chemins. Mille cristaux merveilleux filigranaient les ramées. Un palais de verre et d'argent frêlement oscilla dans des miroirs. Viens ça, ma doloire, fais éclater du hêtre la courbe des sabots d'Eve. Je me chausserai, moi, de plus lourds patins. Et puis alerte ! alerte ! au bois ! Nous allions sous le givre avec des sens vierges et clairs. Une paix solennelle semblait s'épandre d'une basilique aux coupoles rigides. Elle tombait avec un poids d'éternité sur la chose pure et fragile que nous étions,

nous aussi, comme le givre. L'orée des avenues s'évida en portiques; des ogives s'effilèrent; des arcades se recourbèrent légères et diaphanes comme des apparences. Ces spécieuses architectures s'accordaient au songe de nos âmes plus subtiles. Ève y prit une beauté infinie comme si, avec son ventre las, elle était, dans cette mort blanche de la forêt, la promesse des renaissances. Chacun de ses petits pas fut de la vie qu'elle semait dans le lourd silence figé et ensuite l'été arriverait comme le moissonneur. Elle m'était venue au temps de la fraise sauvage, par les chemins roses, et maintenant les lys fleurissaient sous ses pieds, comme dans les paraboles.

Un matin de soleil, sous l'air tintant et léger, nous étions dans la clairière. Elle étincela de frimas, avec ses bordures de palmes cristallisées. De la guipure dentelait les rameaux; les aiguilles de la pinède maillaient d'inouïes orfévreries. Chaque feuille morte se nervait de fins argents. Des buissons aux raides stalactites furent d'accomplis joyaux. Et il tour-

billonnait des roues de lumière, par dessus de fabuleux jardins étoilés de fleurs de diamant. Des prismes d'arc-en-ciel s'effritaient; de célestes reflets azuraient et satinaient la neige à l'ombre. Ève, rose et frissonnante devant ces miracles, s'écria : « Vois, c'est le printemps. » Oh! comme doucement cela sonna à nos oreilles! Comme soudain nos cœurs furent remplis de vie et d'espoir! Ce fut le songe d'un printemps où neigent les lilas et les aubépines, un délice surnaturel d'aériennes images, un mystère religieux et nuptial où la terre, à petits pas vierges d'épousée, se dédie au roi Hiver! Et déjà sous les neiges, comme l'enfant en ton flanc, Ève, sourdement tressaillait le bel Eté, ivre de se délivrer. La mort encore une fois fut vaincue. Je tenais Ève toute pâle dans mes bras et je croyais étreindre l'harmonieuse nature.

D'ardentes roses saignèrent dans les soirs. Une pourpre violette teignait les neiges violées, comme aux draps de l'hymen la blessure sacrée et le vin écarlate de la vie. O pompe solennelle et furtive d'un jour d'hiver qui s'en va dans

le silence et laisse la terre meurtrie d'amour! Des verrières au bord des avenues flambaient pour un sacrifice divin, un holocauste surhumain. D'immenses cierges roses s'allumaient en symbole de l'éternité de la lumière. Et ensuite ces brèves splendeurs s'évanouissaient. Comme des braises froidies d'encens, les suprêmes lueurs s'éteignaient sur la vaste ténèbre pâle. Nous n'avions pas de tristesse au cœur. Nous étions comme le couple royal d'un sacre. Nous étions deux enfants des âges sous la grande main bienveillante.

Un jour, les oiseaux dans la maison bruissèrent. J'ouvris la porte. Un vent tiède ronflait aux limites. Les humides gazons reverdissaient sous la neige fondue. Un clair murmure d'eaux partout ruissela. Des filets d'argent descendirent les pentes en bouillonnant. Et le cœur des chênes recommença à battre; des souterraines artérioles monta un grésillement léger, délicieux comme une chanson. Toute la forêt maintenant, sous de basses nuées fécondantes, s'animait d'une palpitation sourde. Un arome de résines, d'écorces, de thym

mouillé effluait des terrains fangeux et gras, la douce senteur des souches pourrissantes. Ève! Ève! Je suis allé au bois, j'ai entendu venir la vie. Elle tressaillait sous mes pieds, elle gonflait l'aubier. Mais Eve secoua la tête. « Es-tu sûr, ami, que ce soit la vie? Ne fus-tu pas le jouet d'un songe comme quand nous allâmes dans la clairière? » C'étaient là d'étranges et dolentes paroles. La joie était partie. Nous nous aperçûmes las et découragés, captifs des lentes heures de la fin de l'hiver.

Nous errions comme des ombres pâles derrière les portes. Si languissamment à présent il nous arrivait de parler de la vie chez les hommes! De petits hameaux aussi là-bas regardaient par les vitres des maisons, et il passait de vieilles gens tristes sur les routes. Une ardente fraternité s'exalta; la vue d'un autre être vivant nous eût comblés comme une fête. Un seul visage humain eût été pour nous toute une humanité. Mon Dieu, petite Ève, être seuls comme nous sommes quand là-bas il y a le familial hiver autour des âtres! Des aïeules coupent le pain; de petits

enfants réchauffent leurs pieds dans les cendres; les jeunes hommes ont un rire cordial. Nos yeux fixes étaient malades de ces tendres images. « N'entends-tu pas un bruit, cher homme? disait-elle. Ne vois-tu pas derrière les chênes venir à nous d'inquiets visages amis? Je t'assure, quelqu'un s'est égaré dans la forêt. Quelqu'un est là tremblant devant la porte et n'ose heurter le seuil.» Je sortais de la maison; mes pieds enfonçaient dans la terre humide. Homme inconnu! aie confiance, apparais. Des âmes simples et bienveillantes ici t'accueilleront avec reconnaissance. Rêve! Rêve! Personne! Qui donc se serait douté qu'au fond de cette forêt pleine de fondrières deux créatures solitaires aspiraient à des mains secourables?

Jamais nous n'avions été si près du cœur des hommes. Cependant, moi, au commencement, j'avais dit à Ève : « Tu seras pour moi toutes tes sœurs et je désire être pour toi tous mes frères. » Je croyais qu'un sauvage amour jaloux dans le bois solitaire suffit à réaliser un intime désir de beauté. C'était le temps

de la jeune folie de l'été. Un homme et une femme alors échangent les promesses divines. Ils cueillent des roses et l'hiver effeuille la dernière qui leur reste aux doigts. Humanité! toi seule, au cœur des neiges éternelles, fais fleurir d'ardentes roses de sang qui ne s'effeuillent jamais!

La vie et la lumière, tout manqua. Mon amour régna sans chaleur. Les outils me tombèrent des mains, je désertai l'établí. Dans la chambre, le petit berceau apparut vide de toute la mort des jours. Nous fûmes comme les peuples sombres au fond de la triste nuit des pôles. D'anciens hommes venus du Nord alors marchaient devant eux, les yeux tournés vers le jeune Orient, et ils imaginaient des fables où comme un petit enfant divin, ressuscitait la joie. L'arche lumineuse, au souffle léger des allégories, se remettait à voguer dans l'harmonie et la confiance. Des pâtres sur la flûte chantaient de naïfs noëls. Moi aussi à présent, sous les ciels éclipsés, comme les antiques hommes j'aspirais aux mythes naïfs. Je dis à Ève : « Toi la plus faible, je

t'en prie, chère âme éternelle, ô beauté! sois pour moi ma légende de vie. » Son visage s'éclaira. En souriant elle me montra le berceau, et, comme l'ombre du soir tombait par la fenêtre, un reflet rose monta de l'âtre et sembla illuminer, au fond de l'obscur petit vaisseau, une aimable chair puérile. Doucement Ève remuait le berceau avec son pied. Aussitôt la maison recommença à vivre, comme si quelqu'un était venu du côté de l'Orient, avec les lumières. Les larmes heureuses coulèrent le long de mon visage. Je lui pris les mains, je m'écriai : « O cœur adorable d'Ève, un miracle est sorti de ton amour puisque par lui le bois inerte s'est mis à vivre et que tu m'as rendu la foi. » Ainsi du cœur vivant de la mère s'engendra la chair vivante de mon espoir. Un mythe libérateur me visita. Ma nuit séculaire vit jaillir l'Enfant-lumière qui avait soulagé la morne attente des races. Déjà, tout au fond de moi, je l'appelais mon sauveur. Des âmes revenues à la nature seules ont ces mouvements divins. Maintenant, berceau, virginal symbole de vie,

demeure la claire prophétie. Comme le jour qui va et vient, incline-toi et puis te redresse d'un rythme égal et lent.

Les jours s'allégèrent. Leur courbe plus longue plongea dans des lumières fraîches et vierges. La maison fut l'arche délivrée, ouvrit sa porte au vent. « Va devant toi, me dit Ève un matin, descends jusqu'aux limites. Peut-être le printemps est déjà dans la plaine. Mes seins m'ont avertie : ils pèsent à ma poitrine le poids d'un monde. » Je revins du bois et je lui dis : « Des bourgeons verts gonflaient la pointe des taillis comme de petites mamelles. Et avril à petits pas joyeux venait par la clairière. » Or, à quelque temps de là, étant retourné vers la plaine, je vis que la cosse des bourgeons avait éclaté. Une fine dentelle d'or feuillageait les arbres ; le vent les agitait comme des mains, dans une théorie dansante.

Alors je rentrai en courant, levant dans mes doigts un rameau vert en signe de bonne nouvelle ; et une folie évanouissait mes yeux pâles, dans la beauté tendre du jour. Je criai de loin,

comme un messager qui devance un prince : « C'est le printemps, chère Ève ! Le jeune roi du monde là-bas s'avance sous les palmes. » M'entendant ainsi me réjouir et annoncer celui qui venait, Ève eut une douce défaillance. « Qu'il soit le bienvenu, cher homme, fit-elle en laissant couler ses larmes, car je puis bien te le dire à présent, je me mourais de toujours l'attendre. » Tous deux ensuite nous parlâmes très vite. Le narcisse bientôt refleurira, divine amie ! Ami, ce sera le temps de la fraise sauvage des bois ! La fleur laiteuse de l'ortie ! Le chèvrefeuille à l'odeur de safran ! Chaque parole avait un sens secret qui se rapportait aux nativités : la terre profondément renaissait en nous. Et puis je fléchis la tête jusqu'à ce que, avec dévotion, ma bouche touchât ses seins. « Un petit enfant, beau comme le narcisse et frais comme la fraise, boira ton lait vermeil. » Ève ressembla à une petite vierge des tableaux d'Annonciation. Elle regarda longtemps la terre à ses pieds et à peine je pouvais entendre ce qu'elle disait : « Un enfant ! Un enfant !

Et moi! Et toi! » La vie était comme une ruche d'abeilles à ses lèvres.

Une force merveilleuse de nouveau rendit mes doigts laborieux et souples. Voici l'ouvrier qui fit le berceau. Voici l'homme de bon courage qui, avec les clous et le rabot et le marteau, assemblera les ais de la huche. Je terminai donc la huche et avec ce qui resta du hêtre, comme il vient une dernière petite rose après que le buisson fut moissonné, je taillai trois chaises. La première, large et profonde, je la destinai à Ève pour le temps où elle serait mère. Je fis aussi un escabeau pour moi, étant le père. Et la troisième, dans ma pensée, plus petite que les deux autres, servirait à l'enfant. Ce fut l'image de la famille et les chaises à leur tour, avec leur taille mesurée à la variation des âges, eurent entre elles un air naïf et familial. Ainsi le bon hêtre qui avait poussé sous le soleil et la pluie dans le bois des âges, s'égala à un géant paternel d'où sortent les lignées. Et comme je finissais de clouer la chaise légère de l'enfant, l'anémone et le narcisse se levèrent au vent tiède de mai.

Le sens de ma vie alors se précisa et tout s'était arrangé selon un ordre admirable. J'étais venu dans la forêt et Ève m'avait apparu. De mes mains je redressai le toit antique, j'abattais des proies dans le taillis. Notre destinée nous avait menés là tous les deux pour y vivre une vie libre selon la nature. Mais l'amour n'est pas une fin à soi-même. Il est le commencement des autres amours : derrière la bouche unie des amants il y a le cri de l'enfant, il y a la rumeur profonde de la famille. Le chêne immense et tout le vert paysage des branches dans la clairière tiennent dans le petit cône du gland. Et voilà maintenant, j'avais construit le berceau; j'avais taillé dans le hêtre, par un symbole des races, les cahières et l'escabeau ; et le pain bientôt remplirait la huche.

J'étais comme le pèlerin qui a coupé le bourdon dans la forêt sacrée et qui, à mesure qu'il marche, voit cette tige se fleurir de fleurs de vie.

XIX

Je pris une après-midi ma carabine. Je descendis vers le cœur frais de la forêt. Il y avait un assez long temps déjà que je ne partais plus en chasse. Un jour, ayant mangé d'une chair sauvage du bois, nous vîmes que nous avions du sang aux dents. Aussitôt nous détournâmes les yeux ; cette chose rouge nous levait le cœur. Et jusqu'au soir nous n'osâmes nous baiser sur la bouche, songeant tous les deux qu'il y avait eu là le sang d'une vie. Je m'en allai donc devant moi, dans l'odeur et la beauté de la nature. Je n'aurais pu dire

pourquoi j'avais emporté ma carabine. Des écureuils jouaient dans les chênes; des palombes roucoulaient. Ces bêtes aimables me charmaient plutôt : elles étaient comme mariées au grand amour de la terre.

J'avais quitté Ève ce matin-là, voulant être un peu loin d'elle avec moi-même. Il me semblait que j'avais encore quelque chose à connaître. Et j'étais là très seul maintenant. Je ne pensais plus à Ève et cependant elle pensait en moi, elle me disait : « Vois comme tout cela est délicieux. » Je m'étais couché sur le dos, au soleil; je ne faisais pas un mouvement; j'avais oublié que j'avais emporté ma carabine. La chaleur me faisait haleter joyeusement. Je ne cessais pas de regarder le ciel entre les feuillages légers. Et puis les sèves du printemps me grisèrent : je sentis tout à coup une grande force me venir de cette nature jeune. C'était une chose profonde en moi, un flot lent et continu qui me submergeait comme si je fusse descendu aux eaux d'un fleuve. Il me semblait que les arbres et le ciel et les petites sources sous les

mousses étaient mêlés à ma vie. J'étais le cœur sensible où retentissait l'énorme voix mystérieuse de la forêt. Cependant je ne songeais pas à rassembler mes pensées ; je n'avais que des sensations brèves et infinies qui me venaient de l'harmonie de mon être en cet instant avec la vie universelle. J'étais comme un des arbres de ce peuple vert, touffu à l'égal de l'humanité. Mon sang faisait un bruit de feuilles remuées. J'étais une part de l'éternité parmi l'éternité des essences sauvages du bois ; et seulement moi je savais que ma substance n'avait ni commencement ni fin. Le vent avait semé la graine ; elle-même était venue d'une autre qui avait été la vie avant elle. Mon esprit suffisait à me représenter cette continuité sans trêve de la substance tandis que les herbes et les chênes et les millions de germes cachés dans la terre s'étaient levés et ne cesseraient pas de se lever comme des forces aveugles, inconnues d'elles-mêmes. Moi, dans la connaissance de mon éternité, j'étais comme un des regards avec lesquels le grand dieu de la vie se regardait vivre et se

réaliser à travers l'illimité du temps. Voilà, oui, j'étais la propre conscience du monde. Cependant je ne faisais aucun geste pour m'attester que je vivais et je vivais d'une vie puissante. Je sentais la vie déborder de ma poitrine : elle coulait comme le sang et les eaux de la terre ; et moi-même je me tenais immobile dans ce mouvement immense de ma vie. Il me paraissait que j'étais évanoui dans le torrent de l'être qui à grandes vagues allait de la terre à moi.

Je demeurai ainsi longtemps, ayant dans mes yeux tendus et fixes le reflet mobile des feuillages agités par le vent. Et à la fin la vie comme un vin écumeux me transporta. Une force sauvage monta de moi : je me dressai sur mes pieds et regardai dans la profondeur de la forêt. Maintenant je me sentais le maître des autres vies qui m'entouraient. J'étais, moi, la vie consciente et toutes les autres s'ignoraient. Là-haut les tourterelles roucoulaient toujours et les écureuils continuaient à bondir de branche en branche : j'étais sûr de ma carabine, je n'aurais eu qu'à l'épauler

mousses étaient mêlés à ma vie. J'étais le cœur sensible où retentissait l'énorme voix mystérieuse de la forêt. Cependant je ne songeais pas à rassembler mes pensées ; je n'avais que des sensations brèves et infinies qui me venaient de l'harmonie de mon être en cet instant avec la vie universelle. J'étais comme un des arbres de ce peuple vert, touffu à l'égal de l'humanité. Mon sang faisait un bruit de feuilles remuées. J'étais une part de l'éternité parmi l'éternité des essences sauvages du bois ; et seulement moi je savais que ma substance n'avait ni commencement ni fin. Le vent avait semé la graine ; elle-même était venue d'une autre qui avait été la vie avant elle. Mon esprit suffisait à me représenter cette continuité sans trêve de la substance tandis que les herbes et les chênes et les millions de germes cachés dans la terre s'étaient levés et ne cesseraient pas de se lever comme des forces aveugles, inconnues d'elles-mêmes. Moi, dans la connaissance de mon éternité, j'étais comme un des regards avec lesquels le grand dieu de la vie se regardait vivre et se

réaliser à travers l'illimité du temps. Voilà, oui, j'étais la propre conscience du monde. Cependant je ne faisais aucun geste pour m'attester que je vivais et je vivais d'une vie puissante. Je sentais la vie déborder de ma poitrine : elle coulait comme le sang et les eaux de la terre ; et moi-même je me tenais immobile dans ce mouvement immense de ma vie. Il me paraissait que j'étais évanoui dans le torrent de l'être qui à grandes vagues allait de la terre à moi.

Je demeurai ainsi longtemps, ayant dans mes yeux tendus et fixes le reflet mobile des feuillages agités par le vent. Et à la fin la vie comme un vin écumeux me transporta. Une force sauvage monta de moi : je me dressai sur mes pieds et regardai dans la profondeur de la forêt. Maintenant je me sentais le maître des autres vies qui m'entouraient. J'étais, moi, la vie consciente et toutes les autres s'ignoraient. Là-haut les tourterelles roucoulaient toujours et les écureuils continuaient à bondir de branche en branche : j'étais sûr de ma carabine, je n'aurais eu qu'à l'épauler



pour les abattre. Mais il y avait une trop grande distance entre leur faiblesse et ma force violente. Mon rire sonna par dessus leurs jeux et leur amour. Je n'étais pas touché par leur beauté confiante; mais seulement ma force me rendait désirables de plus nobles proies.

Et puis il arriva que je pensai tout à coup à ma chère Ève et à l'enfant qu'elle portait. Elle était ma colombe amoureuse avec de petits spasmes au creux de mes mains ; et l'enfant comme les écureuils bientôt jouerait dans mon arbre de vie. La vie encore une fois chanta, ardente et terrible. J'étais moi-même comme la petite colombe et j'étais aussi le lion. J'étais l'homme qui va dans le vertige de sa force. Je songeais : s'il ne vient pas de bête, j'irai chercher ma hache, je la planterai au cœur d'un hêtre. J'avançai donc à pas muets, sans hâte et tranquille comme quelqu'un qui porte l'éternité en soi. Je tenais toute la forêt dans mes prunelles. Déjà l'ombre montait des fonds. La forêt eut un long silence ; je n'entendais plus que faiblement le loriot dans les hautes ramures. Et puis le so-



leil en longues bandes d'or obliquement glissa; le soir commença de floconner en vapeurs violettes. J'étais maintenant à l'entrée de la clairière, guettant avec mes yeux rusés. Des sabots légèrement craquèrent à une petite distance dans le taillis. Je le connaissais bien, ce bruit sec de la marche des chevreuils sous bois. Presque aussitôt une tête aux yeux ardents et sensibles apparut, la fine grâce nerveuse d'un brocard. Celui-là sans doute allait devant la harde, car j'entendais toujours le froissement des feuilles dans le taillis. Il fit un pas et soudain, ses mobiles naseaux au vent, flairant l'odeur de l'homme, il s'arrêta avec le frémissement inquiet de sa souple échine. Moi alors je levai mon fusil et, visant au creux de la poitrine, je tirai. La bête tomba sur les genoux en poussant un cri d'enfant et encore une fois je tirai pour l'achever. A présent elle était couchée sur le flanc avec des mouvements brusques de tout le corps comme si elle eût voulu rejoindre là-bas le galop précipité du troupeau. Des souffles courts creusaient son flanc roux; ses sabots ruaient dans une ago-

nie qui ne voulait pas finir. Et moi, penché sur les yeux humains du bel animal, je ne cessais pas d'entendre l'horrible cri. J'ouvris mon couteau, je le coulai droit au défaut des épaules. Mais la vie ne s'en allait pas, le long frisson des membres secoués par les râles. Avec mes mains poissées de sang chaud, je tâtai la place du cœur et de nouveau je poussai fortement la lame. Une dernière convulsion courut dans les sueurs glacées. Et maintenant avec horreur je tenais la tête un peu levée vers moi et j'y regardais se figer en tons mats d'étain, dans le calme soir de la forêt, la claire vie en pleurs des prunelles, presque des prunelles d'enfant comme le cri. Tout au fond, dans la montée glauque des ombres, quelque chose de limpide et d'immensément doux et triste aussi me regardait, comme la douleur et le pardon. Non, je n'étais plus le même homme qui tout à l'heure allait sous les arbres, avec l'orgueil et le vertige de sa force. J'avais immolé l'âme charmante de la forêt. Le sang de l'être innocent et fraternel gluait à mon couteau et à mes mains comme si la



vie ne coulait pas d'un même flot sacré aux artères de l'homme et de l'animal, comme s'il y avait deux vies là où il n'est qu'un pareil cœur sanglant! Tu n'iras plus à la source, beau chevreuil: l'aube ne se lèvera plus au limpide émoi de tes yeux ; la tragique nuit est venue sur les pas du meurtrier et peut-être là-bas l'amour inquiet de la biche et des faons brame vainement après ton retour. Je rentrai en criant à Ève : « Jamais plus je ne tuerai de bête en vie ! »

XX

Vie! Vie! lequel d'entre les hommes dira jamais ta beauté! Les gazons s'étoilèrent de clairs ramages. Les tapis sous les arbres furent frais et soyeux. La source ruissela d'ingénus murmures. Et comme un aïeul sur le pas de la porte regarde si la sage-femme ne vient pas encore, toute la forêt là-bas regardait vers la maison, attendait le prodige. De très vieux arbres semblèrent doucement délirer sous leurs barbes. Les peupliers d'abord eurent des pousses d'or légères; les frênes et les bouleaux dardèrent vermeils; et

seuls les grands hêtres tardaient à se feuiller, pourprés déjà à leurs cimes. Au friselis du vent toutes les branches s'agitaient comme des mains dans une foule. Et les soirs furent remplis de chuchotements. Il y eut des pluies tièdes ; les aubes ressemblèrent à des baptêmes. Il y eut des aromes frais de jeunes langes sur les haies. Le muguet, l'anémone et l'hépatique dans le matin ressemblaient à des gouttes de lait tombées des mamelles de la nuit. Vie! ô vie qui es la même pour la femme et les brebis et les arbres! Chez les laboureurs, à présent le pis des femelles s'alourdissait et tu gonflais aussi la gorge pesante de l'épouse. Mets tes petits pas l'un devant l'autre, Beauté! L'amande amère de l'aubépine commence à parfumer les haies et le chaton du sapin a une odeur d'amour. Son corps dans les fleurs mollement tombait comme un fruit mûr ; et moi j'étais celui qui va dans le verger au matin et récolte les pommes tombées. Je l'emportais doucement dans mes bras.

Elle eut des grâces blessées et lasses. Elle marchait avec prudence sous le faix de sa

vie. Une clarté d'enfance baignait ses prunelles. Son petit enfant déjà lui montait aux yeux dans cette lumière fraîche et perlée. Le léger ciel matinal, lavé d'améthyste, n'a pas un plus humide et brillant orient. Elle était elle-même à présent une enfant frêle et tendre, avec un autre visage, dans le mystère et l'attente. Ses gestes ne s'achevaient pas, ils demeuraient suspendus dans l'air comme si elle ne vivait plus tout à fait ou qu'elle ne vécût pas encore. Quelquefois elle oscillait, les mains devant elle, comme un berceau se balance. Un homme qui a vu cela est près de Dieu comme devant la grande mer, comme sous une nuit étoilée ; et il pleure à mains jointes silencieusement, il croit voir naître le monde.

Ève maintenant aussi restait de longs instants les yeux perdus au loin ou inclinés vers la terre. Ni elle ni moi ne savions ce qu'elle regardait. Elle regardait bien plus loin que la vie et elle attendait. Elle me dit une fois cette chose délicieuse : « Je ne sais plus si c'est lui ou moi qui vit ma vie. » Et

ce jour-là, je m'agenouillai devant elle; je pris dans mes doigts le bout de sa robe et l'approchai de ma bouche ainsi qu'on boit d'une eau où il tremble un reflet du matin. J'avais le sentiment qu'elle était pour moi un être sanctifié comme un peu de l'éternité visible. Mes lèvres religieusement baisèrent le tissu qui avait touché ses genoux, qui avait tressailli de la peine et de la joie de sa ceinture.

Les pointes de ses mamelles avec les jours se gonflèrent comme des bourgeons humides. Elles eurent le sang vermeil des roses d'un jardin; elles s'ambrèrent d'une nuance de pêches dans les heures d'or du verger. Toute sa chair miraculeusement fut en fleur de l'été qu'elle portait. Et son ventre à présent faisait une petite ombre au soleil des chemins. O Adam! Adam! vois ta chère femme comble comme la grange. Quand elle pleure ou elle rit, une chose rit et pleure en elle, qui sera la tribu de tes fils dans les siècles. A peine j'osais toucher avec mes mains sa chair sacrée. J'étais un homme humble et tremblant

au seuil d'une terre promise. Je restais longuement penché sur la palpitation paisible de sa vie ; celle-ci avait de profonds silences où doucement une fontaine sourdait, où comme l'eau d'une source, je croyais entendre tomber l'une après l'autre des gouttes d'éternité.

Une infinie et tendre sensibilité l'accorda à l'heure divine. Elle était si près du mystère qu'elle parut le comprendre. Un émoi de jeunes feuilles, le vol miraillé des vanesses, le vent aux mains d'or heurtaient aux portes de sa vie. Elle vécut ainsi des minutes harmonieuses dans la nature. Elle fut elle-même une petite feuille qui bat et vibre dans la grande forêt de l'être. Un homme comme moi qui avait eu des maîtres alors se voit peu de chose à côté d'une simple femme ignorante des hameaux. Toute ma science, je la pouvais ramasser au creux de ma main; elle ne pesait pas le poids des grains de blé légers que le semeur prend dans son tablier et lance par le champ. Je n'avais commencé à acquérir une part minime du vrai savoir désirable qu'en redevenant le

premier homme nu sous les étoiles. Eve, elle, n'avait rien dû oublier et maintenant elle était bien plus avancée que moi aux secrets de l'univers.

J'étais devant elle comme les bergers sous l'étoile. Je pensais avec un grand tremblement qu'en chaque enfant recommence l'heure inouïe des origines et qu'une vie jaillie d'une autre est toujours la première naissance. Toute parcelle de ta chair belle comme les jardins du printemps, chère Ève élue, est à présent une part de la durée du monde. Une goutte de ta vie, aux calices de l'univers, se décèle aussi précieuse que le sang des aubes. Elle suffit à racheter un peu du sang de toutes les hécatombes. Et peut-être les âmes, au secret des genèses, sont comptées comme les grains du sable et comme les eaux de la pluie. Quand une s'en va, une autre arrive qui est la même avec un visage différent. O croire qu'une petite âme qui fut autrefois vivante se mêla à nos lèvres nuptiales, attendant le moment de s'incarner et de recommencer la vie! J'entendais au fond de moi

tressaillir et se gonfler d'obscures vies délicieuses.

Nous allions ensemble sous la jeune ombre des feuilles. Elle aima se reposer longuement dans le taillis où elle me dédia son amour. Le soleil filait des soies légères, un nuage blond s'épandait des branches. Et quelquefois elle portait la main à son flanc et me souriait : je ne connaissais pas encore la beauté du sourire. Toute chose ainsi nous apparut nouvelle. Nous ignorions la grâce du bouleau, la majesté paternelle du chêne, le charme des ciels mouillés de clarté et ils nous furent révélés. Les arbres eurent des noms amis : elle appela Adam un hêtre magnifique dont les branches s'étendaient jusqu'à terre ; elles auraient recouvert une tribu. Et moi, par analogie avec le jet léger de sa vie, j'appelai Ève un svelte bouleau frémissant. Puis ensemble nous cherchâmes un nom pour l'enfant ; et un jeune chêne sain et droit fut baptisé Héli en action de grâces au soleil, père vénérable de notre amour. Un esprit sembla animer l'arbre gracieux. La bouche fraîche du vent,

en remuant les feuilles, lui prêtait une vie enfantile. Nature! n'es-tu pas la mer de lait en qui ondoie l'éternelle substance? N'es-tu pas, en vérité, le berceau de toutes les âmes? Cependant à peine nous commencions de te connaître. Nous étions deux êtres ingénus qui allaient sous les arbres en écoutant la vie.

Ève bientôt sentit le lait la tourmenter. Cependant elle supportait légèrement la blessure de son flanc. La ceinture lâche, avec la caresse tiède de l'air à sa chair fleurie, elle ne redoutait pas sa délivrance. « Ne suis-je pas Ève au jardin d'Eden? » disait-elle. J'admirais l'héroïsme tranquille de cette bergère.

Or, à quelque temps de là, étant parti pour le bois, j'entendis au chant des oiseaux que l'été était venu. L'air lourd brûlait. Je descendis vers la lisière et cueillis les premières fraises. C'était à peu près au temps qu'elle arriva elle-même avec les filles, l'autre été. Ève! Ève! la terre a saigné délicieusement un jus parfumé. Accueille ces prémices, elles ressemblent aux pointes fraîches de ta gorge.

De loin ainsi je l'appelais. Et alors tout à coup je vis que l'enfant aussi était venu : sur le seuil Ève le tendait vers moi, les bras levés, criant : Héli ! Héli ! pour me faire entendre que c'était bien le jeune être mâle promis à notre désir des races. Un brouillard m'enveloppa ; je restai là un moment, mon cœur gonflé dans les mains, et ensuite je courus vers Ève, je lui pris l'enfant des mains, je le portai devant la lumière, bégayant sans fin : Héli ! Héli ! comme un nom prédestiné et royal. Il fut ondoyé des longs poils de ma face, ma barbe le recouvrit d'ondes d'or ; et je riais et je pleurais, ivre de jours. O certes ! je ressentis alors un orgueil divin comme si à mon tour j'étais haut dans la vie, comme si de mon amour était sorti un petit dieu. Mon sang pourpre coula du flot profond d'un fleuve. Je dis à Ève dans ma folie : « Le bel Elé aussi est arrivé de la plaine. » Soudain le jeune cri de l'homme monta, terrible comme le miaulement du lionceau. Il s'éleva par dessus le bruit du vent et la chanson des oiseaux. Il retentit jusqu'aux limites de la fo-

rêt. Et ainsi il fut annoncé à la nature qu'un roi lui était venu.

M'étant retourné vers Ève, je m'aperçus que sa vie fleurissait la terre comme dans les bois saignait le jus rosé des fraises. Je la portai dans mes bras jusqu'au lit et ensuite je couchai l'enfant dans sa gorge. « Vois, me dit-elle, il n'était pas sitôt venu au monde que déjà il avait vidé un de mes seins. Et maintenant il cherche l'autre avec ses mains. Notre fils aura grande vie, cher Adam. » Le lait jaillit, sucé par la petite bouche comme le vin écume de la bonde. Et Ève, avec les doigts, doucement écrasait la pointe de sa gorge entre ses lèvres gourmandes. Ma mère aussi avait fait ainsi et toutes les mères avant elle. Leurs mains, en appuyant sur le sein, avaient eu des grâces longues et pâles. La tête de l'enfant ensuite roula ; un peu de lait coula de sa bouche : et il dormit d'un grand sommeil gorgé près du sommeil las d'Ève. Toute la maison fit silence et moi avec les chiens j'allai vers le bois, non loin du seuil, pleurant des larmes heureuses.

11.

XXI

Après dix jours, un matin je dis à Ève : « Viens avec l'enfant vers l'eau. » Elle prit Héli dans ses bras et elle me suivit au ravin où coulait le ruisseau. Son corps ondulait d'une grâce légère. Elle parut être sortie vierge de la douleur. Je ne l'avais pas trouvée plus belle le jour où pour la première fois elle monta à mes côtés vers la maison. Nous allâmes ainsi sous les chênes et puis nous gagnâmes le bord du ruisseau. Là je lui enlevai Héli des mains et par trois fois je le plongeai dans le flot frais, disant : « Héli !

Héli ! par le bienfait de cette eau sois désormais mêlé à la vie universelle ! » Je parlais gravement comme un prêtre présidant aux dédicaces. J'avais la conscience de faire là une chose belle et grande comme les anciens hommes venus avec leurs nouveaux-nés vers les fontaines. J'ondoyai donc l'enfant au frisson clair des eaux, et ensuite, l'élevant au-dessus de ma tête, je le portai à la chaleur du soleil. Je dis : « Soleil ! père des choses ! Je te consacre cette chère substance. » Un vent parfumé agitait ma barbe, une fauvette chantait dans les feuillages. Et Ève auprès du ruisseau s'était mis à genoux, les mains jointes. Maintenant l'enfant enflait sa poitrine carrée et encore une fois poussait le cri de la vie, comme une libre bête de nature.

Nous restâmes un long temps nous taisant, écoutant en nous l'orgueil et la joie du sang. Et puis Ève s'assit dans l'herbe et tourna ses mamelles vers Héli. Le lait en coulant à mesure soulevait son ventre d'une palpitation lente : et le tenant d'une main appuyé contre le sein, elle cueillait avec l'autre des fleurs

dans les gazons et les répandait sur l'or frisé de ses cheveux. Ève! délicieuse Ève! Ici même tu m'apparus nue un jour. La clarté splendide de ta chair, en se mirant au ruisseau, alors aussi effeuilla les fleurs devant mon visage qui te regardait venir à travers le lumineux émoi de l'eau. Et à présent près de la tienne se reflète au même flot limpide une autre chair divine.

Chaque matin ensuite Ève alla avec l'enfant du côté du ruisseau; elle le baignait au courant frais; elle-même s'y baignait avec lui; et puis il dormait nu sous les chênes. Il eut pour lit les écorces tièdes, les profondes nervures des racines, les plumes et les duvets de la terre. L'ombre mobile frissonna à son ventre, dessinant des palmes, des épis, des sagettes comme des signes d'investiture. Il fut, sous le jeu des feuilles, la petite chair peinte d'images de l'enfant des huttes. Le soleil baignait d'or ses mains onglées d'émail diaphane. Des gouttes de lumière tremblaient aux fossettes de ses cuisses. Il dormit le songe de la jeune substance mariée aux es-

sences, aux aromes, aux clartés. Sa vie de lait s'infusa de sèves vertes, il fut parfumé d'oliban et de serpolet. Et la mélodie des oiseaux rendit ses oreilles harmonieuses et subtiles.

De longs instants je m'absorbais, admirant bruiner le sang à sa peau, battre sa poitrine élastique et haute, rire le frisson d'un pli à sa bouche. Bientôt il commença d'élever les mains vers la lumière. L'origine des gestes s'ébaucha : ils eurent la forme du désir et de la possession. Le bijou délicat des pieds à la fois s'anima, l'essai confus de la marche dans l'orteil, le tâtonnement inquiet du pas au bord de l'espace. La cellule, d'une vie sourde et active, maintenant se propageait comme le tourbillon d'une ruche. De continues éclosions, avec la pousse des ongles, la croissance des cils et des cheveux, affleurèrent. Et les ondes sensibles aussi montaient ; les fines racines nerveuses eurent l'agitation des légers fucus au sortir de la période gélatineuse des eaux. Moi, je regardais presque avec une angoisse sacrée venir à l'existence

et sortir des limbes l'être initial. Le jeune dieu de la planète se mouvait là, tentait là de briser les chaînes légères de la vie dormante. Ma barbe tremblait par dessus son émoi de nudité rose. Oh! je respirais si doucement et puis de toute ma poitrine je faisais avec mon souffle le vent d'une forge dans ses petits poumons! J'avais le sentiment que, comme Ève l'avait engendré à la forme humaine, à mon tour je tirais de moi une âme pour la lui entrer chaude et profonde dans sa jeune force.

Et un jour, pour la première fois Heli me regarda avec un regard humain. La lueur de l'éveil d'une âme glissa jusqu'au bord de ses yeux. Un léger esprit flotta, détendit à la fois sa paupière et son sourire. Toute sa chair innocente s'éclaira de sensibilité comme un écran au feu soudain jailli. Et la petite maison d'ombre et de sommeil de sa vie reçut la visite de l'aube. C'est moi, disait le clair regard, j'étais encore de l'autre côté de la nuit, attendant le jour. Je séjournais aux régions du sommeil, évanoui et lointain. Je ne finis-

sais pas d'être la petite âme repliée qui autrefois battit en un autre. Et voilà, je te viens en ces limpides prunelles dévoilées. Ne me reconnais-tu pas ?

J'avais appelé Ève. Nous nous inclinâmes avec une douce folie sur ce joyau mouillé de la vie de ses yeux, son tremblement d'étoile dans le matinal orient. Ma joie émerveillée balbutiait : « Il nous regarde, amie ! Déjà son regard nous donne le nom du filial amour. Vois, ses mains s'agitent ! Il tressaille de sentir notre chair remuer en la sienne. N'est-ce pas là une minute vertigineuse ? » Eve, près de moi, buvait le regard de l'enfant comme à pleines mamelles il avait bu son lait. Il sembla la nourrir à son tour de sa vie. Et puis l'aimable sourire glissa, erra vers les arbres et les abeilles ; et à présent tout le ciel tenait dans cette goutte de lumière, dans cet or limpide de ses petites prunelles. Et mon Heli était nu sur les mousses comme Jésus dans la crèche.

XXII

Des heures légères se nouèrent. La vie sous les belles après-midi nous fut un bienfait : elle s'emplit d'innocentes images. Ève et moi étions comme deux êtres revenus à la source pure. Chaque matin nous renaissions comme le jour sort de l'ombre et monte au ciel ingénu. Ève portait Héli sous le jeune chêne à qui autrefois fut donné son nom. Le rideau des feuilles abritait son sommeil. Ils grandirent d'une même pousse libre au cœur sauvage des futaies comme deux frères. Et puis, quand le soir fraîchissait, elle s'en retournait vers la

maison et le couchait dans le berceau de hêtre. Ses cris et ses fureurs étaient ceux d'un petit satyre élevé au pis des panthères. Ses poings irrités frappaient la gorge maternelle comme un vigneron cogne la bonde. Il terrifia et charma Famine et Misère. Avec bienveillance tous deux lui léchaient les pieds ; mais quelquefois il prenait leur poil à poignées et ils se lamentaient, patients et douloureux. Ce fut l'apprentissage des jeux et des grâces ; sa jeune force se tourmentait d'être mêlée à la vie de l'univers ; et moi à mesure je calculais avec mes mains, de ses reins à son cou, la croissance souple de son échine.

L'orgueil de la sève, du sang paternel alors me grisa ; Ève, auprès de moi, sembla l'allégorie de l'hymen comblé. Je jouissais de la vue de ses mamelles grasses et blanches ; elles m'évoquaient une contrée fertile aux fontaines toujours jaillissantes ; elles m'offraient un paysage de lumineuses collines.

Je vivais donc près d'Ève la vie charmante de son sein, ses courbes frémissantes et jumelles, modelées sur le dessin des mains

enfantines. Leurs pointes se fanaient et renaissaient sous les soifs d'Héli. Moi-même, approchant leur sensible magnétisme, j'étais comme un nouveau-né baigné aux ondes du lait : elles donnaient à Ève un charme infini de langueur et de silence. Ses attitudes réalisèrent l'image des molles figures assoupies en songe ou inclinées vers un mystère. Quelquefois, en une paix immense, elle paraissait évanouie aux choses et seulement les lumières mobiles de son regard gardaient une vie profonde. Dans l'ardent crépuscule, comme un pasteur antique, je prenais mes pipeaux, j'en tirais des sons aigus et prolongés qui endormaient l'enfant. Nous goûtions ainsi un délice d'humanité vierge.

J'avais agi en homme libre en venant vers la forêt. La beauté n'est pas de se conformer à l'existence des autres hommes, mais de se faire à soi-même le décor et l'essence de sa vie. Maintenant, à chaque acte de cette vie qui nous détachait de la communauté servile, je ressentais l'orgueil d'avoir abattu avec la cognée un des rameaux pourris du mensonge

social. La société s'arrange pour opprimer l'instinct sacré de l'indépendance chez la créature. Ma vie m'appartient et elle se l'approprie. Le champ de mes actions est à moi et elle le borne de son ombre. Cependant toute la masse énorme des hommes ne peut prévaloir sur l'homme isolé. Un seul homme s'égale à toute l'humanité, il ne relève que de la nature et de la vie. Et nous avions fait notre destinée d'après les mouvements de notre âme.

XXIII

Un jour Ève me dit : « Ami, maintenant que l'enfant est là, il faut penser au champ. Tu as fait la huche et nous n'avons pas de pain. Si mon lait vient à tarir, que donnerai-je à Héli? » Ève, étant la mère, portait ses yeux devant elle. Ses paroles toujours avaient un sens profond qui se rapportait à la vie des races. Je vis encore une fois que la beauté des choses éternelles réside au cœur de la femme.

Je commençai donc de défricher la clairière. Elle s'étendait non loin de la maison, sur un

large espace. Autrefois des arbres y avaient poussé; maintenant la bruyère, l'airelle et l'herbe sauvage y traçaient leurs racines. Avec la bêche et la houe j'essartai cette terre dure; je dénudai l'humus appauvri. J'avais vu dans ma jeunesse des tâcherons écobuer la plaine aride. Je travaillai ainsi, selon mes forces, avançant avec lenteur et Ève, tenant Héli dans ses bras, venait s'asseoir aux limites et m'encourageait. Mes bras sous la peine mollissaient; une sueur abondante mouillait ma poitrine nue; je haletais du poids lourd du soleil à mes reins. Mais sitôt que je les avais vus, une force merveilleuse coulait dans mes membres.

Vers le midi, nous nous étendions à l'ombre des arbres; des fruits rafraichissaient ma soif ardente. Héli près de nous, le ventre au soleil, ses pieds dans les mains, avait la grâce et les joies d'un jeune animal. Moi, je regardais au loin. Je croyais voir marcher là-bas dans les sillons l'ancêtre, le chef antique de ma tribu. Peut-être j'aimais mieux Ève, mais je pensais davantage à l'enfant.

A mesure l'espace s'accourcit. Infatigablement je fonçais la terre et ensuite je brûlais les souches et les mottes. Le feu longuement couvait, préparant l'engrais fertile des cendres : un jour leur tourbillon argenté répandrait au loin la substance. J'entrais à l'aube dans la friche, je ne la quittais qu'à la tombée des ombres. Des images légères, pendant ce pénible labeur, me visitaient. J'avais l'âme exaltée d'héroïsme. « Vois, disais-je à Ève, j'ai été le charpentier et à présent je suis le laboureur. Ma houe à coups d'éclairs casse le caillou et les débris ligneux. Je la brandis comme un glaive. Je suis le pasteur des idylles et je suis le héros du sillon futur. Comme aux temps fabuleux, un homme, un héros ici, vainqueur des forces, marche dans l'or et la pourpre des jours. A toi et à l'enfant, chère épouse, je dédie mes trophées. » Ainsi je lui parlais avec une jactance joyeuse. L'été magnifie l'humble travail et le soleil verse au cœur le royal orgueil. Un obscur laboureur alors étanche ses sueurs avec des mains lourdes et glorieuses comme après un combat.

Cependant celui-là seul est grand qui s'ignore dans sa simplicité, et la beauté nous vient moins de la connaissance de notre valeur que de la soumission à nos destins.

Or, vers le trentième jour, les chiens une après-midi s'éloignèrent en grondant. Misère, ayant fait comme moi, avait pris Famine pour femme; leurs noces furent fécondes; et déjà Famine avait provigné. Ensemble, avec leurs petits, comme une aimable famille poussée à l'ombre de la nôtre, ils jouaient sur les gazons. Leurs abois bientôt décrurent dans le bois profond. Et moi, croyant que quelqu'un cette fois allait venir, j'avais appuyé mes mains sur la bêche et j'écoutais anxieusement.

Je criai vers Ève, je lui demandai si déjà elle n'entendait approcher une rumeur du côté où les bêtes s'étaient lancées. Mais, avec son mol regard extatique, elle resta perdue au songe de sa vie de lait. La minute fut longue et lourde, comme un suspens des destinées. Elle m'accabla de tumulte et de silence. Je n'aurais pu voir apparaître un humain sans éclater en larmes. Je ne pensais pas à ce qui serait

arrivé ensuite. C'était là un sentiment intense et confus, aux racines de mon être.

Je jetai ma bêche, je me laissai tomber sur l'aire. Dans mon trouble, je n'aurais pu continuer à remuer la terre. Cependant j'étais bien cet homme sauvage qui un jour, entendant aboyer Misère, poussa la clameur homicide. Les avenues de nouveau résonnèrent. Tout le bois trembla d'une voix grave qui parlait aux chiens et maintenant l'aboi farouche se tempérait de jappements affectueux. Oh! cette voix soudain éveilla en moi de si lointains souvenirs! J'avais oublié comment parlaient les hommes; je ne savais plus quelles tendres et profondes musiques la légère aspiration d'un son fait naître sur les bouches humaines. Une voix, ce n'est qu'un peu de vent sonore et c'est toute l'âme du monde. Mais moi, dans mes peines et mes joies, j'avais poussé sous les arbres le cri farouche des premiers hommes. Je ne connaissais plus que le crépitement de la pluie sur les feuilles, le sanglot de la source et l'autan mugissant. Ève! Ève! Ève! une voix est venue de chez les hom-

mes ! L'ayant ouïe, j'ai senti remuer en moi ma petite enfance.

Je fendis les taillis, des cris sourds dans la poitrine. Cette voix des vivants à présent m'arrivait comme de l'autre côté de la vie. Elle était comme l'écho des anciennes voix d'un peuple. Il y avait entre elle et moi de si grandes distances comme si, à mesure que je courais, elle se reculait et s'en retournait vers les régions obscures d'où un instant elle s'était élevée. Et puis enfin, entre les arbres, un visage d'ancêtre se leva. Il m'apparut comme un des patriarches que mon songe avait évoqués tout à l'heure et qui avaient tenu la jeune humanité sur leurs genoux. Il marchait, les mains au bourdon du pèlerin, courbé et bas sous ses poils gris, comme un qui s'est mis en route avant le jour.

L'espace s'abrégea, il fut près de moi. Je vis que c'était bien là un homme de ma race et il portait l'humble vêtement du pauvre. Alors une défaillance m'amollit. Il y avait si longtemps que je n'avais plus vu une forme semblable à la mienne ! Il y avait si longtemps

que le blême et cruel visage des hommes m'était devenu inconnu! Je fus le voyageur qui pendant des mois a marché à travers la brousse et tout à coup voit apparaître un autre homme comme lui. Ceux-là aussi se sentirent fondre d'intimes et poignantes ardeurs, dans le goût de l'embrassement sublime. Mes lèvres tremblaient, j'avais mis les deux mains sur l'épaule du vieillard et j'étais devant lui, avec un regard mouillé et cordial, avec des choses vierges et suprêmes en moi que je ne pouvais exprimer. Son visage, sous les rides, avait la gravité des passives souffrances et les yeux frais d'un enfant. « O homme, lui dis-je, je ne te demande pas ton nom. Tu es la faim et la lassitude du pauvre. Et il y a ici des êtres bienveillants. » Il me regarda avec un étonnement inquiet et presque douloureux. « Aucun homme depuis longtemps ne m'a parlé avec cette douceur, dit-il enfin. Peut-être un homme malheureux seul peut-il s'attendrir ainsi sur les maux d'un autre homme. » Sa poitrine se gonfla du désir de me consoler. Je lui répondis cette simple parole : « Ève et moi

sommes heureux. » Il parut délivré d'une peine et à présent il caressait les chiens. « Ces bêtes sont venues à moi, tandis que j'apaisais ma faim avec les fruits du bois. Elles ne m'ont pas mordu. J'ai compris à la beauté de leurs yeux que leur maitre était sensible et secourable. C'est pourquoi je les ai suivies. Je vais à travers le monde. Je n'ignore pas les arts de la terre. Je voudrais reconnaitre par mes services l'inespérable bienfait de votre accueil. » Moi alors je lui dis : « Appelle-moi du nom que je me suis donné en quittant les hommes. Je suis Adam. Et à toi je vouerai le respect filial : tes ans te grandissent autant au-dessus de moi que l'âge de ces chênes. »

Je le serrai contre moi ; nos barbes mêlèrent leurs ondes et je l'appelai « Père » avec vénération. Un homme dur autrefois avait porté ce nom et nous étions restés sans entrailles l'un pour l'autre. Celui-là n'avait été que ma souche native. Mais le vieillard était toute la forêt de la douleur humaine. Il éleva son front vers les arbres et il s'était découvert, il sembla parler à une présence invisible. Le trem-

petite Ève. Le chaume et l'épi viendront comme est venu l'enfant. L'hôte alors pourra mordre dans un pain substantiel. D'ici là contente-toi d'offrir les présents que nous fit à nous-mêmes le riche été. Il y a le vin de la terre, il y a les fruits charmants et sucrés, il y a les corbeilles tièdes encore de l'or de cette après-midi. »

Ève coucha l'enfant dans le berceau et puis elle alluma les flambeaux de résine. Je dressai moi-même la table; celle-ci s'empourpra de cerises et de fraises, comme un jardin à l'aurore; et nous avions cuit au matin, avec la farine râpée des châtaignes et des glands de l'autre automne, des galettes légèrement craquantes et dorées. Ce fut le repas des premiers hommes simples, encore ignorants des sacrifices sanglants. Le vieillard mangea dans des écuelles d'écorce façonnées par notre naïve industrie. L'onctueuse ambroisie du cassis à l'odeur de tanin parfuma nos lèvres. Et un délice fraternel, une joie d'humanité déliait nos paroles pareilles à un vol d'abeilles.

Dans un temps de sa vie, un navire l'avait

débarqué sur les terres de feu. Il y connut les hommes noirs, terribles et ingénus. Leurs mœurs étaient naïves et tragiques. Ils aimaient leurs femmes, caressaient leurs petits et dévoraient leurs ennemis. Ils avaient des amours chastes, étant nus. Et tous étaient très beaux, comme de sveltes bronzes, comme d'harmonieuses images enluminées. Le soir, un ancien devant la tribu réunie énonçait des paraboles; les tambours et des instruments faits de lamelles de bois ensuite rythmaient leurs danses. Quand un des hommes mourait, sa femme joyeusement s'offrait à l'immolation et le suivait chez les ombres.

Ainsi parla le vieillard. Il se remémorait avec gratitude cette humanité farouche et bienveillante. On les appelait des sauvages: cependant il les jugeait autrement nobles, dans leur orgueil et leur spontanéité, que les pâles races civilisées, hypocrites et luxurieuses, adonnées à l'or. Ils ignoraient le mensonge. Leurs superstitions n'étaient pas plus exécrables que celles des hommes blancs. Ils pratiquaient les arts utiles, travaillaient le bois

petite Ève. Le chaume et l'épi viendront comme est venu l'enfant. L'hôte alors pourra mordre dans un pain substantiel. D'ici là contente-toi d'offrir les présents que nous fit à nous-mêmes le riche été. Il y a le vin de la terre, il y a les fruits charmants et sucrés, il y a les corbeilles tièdes encore de l'or de cette après-midi. »

Ève coucha l'enfant dans le berceau et puis elle alluma les flambeaux de résine. Je dressai moi-même la table ; celle-ci s'empourpra de cerises et de fraises, comme un jardin à l'aurore ; et nous avions cuit au matin, avec la farine râpée des châtaignes et des glands de l'autre automne, des galettes légèrement craquantes et dorées. Ce fut le repas des premiers hommes simples, encore ignorants des sacrifices sanglants. Le vieillard mangea dans des écuelles d'écorce façonnées par notre naïve industrie. L'onctueuse ambroisie du cassis à l'odeur de tanin parfuma nos lèvres. Et un délice fraternel, une joie d'humanité déliait nos paroles pareilles à un vol d'abeilles.

Dans un temps de sa vie, un navire l'avait

débarqué sur les terres de feu. Il y connut les hommes noirs, terribles et ingénus. Leurs mœurs étaient naïves et tragiques. Ils aimaient leurs femmes, caressaient leurs petits et dévoraient leurs ennemis. Ils avaient des amours chastes, étant nus. Et tous étaient très beaux, comme de sveltes bronzes, comme d'harmonieuses images enluminées. Le soir, un ancien devant la tribu réunie énonçait des paraboles; les tambours et des instruments faits de lamelles de bois ensuite rythmaient leurs danses. Quand un des hommes mourait, sa femme joyeusement s'offrait à l'immolation et le suivait chez les ombres.

Ainsi parla le vieillard. Il se remémorait avec gratitude cette humanité farouche et bienveillante. On les appelait des sauvages; cependant il les jugeait autrement nobles, dans leur orgueil et leur spontanéité, que les pâles races civilisées, hypocrites et luxurieuses, adonnées à l'or. Ils ignoraient le mensonge. Leurs superstitions n'étaient pas plus exécrables que celles des hommes blancs. Ils pratiquaient les arts utiles, travaillaient le bois

et le fer, selon le secret des ancêtres. Ils vivaient puissants et libres parmi leurs troupeaux, sans lois, ne connaissant pas la douleur. Ils avaient la conscience d'être un très antique peuple contemporain des prodiges ; chaque homme néanmoins était comme le premier homme vierge des âges.

L'entendant à mesure dérouler ces récits, nous les rapportions à notre propre vie. Comme les êtres primitifs, nous vivions dans les bois, œuvrant de nos mains, diligents et paisibles. Nous étions purs et nus ; un dieu visible palpitait pour nous dans les chênes et le brin d'herbe ; et notre chair et la vie nous étaient divines. Ainsi à notre tour nous avions recommencé l'humanité.

Il dit : « Je bénis mes ans lourds d'hiver puisque voici mes neiges éclaircies d'aurore. Ayant vu là-bas aux heures matinales un peuple heureux, je le retrouve ici près de cet enfant et de vous, en mes heures du soir. Et je crois n'avoir pas vieilli, parmi ces images de la jeunesse du monde. » Sa barbe trembla, une fraîche sensibilité exaltait ses clairs yeux d'en-

fance. S'étant appuyé à la table, il se leva et regarda à travers la porte ouverte la belle nuit limpide. La forêt, sous le cristal des étoiles, avait un sommeil fluide et frémissant comme le mystère énorme et délicat des flores ondulant aux silencieuses lumières des eaux. L'ombre molle s'évanouissait au bord du lac laiteux des gazons. Et lui, très grave, avec un front prophétique, se tenait maintenant penché sur cette nuit délicieuse. « Je vois les temps, dit-il. Il viendra un jour où les âmes, plus proches du vrai Dieu, se reconnaîtront barbares et futiles pour avoir déserté tes voies, ô nature bienveillante. Alors les hommes sortiront des cités immondes et avec simplicité ils s'en iront vers toi, mère, écoutant le vent et les oiseaux. » Ensuite il resta un peu d'instants à se parler à lui-même avec une bouche sans voix, comme du fond d'un abîme d'où ne remonte pas la parole. Et Ève, belle comme la nuit d'été avec ses yeux humides, d'un souffle bas me dit : « Crois-moi, cher homme, celui-là est un saint descendu dans cette forêt. Ses paroles ont un arome céleste. » Mes

mains à moi doucement tremblaient sur la table, car à mon tour je voyais ce qu'il avait vu.

Nos âmes étaient très haut, comme hors de nous, et emportées vers les jours. Et enfin le vieillard se rassit, disant : « Vous pouvez m'en croire. Il n'y a entre cela et nous que la goutte d'eau de quelques milliers d'ans. » Les siècles tombaient de sa bouche avec le poids des montagnes. Cependant l'air à peine vibra : ils ne faisaient pas plus de bruit en s'écroulant que la pincée de poussière filtrée des doigts. Ève alors, avec un vertige léger, me dit : « Cet homme est fou. Il parle de la vie future comme s'il était Dieu. » Je soufflai doucement sur ses yeux. « Ève, pense bien à ceci. Un flot vient après un flot et toute la mer arrive. Dieu ne compte pas aux siècles la marche des eaux et des hommes. »

Héli se mit à crier et rire. Ève alla au berceau, prit l'enfant dans ses genoux et ensuite elle lui mit dans la bouche sa mamelle. « Quand celui-là crie, fit-elle en riant, je sais du moins ce qu'il veut dire. » Elle parlait là simplement comme une mère qui, ayant fait

son lait, ne voit rien au delà de la joie de le verser à son nourrisson. Mais moi, ayant encore aux oreilles la parole du vieillard, je pensai que le cri d'un petit enfant retentit à travers la vie des temps. Les siècles viennent au bord des langes et regardent les petites mains remuer le tissu des jours.

La maison, autour du mystère de l'allaitement, fit silence. Il n'y avait encore là ni l'âne ni la vache et cependant le pauvre, comme dans les estampes, considérait l'enfant avec les yeux ravis du vieux roi Balhazar. Une clarté d'étoiles pleuvait dans la nuit du seuil. Lui ayant mis la main sur l'épaule, je le tirai de sa songerie : « Dis-nous, père, s'il n'en doit pas résulter d'amertume pour toi, comment, ayant connu des mœurs simples selon le vœu de la nature, tu te résignas ensuite à la vie tourmentée des villes. » Cet homme antique passa la main sur son front et me répondit : « Je suis celui qui n'a pas de patrie. Ma destinée est d'errer parmi les hommes. Et j'ignore où j'ai vu le jour, je ne sais pas davantage où je fermerai les yeux. Mon bâton, quand j'ai

faim, heurte au seuil des maisons et il y a partout des fontaines D'un pas sans trève et sans hâte je vais vers demain. » Ses paroles, comme dans les paraboles, étaient à la fois lucides et voilées; leur évidence se doublait d'un sens ingénieux et surnaturel.

Cependant la résine achevait de se consumer; toute la claire nuit entra dans la chambre. Comme une figure vêtue de tuniques bleues, elle tournait autour de l'enfant et du berceau, d'un pied léger. Et Eve me dit : « Vois, notre hôte est las; il était levé avant le jour et il a besoin de repos. Prépare-lui un lit de fougères. » Je menai donc le vieillard vers la chambre où moi-même longtemps j'avais dormi mes sommeils d'homme solitaire. J'étendis les fougères, elles avaient été cueillies la veille et répandaient un arome engourdissant et âcre comme les pavots dans un jardin. La nuit était venue avec nous de marche en marche par l'escalier et à présent elle étendait ses draps clairs sur le lit. Et à peine le vieillard se fut couché, il s'endormit avec l'haleine molle d'un enfant.

XXIV

Le jour était haut quand il me rejoignit dans la clairière. Il me dit : « J'ai dormi, je n'ai point entendu chanter le coq. » Sachant bien pourquoi le coq n'avait pas chanté, je lui répondis : « Il n'y a ici que les oiseaux de la forêt. A chaque heure il chante un autre oiseau. C'est l'horloge qui règle notre vie. » Alors il me parla avec une douce autorité. « Les oiseaux nichent au haut des arbres, mais la poule pond près de la maison tandis que le coq claironne comme l'aigle. Ils sont à deux les vertus de l'homme et de la femme dans un

ménage. Et après que le lait de la mère a tari, la poule continue à donner un œuf doré comme le soleil et rouge comme le sang. Songe aussi à la vache et à l'agneau. Une maison perdue au milieu des bois est pareille à une arche où se gardent et prospèrent les bêtes fraternelles. »

Ensuite il prit une houe et vint avec moi dans la jachère. Nous travaillâmes ensemble côte à côte jusqu'au midi du jour. Ève alors, tenant Héli dans ses bras, nous apporta des galettes et des fruits. J'allai puiser à la source une écuellée d'eau limpide. Le bel été pleuvait en lumières d'or sur les herbes. Nous nous étions étendus à l'ombre du hêtre qui s'appelait Adam. Non loin s'effilait, sous le rideau léger des feuilles, le mince bouleau cerclé d'argent qui portait le nom d'Ève. Et Héli, s'accrochant des poings aux touffes vertes, rampait devant nous sur le ventre comme un jeune chat sauvage.

Le Père ne se lassait pas d'admirer ses jeux : ils lui rappelaient les grâces des fils nus des races libres. Leur cœur enfant aussi battait près de la terre : ils avaient la beauté harmo-

nieuse des animaux que n'a pas avilis la domesticité. Les paroles du vieillard ainsi tombaient dans le silence, lentes et concentrées comme des gouttes de vie. Il parlait comme un homme qui a vécu aux âges jeunes de la terre. Le paysage, baigné de paix splendide, frémissait autour du vent de sa bouche.

Ève doucement, avec ses dents rougies du jus des fraises, se mit à rire, émerveillée des cheveux roux et des yeux hardis de l'enfant. Le frisson vert des feuillages jouait aux plis vermeils de ses cuisses. La boucle du nombril était une fleur rose dans son ventre laiteux et potelé. Sa bouche évasée semblait l'éclosion du bouton des mamelles. Ève tout à coup fléchit les genoux, dans l'attrait et la dilection de sa chère substance. Sa poitrine toucha l'herbe. Et à présent elle se roulait près de l'enfant, devenue elle-même une enfant, becquetant avec ses lèvres ivres la claire chair puérile et la fleurissant de meurtrissures roses comme les pétales détachés de sa joie. Héli, excité par cette folie, poussait le cri ardent d'un jeune dieu. Ainsi, dans les vallées antiques, une

panisque aux grâces animales lutinait près des fontaines avec ses petits, velus comme les boucs. Les temps, sous les cieux éternels, semblèrent renoués, la fraîcheur et l'innocence des âges où la créature vibrait des pulsations puissantes de la terre.

Alors, à cette image de la chair heureuse et lascive, égale dans l'amour et la maternité, les races en moi tressaillirent. Ève! Ève! un petit amant avec sa bouche rose se pend à ta mamelle et moi à mon tour je veux être ton cher enfant, je veux boire la vie avec ton lait. Ève vit le désir dans mes prunelles et sourit, les yeux humides et lointains. Le vieillard s'était endormi, la barbe dans l'herbe, ayant travaillé tout le matin comme un laboureur. Et à présent nous étions seuls, elle et moi, comme Ève et Adam dans le paradis, avant la malédiction. Je touchai la pointe de son sein avec mes doigts. Je lui dis : « Femme, vois comme je te désire. » Mais encore une fois elle sourit, les yeux noyés, mi-évanouis dans la splendeur du jour; et aussitôt après elle se remit à jouer avec Héli. Je sus ainsi

que le temps de l'amour n'était pas encore revenu. Je retombai accablé sur l'herbe avec mon tourment viril. La lassitude du midi alors la coucha immobile dans le ruissellement d'or de ses cheveux. Une sueur légère mouillait l'ombre cendrée des feuilles dont se moirait sa vie satinée. Et elle avait rendu son sein à Héli. Il l'abandonna, le reprit, lappant avec volupté le beau lait onctueux; et ensuite il demeura pâmé entre les pointes de la gorge avec la palpitation lente de son ventre. Parfois il remuait la bouche en songe autour de la mamelle: et une goutte grasse et brillante tremblait aux coins de sa joue. Moi je contemplais ce groupe divin, amolli de joie et d'amour sous le chêne. De l'autre côté de la clairière, le bois avait un air lourd d'éternité.

XXV

Le vieillard m'enseigna les lois. Il me dit : « Sème et plante en t'orientant d'après la parabole céleste en sorte que le champ cultivé s'étende de l'orient à l'occident. Toute la planète se guide à la marche du soleil. » Il m'aida à tailler la herse triangulaire et pointue comme une proue. Il m'initia au secret des essences ouvrables : toutes ne peuvent s'appliquer indifféremment à de variables travaux. En outre, il faut s'aider du sens des veines, de la moelle des nœuds, du jeu des formes concentriques, et comme l'arbre a un

cœur autour duquel il s'est développé, une pièce de charpente a un moyeu qui est son axe de résistance. Il me dit gravement : « L'humble artisan des hameaux qui bâtit un toit ou ajuste les ais d'une armoire fait une chose utile et belle qu'il ne sait pas. Par la science des mesures il a révélé l'ordre éternel. Dans sa simplicité, il s'est égalé aux ouvriers divins. » Moi, l'ayant écouté, avec humilité je lui montrai le berceau et la huche. « Vois, mes mains avant ce temps à peine avaient tenu le marteau. » Il loua le travail et dit : « Tu fus l'artiste spontané à la fois et réfléchi. Tes formes et ton industrie, tu les pris en toi, en songeant aux choses prochaines et nécessaires. Cependant, avec plus d'expérience, tu n'eus point dilapidé pour ces objets légers le cœur magnifique du hêtre. »

Ayant ramassé des éclats de bois, il les taillait avec le couteau, leur donnant la forme de naïves et plaisantes sculptures. « Vois, Adam, s'écria Ève émerveillée. Ceci n'est-il pas un lion rugissant et ceci un paisible bœuf, et ceci le portrait d'un homme comme toi? »

L'ancêtre sourit. « Ces peuples aussi connaissaient l'art des images innocentes. Personne ne les leur enseigna, ils les avaient dans le cœur. Peut-être ce sont là des choses profondes et éternelles en nous comme des symboles. » Il évida en rond une racine, l'emmancha, y coula de menus cailloux; leur tintement creux sonnait comme les pépins dans une courge sèche. Et ensuite il donna l'objet à Héli. Déjà l'enfant avait reconnu le hochet et l'agitait comme un sceptre.

Ce fut le temps où mûrit la sorbe : le bois rougit de beaux fruits sauvages. Alors le vieillard nous apprit les vulnéraires et les baumes. Il connaissait la thériaque et le secret des simples. Nous eûmes en abondance, selon ses conseils, la sauge, la camomille, le plantain, l'hyèble, le chèvrefeuille, la valériane, la centaurée, la menthe et la mélisse. Comme j'admirais son savoir universel, il me répondit : « Tu en sais bien plus que moi, toi qui crois ne rien savoir; et toute science est vaine qui n'est pas la vie. L'amour, qui te fit artisan, t'eût fait médecin sans moi. Cependant

il est bon qu'un vieillard propage l'expérience des siècles. »

Vers la plaine, sous les nocturnes ciels clairs, il me montra les quadriges et les paraboles. Nous pénétrâmes ensemble aux allégories du zodiaque. Déjà la Balance inclinait vers le Scorpion. Tout le ciel se peupla. J'y suivais à travers les signes et les géométries un reflet des destinées humaines. D'ardents chevaux ruaient, échevelés et écumants. Des constellations croulaient comme des chars sur des pentes, précipités par de vertigineux cochers. Des porches, des arches, d'étincelantes colonnades oscillèrent par dessus des océans. Et d'effrayants compas mesuraient l'ouverture des triangles où s'engouffraient des chutes d'astres. Il y avait des cygnes qui voguaient, des moutons paissants et des chiens roux et des tigres vermeils. Comme dans un paysage de prodiges, des cimes s'argentaient de neiges, de cristallines fontaines ondoyaient les vallées, des jardins fleurissaient de givres et de diamants. Et les galaxies étaient comme la circonférence d'une mer de lait : elles pal-

pitaient, chère Ève, comme la courbe gonflée de tes mamelles. Nous étions pareils à des bergers dans la veillée d'Epiphanie, ayant au-dessus de nous les tragiques et innocents météores. Des meutes flamboyaient, des palais s'effritaient en éclats d'étincelles, des roues et des meules broyaient l'éther.

Au bas de l'horizon, vers le nord, sous Aldebaran et les Pléiades, mugissait le Taureau tandis qu'à l'opposé s'avançait le Bouvier. Hercule, non loin du Dragon, avec l'écart immense de ses bras, faisait l'effort de reculer les bornes du monde. Et l'essieu d'or des Ourses tourbillonnait, terrible, ravinant les gouffres d'une rainure électrique. Nos regards ensuite se tournèrent vers le sud. Pégase, avec ses sabots de saphir, écorchait les routes bleues du zénith. Altaïr comme une proie pantelait aux serres de l'Aigle. Plus bas la queue de la Baleine plongeait, semblait balayer le fond d'une mer et élargir jusqu'au Capricorne et au Verseau les remous magnétiques de la nuit. Et je dis au vieillard : « Ne cesse pas de me révéler ces mondes qui pour

toi ont un nom. Leur immensité me remplit d'épouvante et m'exalte. Je ne connaissais encore que Mars, Vénus, Mercure et Jupiter et Saturne. Il me répondit : « Oublie plutôt les noms qu'ils portent pour ne te rappeler que d'un seul qu'ils portent tous ensemble. Ils sont l'univers éternel et sensible, divinement mêlé à tes heures. Et le ciel et la terre et le jour et la nuit et les étoiles te furent proposés comme un faste pour te rendre délicieuse la vie et non comme un calcul qui en atteste l'infinie et fragile misère. Tout le reste n'est que science vaine. Le pâtre qui pousse ses moutons à travers la lande sous le givre léger de la dernière étoile et lui donne dans son cœur simple le nom d'Etoile du berger, en sait plus que tous les autres hommes. Celui-là étudie le ciel pour en tirer des préceptes et des présages. Il modèle la constance et l'harmonie de sa vie sur les saisons. Il n'ignore pas que des signes immuables président aux bienfaits et aux calamités. En les connaissant, il apprend à les utiliser ou à s'en défendre. Et d'un ciel aux nuées hautes ou

basses, violettes ou pourpres, il attend la pluie, l'orage, le gel ou la molle après midi. Il n'est pas de plus haute sagesse. A mon tour, si tu le désires, je t'initierai aux annonciations. Les ayant éprouvées, tu t'accompliras dans la connaissance et la communion de la vie planétaire. »

Les pages du livre éternel tournèrent. Les lois profondes et les arcanes me devinrent lucides. Je fus transporté aux origines, aux célestes alchimies primaires. Une main dans la nuée toujours tisse pareillement le brouillard et les fils de l'ondée. Avec des soies trempées aux mêmes urnes fraîches s'élaborent les riantes tapisseries de l'été. Et de divins pinceaux, pour peindre la tempête ou le vierge azur, assortissent les nuances que leur prépara le cours laborieux des jours. Le temps est malade ou stable des mêmes causes lointaines qui rendent l'homme débile ou vigoureux, et l'heure aventureuse a la tristesse ou la beauté selon les couchants et les aubes qui l'ont précédée.

XXVI

Cependant toute la sagesse n'était pas venue encore. Un jour, je menai le vieillard vers le bois et lui dis : « Ici j'éclaircirai les arbres; leur ombre attriste les approches de la maison. Ensuite je penserai à combler avec le ruisseau dérivé l'espace que j'aurai dénudé. » Il me répondit : « Ne dérange pas l'ordre de la nature. Elle travailla pour toi depuis des siècles. Et elle seule sait où doit couler le torrent, où les grands ombrages doivent régner. Ses plans sont tous secrets et admirables. Quand toi tu combines selon un dessein borné

les aspects de ta vie, elle accorde au sens de l'univers les mouvements de la terre et des eaux. Une graine ne tombe pas au hasard dans un pli du sol et un arbre en jaillit qui ne pouvait pousser dans un autre endroit. La petite feuille, en se lustrant d'un reflet de ciel et en battant au vent, fait une chose que tu ignores et qui néanmoins est nécessaire à l'ordre du monde. Et là où il y a un ravin, il ne faut pas se demander si une montagne n'y serait pas plus belle. La beauté de choses est dans leur convenance et celle-ci n'est pas plus grande selon ce qu'y ajoutent les hommes. Ils ne touchent à la nature que pour en rompre l'équilibre : leurs mains profanatrices, en transportant à droite ce qui était à gauche, attentent à l'harmonie et au mystère. Un site violé outrage la source, l'air, le vent, la grâce émouvante de l'aurore, l'harmonie des plantes et des oiseaux. Le fluide éther et la grâce stable des heures en restent altérés. Qui peut dire que même le cours des saisons ne s'en ressente? Les hautes ramures du bois sont nécessaires aux nuages; et les tranquilles

ciels en suspens sur la plaine nue ont une autre cause que l'orageux cumulus qui pantelle à la cime des monts. Or pense à ceci : le ciel et la terre vont ensemble comme la berge et le fleuve : et le nuage modèle son contour d'après la forme des vallons et des forêts. »

Le vieillard parlait avec la sagesse d'un dieu venu chez les hommes. Ma large paume recouvrait toute son épaule et cependant moi, écoutant la bonne leçon, je le trouvai dans ce moment haut comme les chênes vers lesquels il levait la main. Famine et Misère, couchés à ses pieds, le regardaient avec de clairs yeux humains, émus par le son sinon par le sens de sa voix. Et les oiseaux aussi s'arrêtaient de chanter et descendaient à la pointe des branches. Il aimait la beauté de la vie ; il ne la trouvait ni longue ni difficile, malgré les stigmates et le sang de ses pieds. Elle lui apparaissait une avenue bordée de prodiges et qui à ses extrémités s'éclairait de lueurs divines.

Un matin la grive chanta son chant mélancolique et tendre. Nous étions allés avec Ève

et l'enfant le long des pelouses, sous les arbres d'or; et je dis à ma chère épouse : « La grive encore une fois a chanté, c'est comme si pour la première fois tu me donnais ton amour. » Ma voix doucement tremblait en lui parlant comme la voix d'un jeune homme novice. Et maintenant une étrange ardeur chauffait ses yeux; sa voix aussi s'altéra comme au temps de son jeune désir. Elle me dit : « Je voudrais ne t'avoir rien donné encore afin de me donner à toi comme un fruit frais. » Je connus ainsi que son amour, avec le goût du baiser, m'était rendu. Je la courbai dans mes bras jusqu'à l'herbe, lui baisant la bouche et puis buvant la vie à ses seins blancs comme si mon tour était venu d'être son petit enfant. Le tiède et lascif automne fermentait le suc mûr des pommes; l'homme, par de suprêmes chaleurs, alors s'associe aux moûts âcres de la nature. Or moi, l'attirant vers le bois, je l'appelai ainsi avec mes lèvres humides : « Ève, succulente Ève, le vieillard est parti vers les limites et Héli, avec ses petits poings fermés à la poitrine, dort sur les feuil-

les pourpres. J'ai faim et soif du verger de ta chair. Viens sous les arbres où chanta le divin oiseau : l'ombre y fait une douce et profonde musique. » Sa robe tomba ; je crus cueillir la fleur d'amour pour la première fois.

Etant revenus à la maison, nous aperçûmes le Père sur le seuil, tenant le bourdon dans les mains. Et il nous dit : « Les faînes tombaient des hêtres. J'ai vu par dessus la plaine s'effiler le vol en triangle des grues. Il pleut des plumes là où bientôt va floconner la neige. Adieu donc, ô fils, ô fille! Voici le temps de me remettre en chemin pour là-bas. » Il sembla parler mystérieusement d'un voyage inconnu ; nous ne savions ce qu'il voulait dire. Une tristesse lourde nous accabla ; des liens se déchirèrent : comme des rives froides de l'exil. Ève et moi le regardions en pleurant. « Père, dit-elle, vers quel là-bas veux tu partir? » Il leva la main vers le ciel. « Là-bas où elles vont ! » Peut-être il songeait aux files migratrices des oiseaux : peut être il pensa aux feuilles du bouleau qu'en légère ondée d'or le vent dispersait. Dans ses clairs yeux

se reflétait le ciel et il n'était pas triste. Ainsi il nous donna la suprême leçon et il faut accepter avec résignation la vie. « Mes heures dans le bois furent une trêve harmonieuse, nous dit-il ensuite, et maintenant je vais là où je dois aller. Chères créatures qui m'avez fait une famille, vous êtes la jeune humanité. Moi, je suis l'ancienne, qui passe et qui s'en va. »

Il prit Héli, l'éleva dans ses mains lourdes et disant : « Enfant! Sois l'homme futur! » il le dédia à la joie, à la beauté, à la nature. Et puis il laissa planer ses antiques paumes; nous nous tenions courbés, le visage incliné vers la terre. Une après-midi des âges régna, solennelle et tendre, comme au temps où les premiers hommes quittèrent la tribu. Et enfin il s'en alla. J'accompagnai le vieillard jusqu'aux limites et là, je l'embrassai longuement, sa barbe givrée mêlée à mes poils roux. « Père, lui dis je, laisse-moi espérer au moins que tu nous reviendras un jour. » Mon cœur sanglotait sous les arbres. Il secoua le front : « Le fleuve ne remonte pas son cours, ami. Et

je suis ma destinée : elle ne me suit pas. » Je le regardai s'avancer vers l'horizon, et deux fois il retourna vers moi. La première fois, il me dit : « Quand tu seras dans la peine ou le doute d'une chose, va devant toi, tourne-toi vers les arbres et appelle Dieu. Il t'apparaîtra. » Ensuite il me fit un signe de la main. Et il continua de marcher droit devant lui en s'appuyant sur son bâton.

en ce temps du cri sauvage de la vie et tu n'avais pas encore senti Héli battre dans ton flanc. A présent elle portait son enfant dans ses bras comme son âme nouvelle et elle venait avec moi à petits pas tranquilles par les frais tapis et les somptueuses mosaïques de la forêt. Quelquefois elle demeurait un peu de temps dans la nuit des arbres comme une petite ombre désirable et fuyante, et ensuite elle rentrait dans le soleil toute claire de vie, avec ses cheveux ardents. Je la comparais au bel automne qui s'en va au détour du chemin et puis revient avec un jeune visage souriant par les chemins de l'été.

Nous goûtions la beauté des jours comme on savoure le dernier fruit cueilli à la treille, comme avec la langue on lappe la dernière goutte de liqueur restée au fond d'un verre. D'anxieuses splendeurs ruisselaient; il passait des vols de feuilles d'or comme de sérieuses et nobles pensées. Jamais nous n'avions assez de regarder vibrer la vie des lumiè
Elles sourdaient comme une eau de r
limpide et froide. Goutte à goutte elles

large. La forêt prit ain
milial. Une main divin
aine et puis une autr
, avec ma barbe d'homm
u sous les hêtres. Èv
uivi; et voici que la se-
ait levé de notre amour,
ênes nerveux qui s'appe-
étaient sortis d'un gland
nd. Et une grande forêt
peu d'essences vives dans
avec le temps elles finis-
toute la plaine. Ta race,
plus; elle s'étendra à tra-
mbreuse et sonore, comme
charmant et vénérable fut
e nos destins.

he broutaient côte à côte et
nuit, ils regagnaient l'éta-
u sortir de l'hiver, bâtie
leaux; un toit de roseaux la
jà j'avais creusé l'enceint
mme il n'y avait point d
la vache et l'âne entraient

XXVII

Des lumières dormantes, des lumières silencieuses et comme sans vie glissèrent. Dans les bleus légers des après-midi, dans les soyeuses et fluides clartés d'argent, un hêtre dardait près de la maison une torche écarlate. Les autres, à l'entour, déjà s'éclaircissaient, comme immatériels, d'une molle transparence aérienne. Et celui-là, très vieux, lourd de siècles, nous rappelait le vieillard avec ses yeux clairs d'éternité. Bientôt les hautes voûtes de la chênaie se rouillèrent; l'orée des avenues s'éclaboussa de laques san-

glantes. Sur le duvet violet des fonds, le treillis des petites ramures se nerva, élégant et frêle.

Le prodige des lumières inexprimablement nous fut un délice ; elles palpitaient, elles tressaillaient, elles mouraient dans des spasmes. Elles étaient comme la vie de la chair dans la splendeur de la minute qui va être mortelle. Des moires lentes comme des huiles coulaient le long des troncs : leurs mousses saignaient une phosphorescence verte de pourriture. Des paons d'or et de saphir chimériquement rouaient aux taillis. Ève, dans l'heure émouvante, s'affina d'une vie légère, frémissante. Elle eut l'émoi mobile des frênes, le mystère des clartés dormant sous bois, la grâce ardente et inquiète de la biche. Et moi, devant ses sensibles yeux magnétiques qui s'évanouissaient et se ravivaient, je ne reconnaissais plus l'Ève cruelle de l'autre automne. De joyeuses colères alors nous avaient rués aux carnages. Comme de forcenés vendangeurs, nous avions foulé les grappes sanglantes. Ève ! voilà ! voilà ! Nous étions pleins

en ce temps du cri sauvage de la vie et tu n'avais pas encore senti Héli battre dans ton flanc. A présent elle portait son enfant dans ses bras comme son âme nouvelle et elle venait avec moi à petits pas tranquilles par les frais tapis et les somptueuses mosaïques de la forêt. Quelquefois elle demeurait un peu de temps dans la nuit des arbres comme une petite ombre désirable et fuyante, et ensuite elle rentrait dans le soleil toute claire de vie, avec ses cheveux ardents. Je la comparais au bel automne qui s'en va au détour du chemin et puis revient avec un jeune visage souriant par les chemins de l'été.

Nous goûtions la beauté des jours comme on savoure le dernier fruit cueilli à la treille, comme avec la langue on lappe la dernière goutte de liqueur restée au fond d'un verre. D'anxieuses splendeurs ruisselaient; il passait des vols de feuilles d'or comme de sérieuses et nobles pensées. Jamais nous n'avions assez de regarder vibrer la vie des lumières. Elles sourdaient comme une eau de roche limpide et froide. Goutte à goutte elles fil-

traient d'entre les ramures ou se figeaient en petites mares. Un or délicat découpait sur les écorces l'ombre glissante des branches et des folioles. Des cœurs semblaient saigner aux troncs des hêtres, écartelés par des glaives de soleil. Comme un sang vert, la dernière sève moussait aux plaies faites par des flèches effilées. Toi, petit Héli, couché sur le ventre, tu tâchais de saisir avec les mains les grands lézards jaunes que simulaient les lueurs égratignant le pied moussu des chênes.

Les ciels furent hauts, divins, d'un cristal fluide et frêle, léger comme le givre. A mesure que s'avançait l'après-midi, ils se voilaient de nuées cendreuses qui rendaient plus claire et plus haute leur clarté. Mollement ils emplissaient le cloisonnement des branches, se brouillaient comme des soies parmi l'ardente moucheture éclaircie des feuillages. Les lumières ensuite glissaient : comme des tuniques elles tombaient des arbres et s'évanouissaient au bord de l'ombre. Dans l'altitude des ramures le cri du geai, de la pie, du choucas annonçait le rapide crépuscule et creu-

sait des trous de silence. Et puis tout à coup la terre vertigineusement montait. Une dernière chaleur, les éclats d'un tison broyé sur des enclumes empourpraient obliquement la forêt. Le soleil plongeait froid et violet dans les brumes. Un peu de temps des remous de petits nuages nacrés et frisottants tournoyaient et il n'y avait plus ensuite là-haut qu'un frisson pâlement bleu où palpitait l'étoile, le tremblement d'une clarté d'eau décroissante au fond d'un puits envahi par la nuit.

Encore une fois ce fut l'harmonieuse palingénésie. Les ors et les cires vermeilles s'effumèrent aux frimas. Le grand hêtre près de la maison se dressa rigide et nu sous une fine limaille d'argent. Et, à côté de la vie splendide d'Héli, dans la maison comble de pommes de pin et de fruits, nous ne connaissions plus les langueurs. Nous vénérâmes le dieu sauvage venu du pôle avec les toisons et la massue. Le rire de l'enfant, comme le cri du grillon sous les cendres, maintenant tintait plus haut que l'ouragan. Ève, en tis-

sant au carré les fins cheveux de l'ortie, active et joyeuse, chantait la petite chanson d'éternité. Et le toit fut blanc sur nos âmes pures et heureuses.

Moi, à mon établi, je commençai d'assembler les ais de l'armoire. Quelquefois, descendant vers la lisière du bois, j'allais regarder longuement le chemin par lequel était parti le vieillard. La neige infiniment blanchissait la plaine. Cependant je croyais le voir s'avancer là-bas, courbé sur son bourdon. Alors, dans ma pensée, le dessein qui m'avait mené là se conformait au sens de ce visage obscur et vénérable comme un mythe. L'homme, me disais-je, ne peut se détacher de l'humanité qui le précéda dans la vie : et il regarde au loin, il tourne les yeux du côté des ancêtres.

sait des trous de silence. Et puis tout à coup la terre vertigineusement montait. Une dernière chaleur, les éclats d'un tison broyé sur des enclumes empourpraient obliquement la forêt. Le soleil plongeait froid et violet dans les brumes. Un peu de temps des remous de petits nuages nacrés et frisottants tournoyaient et il n'y avait plus ensuite là-haut qu'un frisson pâlement bleu où palpitait l'étoile, le tremblement d'une clarté d'eau décroissante au fond d'un puits envahi par la nuit.

Encore une fois ce fut l'harmonieuse palingénésie. Les ors et les cires vermeilles s'effumèrent aux frimas. Le grand hêtre près de la maison se dressa rigide et nu sous une fine limaille d'argent. Et, à côté de la vie splendide d'Héli, dans la maison comble de pommes de pin et de fruits, nous ne connaissions plus les langueurs. Nous vénérâmes le dieu sauvage venu du pôle avec les toisons et la massue. Le rire de l'enfant, comme le cri du grillon sous les cendres, maintenant tintait plus haut que l'ouragan. Ève, en tis-

sant au carré les fins cheveux de l'ortie, active et joyeuse, chantait la petite chanson d'éternité. Et le toit fut blanc sur nos âmes pures et heureuses.

Moi, à mon établi, je commençai d'assembler les ais de l'armoire. Quelquefois, descendant vers la lisière du bois, j'allais regarder longuement le chemin par lequel était parti le vieillard. La neige infiniment blanchissait la plaine. Cependant je croyais le voir s'avancer là-bas, courbé sur son bourdon. Alors, dans ma pensée, le dessein qui m'avait mené là se conformait au sens de ce visage obscur et vénérable comme un mythe. L'homme, me disais-je, ne peut se détacher de l'humanité qui le précéda dans la vie ; et il regarde au loin, il tourne les yeux du côté des ancêtres.

sait des trous de silence. Et puis tout à coup la terre vertigineusement montait. Une dernière chaleur, les éclats d'un tison broyé sur des enclumes empourpraient obliquement la forêt. Le soleil plongeait froid et violet dans les brumes. Un peu de temps des remous de petits nuages nacrés et frisottants tournoyaient et il n'y avait plus ensuite là-haut qu'un frisson pâlement bleu où palpitait l'étoile, le tremblement d'une clarté d'eau décroissante au fond d'un puits envahi par la nuit.

Encore une fois ce fut l'harmonieuse palingénésie. Les ors et les cires vermeilles s'effumèrent aux frimas. Le grand hêtre près de la maison se dressa rigide et nu sous une fine limaille d'argent. Et, à côté de la vie splendide d'Héli, dans la maison comble de pommes de pin et de fruits, nous ne connaissions plus les langueurs. Nous vénérâmes le dieu sauvage venu du pôle avec les toisons et la massue. Le rire de l'enfant, comme le cri du grillon sous les cendres, maintenant tintait plus haut que l'ouragan. Ève, en tis-

sant au carré les fins cheveux de l'ortie, active et joyeuse, chantait la petite chanson d'éternité. Et le toit fut blanc sur nos âmes pures et heureuses.

Moi, à mon établi, je commençai d'assembler les ais de l'armoire. Quelquefois, descendant vers la lisière du bois, j'allais regarder longuement le chemin par lequel était parti le vieillard. La neige infiniment blanchissait la plaine. Cependant je croyais le voir s'avancer là-bas, courbé sur son bourdon. Alors, dans ma pensée, le dessein qui m'avait mené là se conformait au sens de ce visage obscur et vénérable comme un mythe. L'homme, me disais-je, ne peut se détacher de l'humanité qui le précéda dans la vie ; et il regarde au loin, il tourne les yeux du côté des ancêtres.

XXVIII

Une vache doucement meugla dans le bois. L'âne gris pâtura autour de la maison. Un coq aussi maintenant menait ses poules à la provende. Et il nous était venu un second fils qui fut nommé Abel, en mémoire du premier homme et de la première femme. Je plantai vers ce temps un jeune chêne non loin du chêne qui portait le nom d'Héli. Le bouleau d'Ève branche à branche regarda monter les deux chênes jumeaux à l'image de la vie des enfants. Moi, j'étais le hêtre chevelu et paternel dont les ramures faisaient



une ombre verte au large. La forêt prit ainsi un sens profond et familial. Une main divine avait jeté là une graine et puis une autre graine ; et le premier, avec ma barbe d'homme solitaire, j'étais venu sous les hêtres. Ève ensuite m'y avait suivi ; et voici que la semence d'éternité avait levé de notre amour, comme les petits chênes nerveux qui s'appelaient Héli et Abel étaient sortis d'un gland et encore d'un gland. Et une grande forêt n'est d'abord qu'un peu d'essences vives dans le soleil et le vent ; avec le temps elles finissent par combler toute la plaine. Ta race, Adam, ne mourra plus : elle s'étendra à travers les siècles, nombreuse et sonore, comme un peuple. Le bois charmant et vénérable fut ainsi le symbole de nos destins.

L'âne et la vache broutaient côte à côte et ensemble. vers la nuit, ils regagnaient l'étable. Je l'avais, au sortir de l'hiver, bâtie d'argile et de bardeaux : un toit de roseaux la recouvrait ; et déjà j'avais creusé l'enceinte de la grange. Comme il n'y avait point de porte à l'étable, la vache et l'âne entraient et

sortaient librement. A pas mesurés, tondant le pâturin et le serpolet, ils allaient par le pourpris avec le balancement lourd de leurs têtes. Vers le midi du jour, ils gagnaient la fraîcheur des arbres. L'âne, constant et paisible, n'aimait pas les longs voyages; la vache, au contraire, mobile et inquiète, reculait toujours les confins du pâturage. En marchant, ils faisaient sonner la clarine que tous deux portaient au col. Je l'avais taillée dans du frêne durci au feu et sonore. Son tintement nous avertissait de l'endroit de la forêt où ils erraient. Trois fois le jour Ève et moi partions avec la seille recueillir le lait. Il écumait entre nos doigts, puissant et clair, parfumé d'une odeur de musc et d'amande. Une part ensuite se crêmait dans les jarres pour le beurre ou se caillait pour le fromage. L'autre, liquide et fraîche, nourrissait les enfants et moussait dans les écuelles. Nous en arrosions aussi nos cueillettes de fraises sauvages. Et la vache, à cause de ses bienfaits, nous fut sacrée à l'égal d'une vie fraternelle. Ève l'avait baptisée d'un nom humain, afin

qu'ainsi elle fût partie de la famille au même titre qu'une servante ou qu'une nourrice. La vache s'appela donc Maïa : son aïeule avait porté ce nom des saintes légendes. Et moi, en mémoire d'un vieux domestique qui guida mes premiers pas, ayant pris la tête de l'âne entre mes mains et lui soufflant dans les yeux, je lui dis : « Sois Noël. » Ils vécurent dès lors au seuil de la maison, élevés à la dignité des créatures. Et entre eux et nous il n'y eut d'autre barrière que leur âme obscure et taciturne. Noël, peluré d'argent, les jambes hautes et fines, ressembla à l'âne de Judée qui porta l'enfant divin. Maïa, blonde et basse de mamelles, était comme une fleur de la terre. L'un et l'autre arrivaient à notre voix.

L'arche, avec le flot accru de la vie, monta. Un souffle continu et paisible palpita, venu de la maison et de l'étable. Et c'était l'été de la troisième année. Un matin, j'étais parti comme un chef de tribu s'en va en expédition. J'avais visité les villages, échangeant la vie des bêtes contre des coupes d'arbres dans

la forêt. Et puis l'âne et la vache étaient entrés dans Eden. Les sabots nerveux de Noël, près de mes pas lourds, trottaient avec des craquements légers. Nous allions ensemble du côté de la hêtraie. Un sage laboureur veille aux litières et aux engrais. Avec le fauchet j'amoncelais les feuilles, je les chargeais ensuite sur l'échine de l'âne. Là-bas, dans l'ancienne jachère, le seigle lentement finissait de se dorer. Il était grêle et rare, ayant été semé dans cette terre pauvre. Le chaume maigre, plus que l'épi, en avait pompé les sucs misérables. Mais moi, inexpérimenté et ingénu, qui selon mes forces, avais bêché et ensemencé le champ, j'admirais la vie opiniâtre de la graine qui avait percé les mottes dures. Une tige après une autre avait monté, effilée et frêle, et toutes étaient comme le prolongement de mes propres fibres, dans la beauté commune du travail de la germination.

Eve quelquefois avec moi venait là, portant maintenant Abel sur son sein. Et encore une fois son désir s'était retiré de moi. J'étais le

semeur après le temps des semailles; il passe et la terre ne reconnaît plus celui qui la combla en fermant et rouvrant les mains. Elle arrivait donc, cette Ève mobile comme les saisons; ensemble nous regardions osciller au vent le champ. D'aimables visions se levaient et nous pensions à la huche. Les pains s'y multipliaient ronds et vermeils; on n'avait jamais achevé de les pétrir. Après qu'une race s'en était rassasiée, il en restait encore pour les races qui les suivaient. Moi pourtant avec mes mains le premier j'avais retourné le champ. C'était là une précieuse chaleur d'orgueil. J'avais semé la vie et après moi la vie ne s'en irait plus; elle faisait sortir l'épi des épis et l'homme éternellement de mes fils.

Or, un jour, Ève entrant dans ma pensée, me dit : « Vois, cher Adam, ce blé continuera de germer tant qu'il en tombera un grain dans un peu de terre. Et il y a autant de grains de blé qu'il y a d'étoiles au ciel. N'est-ce pas là aussi un prodige? » La vache et l'âne ne connaissent du pré que l'herbe à

mesure tondue par leur langue; ils vont jusqu'à la haie et puis ils reviennent. Ce simple esprit d'Ève ainsi d'abord obscurément tourna dans un rayon borné et maintenant, éveillée au sens de l'infini par la maternité, elle regardait par dessus la haie du côté des choses qui éternellement recommencent. « Ève, lui dis-je, tout s'effrite et tout revit. Je prends cette motte, je la romps entre mes doigts, j'en sème la poussière au vent. Chaque grain n'en demeure pas moins un morceau vivant de l'univers, comme une parole tombée de la bouche est de la vie qui ne cesse plus et se mêle au tourbillon des mondes. » J'avais pris, en effet, dans mes mains une motte de terre; je la désagrégeai et une fine cendre ruissela, vola au large. Ses clairs yeux aussitôt furent comme une eau courante où se reflètent de mobiles paysages. Elle regarda le ciel, les arbres, la savane avec la lumière tournante de ses prunelles; et ensuite celle-ci glissa et s'arrêta sur le sommeil d'Abel, couché entre ses seins. Et Ève me dit profondément : « Tout vit éternellement, Adam! Et il n'y a

que la vie! Et ce qui s'en va revit! Tout renaît! Quelle pensée délicieuse! Va, mon cœur dejà me l'avait appris avant toi! Mon lait tarirait d'horreur s'il en était autrement! » Avant l'enfant elle ne parlait que de la mort; et maintenant elle était elle-même, avec son grand amour, une part vive des jours; et elle disait là la parole suprême et divine, comme si, penchée au bord des âges, elle avait vu les grandes mains semer l'éternité.

Considérez que mon Ève n'était qu'une humble servante, mais il y a plus de sagesse dans les filles de la nature que chez les princesses et les reines. La filandre solitaire tisse avec le brouillard les belles toiles de l'automne et en songeant la femme simple tisse la trame des bonnes pensées. Un homme, lui, va aux champs; il entre dans la forêt avec son fusil; il gronde d'une voix farouche après les chiens. Celui-là se croit le maître et fait de l'ombre sur le chemin. Mais la tendre épouse porte ses idées neuf mois et celles-ci sont de l'amour et de la vie comme l'enfant. Elle les met au monde et le chemin s'en

éclaire. Quand elle ouvre la main, le ciel s'aperçoit entre ses doigts. Les silences d'Ève étaient des jardins d'âme. Je passais et il y avait une fleur nouvelle à la pointe des rameaux.

Ève et moi vivions dans le lait même de la nature. Celle-ci nous baignait comme les algues et les poissons dans les grasses eaux vitales de la mer. Mais Ève, avec ses mamelles pareilles à la terre, était bien plus près que moi du mystère. L'aube chaque jour emplissait de fruits divins ses corbeilles. Ses sens primitifs et vierges, vibrants comme les duvets légers de sa nuque, la mettaient en correspondance avec le monde. Le jus d'une framboise, en fondant à sa bouche, la rafraîchissait d'intimes et spirituelles délices. Quand elle passait les doigts sur les feuilles brillantes ou qu'elle caressait la chair nue d'Abel et d'Héli, elle était belle et émouvante comme l'allégorie de la volupté. La mélodie des oiseaux l'éveillait à d'aimables analogies. Elle me disait : « Entends la fauvette babiller avec le ruisseau, n'est-ce pas



comme toi et moi dans le matin plein de roses? Le loriot n'a que quatre notes comme ta flûte et cela suffit à exprimer toute la joie des bois. » Pour amuser les petits, elle avançait les lèvres et imitait leur chant. Et bien avant moi elle avait compris la chanson de la grive; celle-ci lui révéla l'amour. Le vent a autant de voix qu'il y a de feuillages et chaque essence du bois tremble différemment comme chaque oiseau a son chant et chaque insecte son cri. Le silence non plus n'est pas deux fois le même silence. Il y a des heures où on ne s'entend plus tant il fait de bruit à force d'être du silence. Et toutes ces choses sont la nuance infinie des innombrables âmes de la nature. Avec ses fibres fines et longues, elle les percevait bien mieux que moi.

La poitrine de l'homme est une forge où bat l'héroïsme des marteaux. Mais la femme confine au magnétisme et aux arcanes. Elle a la chevelure des arbres, la voix des oiseaux et des fontaines. Ses hanches sinueuses imitent la grâce du vallon : dans sa mamelle tient le prodige de la genèse. Et une vie météori-

que l'associe aux saisons, aux mois de la lune, aux métempsycoses. Des tuniques de lumière et d'ondes fluides ruissellent de ses rythmes et de ses chairs d'or. Comment ne serait-elle pas l'élue de la terre, elle qui s'égale à ses sources, à ses aurores et à ses germinations intarissables?

Ève ne pensait ni ne parlait comme moi. Sa vie à côté de la mienne émanait personnelle et intérieure. Avec le poids lourd de sa gorge, avec ses flancs graves de brebis féconde, elle avait les gestes et l'esprit lents. C'était pour elle la même peine à dénouer ses idées qu'à démêler les touffes amples de ses cheveux. Mais l'abondance de son instinct jaillissait avec des spontanéités admirables. L'eau suit sa pente; le saule ne redresse pas ses rameaux; et elle écoutait en elle la nature. Elle voyait sa vie comme dans une fontaine. Son cœur battait à ses lèvres. Ainsi, dans l'élan de la grâce et du sentiment, elle était bien elle-même la femme de la nature, mobile et prompte. Et le jour a douze heures; elles tournent et il demeure le jour. Elle ignorait les délais et se réalisait à mesure.

Moi, au contraire, j'inclinais au débat avec moi-même. Je filtrais encore ma conscience à travers trop de méditatifs et patients calculs. La contradiction dérangeait ma stabilité. Cependant à petites fois, comme le lait se distille dans le pis, moi aussi je m'accomplissais. J'étais un autre homme meilleur, plus près de la vérité, plus près du sens de la vie. Je m'efforçais peu à peu de devenir l'homme qui se conforme à la beauté qu'il porte en soi. Là-bas, dans les villes, j'avais cru chérir mon semblable. Mais il avait trompé ma confiance et je l'avais haï; je ne voyais pas en ce temps que moi le premier, avec mon âme hypocrite et violente, j'avais eu des torts envers lui. Ma plaie saigna longtemps. Ève, avec ses mains tendres, en referma les bords. Et puis un jour le vieillard passa, je compris que l'heure du pardon était venue. A présent Ève et moi paisiblement nous nous entretenions des destinées de l'homme. Il nous apparut heureux et enviable à travers l'isolement et la nature : les jeunes dieux du monde avaient son innocence et sa beauté. Comme nous il

vivait tranquille et pastoral parmi les bêtes et les fontaines. Mais, sitôt qu'il avait dépassé la porte des villes, il devenait la proie des Furies.

XXIX

Sur le mur, avec un charbon je traçai la forme de la charrue. La femme vient et l'homme bâtit la hutte. Ensuite il pense aux enfants et le soc lui naît des mains. Et le toit et la charrue sont les chefs-d'œuvre du monde. Je mesurai donc le bois de l'avant à l'arrière d'après les proportions du dessin ; et ayant compris le symbole éternel de la charrue, j'avais choisi le hêtre séculaire et dur.

Or, comme je bâtissais cette charpente, ce fut le temps de la moisson chez les hommes. Je laissai là le marteau et à mon tour je sciai

et gerbai mon blé mûr. Il y eut cent gerbes : elles jetèrent leur feu sur l'aire, et puis j'appelai l'âne; il vint avec moi vers la ségalaie. Ève l'avait guirlandé de vermeilles asclépiades comme pour un mystère. Et, après que j'eus chargé son échine, mettant les gerbes l'une sur l'autre, il s'en retourna, léger sous le poids, vers la maison. L'ombre grise de ses longues oreilles remuait au soleil du chemin. Ève, nous voyant ensuite revenir, Noël et moi, avec le seigle, battit des mains et Héli, déjà haut, oscillait sur ses jambes, courait dans les pas de l'âne avec des clameurs, comme un Bacchus enfant.

Vois, très chère, à présent le vieil Adam auprès des meules. J'ai fait tomber la paille, j'ai soufflé sur le grain et l'ai bluté; il recouvre la dalle comme une mosaïque d'or. Les deux pierres, polies et lourdes, qui nous servirent au temps ingrat à écraser la pulpe de la châtaigne et du gland, je les meus patiemment avec peine : celle de dessous demeure immobile et des deux mains j'active le vironnement de l'autre. Ma sueur ruisselle bien

que j'aie le torse nu comme les fils de Noë dans la vigne, et j'anhèle; les veines à mes bras courent comme des mouches bleues. Et à présent le grain éclate et craquète à mesure que je le broie: la farine jusqu'au bout de la meule s'étend comme une huile blonde. Presse-toi de chauffer le four avec les brins de sapin séchés. Je le construisis au printemps près de la maison avec de la glaise cuite au feu. La brique après la brique s'est exhaussée; et, par dessus le foyer pour la flambée, il y a l'aire pour la cuisson. Pain! pain! c'est moi, ouvrier très humble, qui fis ces choses de la même main qui avait remué la terre et semé le grain. Pain! pain! déjà tes esprits se lèvent. Ils étaient dans la balle, ils moussent dans la grasse écume de la pulpe écrasée. Et je dis à Ève: « Il est utile que l'épouse et la mère fasse le premier pain. »

Or voilà, avec l'eau pure de la source, Ève, vers le midi, se mit à pétrir. J'étais auprès d'elle, ému, tremblant, l'âme pleine de paroles et cependant muet comme devant un pro-

et gerbai mon blé mûr. Il y eut cent gerbes : elles jetèrent leur feu sur l'aire, et puis j'appelai l'âne; il vint avec moi vers la ségalaie. Ève l'avait guirlandé de vermeilles asclépiades comme pour un mystère. Et, après que j'eus chargé son échine, mettant les gerbes l'une sur l'autre, il s'en retourna, léger sous le poids, vers la maison. L'ombre grise de ses longues oreilles remuait au soleil du chemin. Ève, nous voyant ensuite revenir, Noël et moi, avec le seigle, battit des mains et Héli, déjà haut, oscillait sur ses jambes, courait dans les pas de l'âne avec des clameurs, comme un Bacchus enfant.

Vois, très chère, à présent le vieil Adam auprès des meules. J'ai fait tomber la paille, j'ai soufflé sur le grain et l'ai bluté; il recouvre la dalle comme une mosaïque d'or. Les deux pierres, polies et lourdes, qui nous servirent au temps ingrat à écraser la pulpe de la châtaigne et du gland, je les meus patiemment avec peine : celle de dessous demeure immobile et des deux mains j'active le vironnement de l'autre. Ma sueur ruisselle bien

que j'aie le torse nu comme les fils de Noë dans la vigne, et j'anhèle : les veines à mes bras courent comme des mouches bleues. Et à présent le grain éclate et craquète à mesure que je le broie : la farine jusqu'au bout de la meule s'étend comme une huile blonde. Presse-toi de chauffer le four avec les brins de sapin séchés. Je le construisis au printemps près de la maison avec de la glaise cuite au feu. La brique après la brique s'est exhaussée ; et, par dessus le foyer pour la flambée, il y a l'aire pour la cuisson. Pain ! pain ! c'est moi, ouvrier très humble, qui fis ces choses de la même main qui avait remué la terre et semé le grain. Pain ! pain ! déjà tes esprits se lèvent. Ils étaient dans la balle, ils moussent dans la grasse écume de la pulpe écrasée. Et je dis à Ève : « Il est utile que l'épouse et la mère fasse le premier pain. »

Or voilà, avec l'eau pure de la source, Ève, vers le midi, se mit à pétrir. J'étais auprès d'elle, ému, tremblant, l'âme pleine de paroles et cependant muet comme devant un pro-

dige. Mais Ève doucement chantait en remuant les mains, et ce chant léger semblait évoquer l'âme endormie du pain. Tous les chiens étaient venus à l'odeur subtile et se tenaient là attentifs, en cercle, assis sur leurs reins. Abel et Héli, au soleil du seuil, gisaient, raides de sommeil avec leur visage frais, avec la palpitation de la vie dans leurs petits poings fermés. Et un grand silence aussi vivait dans la maison, comme un visage taciturne et pensif d'ancêtre tourné vers la chose qui, par la porte ouverte, va venir. Ensuite Ève et moi, marchant l'un derrière l'autre, nous portâmes les pains à la chaleur du feu et, selon le symbole antique, ils étaient ronds comme la terre et le soleil, avec un creux au centre, pareil à un ombilic. Toute forme a un sens clair si on le rapporte à la vie ; et le premier homme qui pétrit en rond la pâte et, avec le pouce, y marqua l'endroit par où le pain ressemble à un petit ventre d'enfant, celui là sentit passer en soi l'âme de la terre. Et la terre est la mère divine et éternelle, visible en ce signe qui est le même entre toutes

les autres mères et les fils engendrés d'elles. Moi, je n'avais pas pensé encore à ces choses avant d'être venu au four avec Ève et maintenant elles se dénonçaient lucides et harmonieuses, conformes à l'ordre éternel.

Pain! Pain! entre au four! Frémis! Palpite, toi qui es la faim et la joie du monde! La porte se referma comme sur l'iconostase. La flamme tourbillonna en vols de tuniques dansantes. D'ardentes cassolettes expirèrent l'encens et les étincelles. Et le feu, l'air, la terre et l'eau s'animèrent dans l'œuvre sublime. Ce fut le mystère de la transsubstantiation : le dieu immense de la genèse descendait s'incarner dans le symbole vivant de la pâte fermentée. Nous étions tes lévites, ô Nature. Un souffle religieux froidissait à nos narines.

Et puis, les airs embaumèrent. De proche en proche, le parfum s'étendit, fut porté par les ondes subtiles du vent jusqu'aux limites. Nos mâchoires tremblèrent, humides et voluptueuses. La fumée des repas sanglants est grossière à côté de ces émanations délicieuses.

Qui ne sentit pas son cœur se fondre en les respirant fut allaité par une louve et non par un sein de femme ; et elles ont le goût du chaume, de la terre et de l'innocence. Elles odorent la sève et la chair, l'offrande du sacrifice d'amour.

Pain ! Pain ! Pain ! Voici que le feu s'apaise et je pénètre sous la voûte noire. Je te porte comme une hostie dans mes deux mains réunies. Tu es brûlant et doré à l'égal du soleil et de l'été. Tu es la première joie magnifique des fructifications ! Pain vermeil des races ! Chair et sang d'un miracle ! Roue ardente ! Emblème d'éternité ! Préside à l'heure solennelle et ingénue. Toute l'humanité tressaille dans le geste pieux dont je me courbe pour te porter ; et les autres hommes, à l'infini avant moi, t'ayant retiré des flammes tressaillant à l'égal des fibres de la vie, s'en allèrent en procession vers les tables, les lèvres priantes. O Pain ! Pain qui mollis à la bouche comme le sein de la femme ! Pain tendre à la bouche comme la chair d'un petit enfant ! Pain qui vins à l'homme affamé et triste de

l'avoir attendu! Voici que je te tourne vers les cieux clairs, pain fait avec la poussière vermeille des ossements! Et je rends grâce au soleil, père de la vie.

Ensuite, je rompis la croûte d'or entre mes doigts. J'en donnai un morceau à Ève, à Héli, à l'âne et aux chiens; j'en gardai un pour moi-même. Et eux et moi en ayant mangé, nous étions comme des créatures purifiées par la vertu des communions.

La molle après-midi déclina; la terre monta dans l'étendue. Sous les étoiles nous dansions, revenus aux âges ingénus. Et ce soir-là, Ève me désira et vint avec moi sous les arbres. Comme il pleuvait de la lune dans ses cheveux, j'avais la main pleine de rayons. Notre amour sous nous exhalait l'odeur chaude du pain. Et les heures divines d'un pied léger coururent. L'aube sur notre sommeil effeuilla des roses. Je ne sais pourquoi, en m'éveillant, je pensai au berceau taillé dans le hêtre. Et je dis à Ève : « Je ne l'ai point fait assez grand. » songeant aux enfants prochains. Et Ève en souriant baissa les yeux.

XXX

J'avais semé et récolté le grain ; nous en avions fait le pain et l'avions élevé vers le soleil. Et à présent nous avions la religion des premiers hommes. Tout culte à l'origine n'est que l'action de grâces du moissonneur comblé. Le pain nous fit vénérer le dieu des forces et de la vie, infini et éternel. Il était avant les origines. Il palpita avec l'antique cellule solitaire. Il grandit avec la série des êtres ; les mondes furent sa semence précipitée à travers les matrices du gouffre ; et les quatre éléments étaient les visages de son

éternité. Toute ma substance fut pénétrée de lui. Sa présence circulait dans mes artères et il n'y avait pas place entre lui et moi pour une autre notion que celle qui l'assimilait à mon être comme mon sang liquide et les chaux de mes os et les poils de mon corps. Mon Dieu était aussi bien dans la petite graine qui avait soulevé la motte et nous avait donné le pain que dans la montagne et les fleuves et la forêt et les espèces animales. Il était le zodiaque et la pluie féconde et le lion et la petite araignée filant sa toile avec des fils de rosée. Il était toutes les parcelles de la vie et la vie dans son éternité. Mais à moi et aux hommes de ma race, on avait dit : « Dieu est en dehors de toi qui es le péché. Il n'est pas un grain de ta chair où ne persévère l'impur limon originel. La mort seule peut racheter l'infection de ta vie. Et Dieu lui-même est le roi de la mort et trône au centre d'une éternité morte ». Et puis j'étais venu dans la forêt ; j'avais entendu les oiseaux et la pluie et le bruit du tonnerre. J'avais marché nu sous l'aurore. Le vrai Dieu m'avait été révélé parce que j'avais été nu.

Or, rompant un jour ce pain, je dis à Ève avec un grand tremblement : « Dieu est dans ce pain comme il était dans le champ et comme il est en nous qui avons goûté de ce pain. Et Dieu est la continuité des êtres et des choses. » Ayant parlé ainsi, mes tempes craquèrent comme si pour la première fois la vérité entrait en moi. Une joie divine m'inonda, car d'abord j'avais créé ma vie d'après moi-même et le sens qui était en moi, et ensuite j'avais créé mon Dieu d'après ma vie. J'étais sans orgueil; j'avais la simplicité de l'humble créature devant la vie. Et j'avais pris un brin d'herbe, il m'apparut grand comme un chêne et cependant le chêne n'était pas plus grand que moi.

Est-ce que toi, Ève, tu ne t'élevas pas aussi dans la connaissance d'Abel le jour où, ayant tressailli, tu portas la main à ton flanc en t'écriant : « Dieu est venu? » Oh! de quelle voix inouïe tu me dis cela, chère femme, en témoignant ainsi que la vie t'avait visitée! Pourtant tu ignorais encore que par une telle parole celle qui va enfanter est près du cœur de l'univers.

Ce clair esprit d'Ève ne cessait pas d'être simple. Elle gardait la grâce délicieuse et le don d'enfance. Elle eut toujours les sens candides et émerveillés de la femme qui ramène toute chose à la mesure humaine, étant elle-même la source vive de l'humanité. La vie était pour moi une chose concrète et définie; je n'éprouvais pas le besoin de lui chercher un symbole ni une autre forme plus parfaite qu'elle. Mais Ève, elle, allaitait la nature avec son lait de jeune mère restée aux origines, toute fraîche de la jeune sève des races. Tandis que je voyais Dieu dans le brin d'herbe et dans le chêne sonore, elle tournait les yeux vers le ciel. « O Adam, disait-elle, il est là-haut. Il a ta barbe et il a les yeux d'Abel et d'Héli » Moi je lui répondais : « Je prends ce caillou, petite Ève. Je le frappe avec un autre caillou, et regarde : j'en fais sortir Dieu. Il n'est pas plus grand dans la foudre qui déchire le ciel que dans cette petite étincelle qui te sert à faire le feu. » Alors elle secouait la tête et me disait avec son petit rire de chèvre : « Comment, serait-il, lui si grand, dans cette chose si petite? »

Elle et moi quelquefois approchions notre oreille du tronc des arbres. Une vie merveilleuse chantait de la cime aux racines, le cours des sèves, la rumeur du vent, la palpitation de la terre, comme le bruit d'un fleuve. Et nous étions saisis d'une émotion religieuse. « Dieu ! » disait-elle tout bas. Je prenais ses mains dans les miennes, je courbais la tête et avec une bouche frémissante, je disais comme elle : « Dieu ! » Et seulement il nous avait apparu différemment. Nous étions alors, dans le souffle de nos lèvres, comme deux enfants très purs qui font une prière. Nous étions les premiers hommes ingénus qui regardèrent se lever la nue matinale. Il arrivait ensuite que ni l'un ni l'autre ne parlions plus ; mais le frisson divin passait en nous ; je la prenais dans mes bras ; elle me tenait dans les siens, et nous nous regardions en pleurant. Aucun de nous n'aurait pu dire pourquoi nos yeux étaient mouillés. Nos visages pâles révélaient une souffrance délicieuse. C'était surtout, le soir, sous la palpitation fiévreuse des étoiles, avec la molle

haleine bleue du vent dans nos cheveux, avec l'odeur tiède des essences montée de la forêt. Nous restions là les yeux évanouis, cherchant avec nos doigts notre âme à nos fronts froids, dans une agonie d'extase. La nature disait la grande messe nocturne. Nous étions une si petite poussière devant la voie lactée et ses poussières d'astres! Peut-être aussi nos âmes, dans l'heure terrible, chancelaient d'horreur, d'éperdue adoration, sous le vertige de l'immense amour. Peut-être elles étaient malades du désir de n'être ensemble que le tremblement d'une unique clarté de vie au fond de la vasque de l'être. L'âme et la chair sont unies d'un si profond mystère que ni l'une ni l'autre ne se peut dire, et elles sont toutes proches et elles ont entre elles toute la distance qui sépare les pôles. Moi, d'un élan humble et déchaîné, j'aurais voulu, avec mon grand amour pour Ève, n'être plus qu'une petite molécule, une graine au vent et qui monte dans les espaces et se répand dans l'infini. C'étaient là d'ardentes et suprêmes angoisses comme la minute avant une vie

divine, comme au bord d'un brasier sur une cime de neige on grelotterait jusqu'à la volupté. Est-ce que les saints, avec de pareilles ardeurs, n'espérèrent pas se fondre au sein embrasé des miséricordes? Je n'étais pourtant qu'un simple homme de la nature, vivant sous les arbres, mais avec mon âme brandie comme une flamme, avec mes yeux ivres et lucides, j'étais aussi près du dieu éternel que les doux et furieux mystiques. Et seulement ils avaient donné un autre nom à l'éternelle substance.

Chacune de mes larmes roulait, lourde de ciel, sur les joues d'Ève. Et enfin doucement, comme du fond d'un exil où l'on était deux, où l'on s'est cru seul, je l'appelais : Beauté! Beauté! Et elle, ainsi qu'on revient à la vie, me répondait par mon nom, du fond de l'ombre. Ensuite nos deux noms, volant d'une bouche à l'autre, devenaient le baiser. Oh! toute la vie splendide de l'univers alors glissait dans ce baiser. Je la baisais sur la bouche et je croyais baiser la bouche de la nuit. Nos poitrines aspiraient l'espace et les étoi-

les. Je sentais tressaillir la terre à travers son flanc. Ma semence s'épandait comme le lait des étoiles.

divine, comme au bord d'un brasier sur une cime de neige on grelotterait jusqu'à la volupté. Est-ce que les saints, avec de pareilles ardeurs, n'espérèrent pas se fondre au sein embrasé des miséricordes ? Je n'étais pourtant qu'un simple homme de la nature, vivant sous les arbres, mais avec mon âme brandie comme une flamme, avec mes yeux ivres et lucides, j'étais aussi près du dieu éternel que les doux et furieux mystiques. Et seulement ils avaient donné un autre nom à l'éternelle substance.

Chacune de mes larmes roulait, lourde de ciel, sur les joues d'Ève. Et enfin doucement, comme du fond d'un exil où l'on était deux, où l'on s'est cru seul, je l'appelais : Beauté ! Beauté ! Et elle, ainsi qu'on revient à la vie, me répondait par mon nom, du fond de l'ombre. Ensuite nos deux noms, volant d'une bouche à l'autre, devenaient le baiser. Oh ! toute la vie splendide de l'univers alors glissait dans ce baiser. Je la baisais sur la bouche et je croyais baiser la bouche de la nuit. Nos poitrines aspiraient l'espace et les étoi-

les. Je sentais tressaillir la terre à travers son flanc. Ma semence s'épandait comme le lait des étoiles.

divine, comme au bord d'un brasier sur une cime de neige on grelotterait jusqu'à la volupté. Est-ce que les saints, avec de pareilles ardeurs, n'espérèrent pas se fondre au sein embrasé des miséricordes? Je n'étais pourtant qu'un simple homme de la nature, vivant sous les arbres, mais avec mon âme brandie comme une flamme, avec mes yeux ivres et lucides, j'étais aussi près du dieu éternel que les doux et furieux mystiques. Et seulement ils avaient donné un autre nom à l'éternelle substance.

Chacune de mes larmes roulait, lourde de ciel, sur les joues d'Ève. Et enfin doucement, comme du fond d'un exil où l'on était deux, où l'on s'est cru seul, je l'appelais : Beauté! Beauté! Et elle, ainsi qu'on revient à la vie, me répondait par mon nom, du fond de l'ombre. Ensuite nos deux noms, volant d'une bouche à l'autre, devenaient le baiser. Oh! toute la vie splendide de l'univers alors glissait dans ce baiser. Je la baisais sur la bouche et je croyais baiser la bouche de la nuit. Nos poitrines aspiraient l'espace et les étoi-

les. Je sentais tressaillir la terre à travers son flanc. Ma semence s'épandait comme le lait des étoiles.

XXXI

Maintenant, aux premières heures du jour, j'allais avec Héli sur le seuil. Tournant son visage vers le soleil, je lui joignais les mains et l'habituais à filialement révérer le Père glorieux. Déjà d'un souffle large il articulait les syllabes. Il ne buvait plus à la mamelle. Maïa le nourrissait de sa belle vie blanche. Ses jeunes dents, sous le retroussis du rire, étaient comme les pépins aux entrailles roses d'une grenade. Quand je le levais jusqu'à mes lèvres, il mordait l'or roux de ma barbe.

Moi, grain à grain, je regardais à présent

se modeler et grandir la petite vie d'Abel comme j'avais regardé grandir la vie d'Ève et d'Héli. La croissance d'un ongle, l'affleurement d'une papille m'émerveillaient comme le prodige d'une naissance infiniment recommencée. L'enfant renaissait dans chacune des mailles souples et élastiques de sa peau de lumière et de soie. C'était la cellule originelle au tourbillon de la vie. Elle montait, elle levait comme le pain pour la faim de l'univers, insatiable de postérités. Et des siècles jouaient là sur les gazons avec les petites mains innocentes qui jetaient des gestes d'éternité vers l'ombre.

Les voyant ainsi tous deux dans leur beauté nue, je tressaillais d'un grand orgueil de mon corps, car eux et moi étions pareils dans la substance. Cependant c'était bien ce corps qu'on m'avait appris à mépriser; toutes mes délices en venaient et il portait les rougeurs de la honte, comme les cinq doigts de la colère du Seigneur. Je ne pouvais le toucher avec mes mains sans que la caresse fleurît au bout de mes doigts. Il était pour moi l'amour et la vo-

lupté. Il m'offrait de continus festins divins. Il était la table chargée de fruits frais et de gâteaux sucrés. Il m'était proposé comme un abrégé des splendeurs et des rythmes du monde. Mes organes avaient la souplesse des tigres et la grâce des brebis pour mieux servir à mes joies. Un fleuve courait dans mes artères. Aucun jardin n'avait de végétaux comparables aux anémones azurées et roses de mes trachées ni la mer de polybes aussi beaux que mes bronches ni le sel des cristaux plus rares que la forme de mes cellules. Pourtant il m'était interdit de m'aimer dans la force et la grâce de ma nudité. Mes mains et mes pieds ne faisaient pas le mal en marchant et en portant les nourritures à mes dents. Mais voilà, au centre de ma vie était situé le signe par lequel je m'attestais moi-même un ouvrier d'éternité. L'arbre noueux des races était planté en travers de mes aînes. Et à cause de cela, j'étais la rougeur du péché. Oui, à cause de l'amour et de mon être physique, je restais réprouvé dans le délice intime de mes fibres, dans mon ardente et sensible

vitalité. Toute ma prédestination terrestre dardait en orgueil et en force à la surface de mon corps, ma substance magnifiquement effluait en chaleur de volupté et de joie à mes papilles. Il n'y avait pas un duvet de ma peau qui ne frémît dans les affres délicieuses de mes désirs. L'amour physique ruisselait de mes bras ouverts. Ma bouche se fondait comme une pulpe sous le feu des baisers. Même le frôlement de la petite bouche enfantine, le vertige sacré de la paternité m'émouvaient physiquement aux sources profondes. Et cette beauté divine de ma vie, on m'avait appris à la nier comme si par elle je n'étais pas une merveille consciente de la nature et un aspect vénérable de l'univers.

Toi, Héli, prolongement de mes racines à travers les siècles, tu iras nu aux fontaines, et t'admirant dans ta grâce, tu connaîtras que tu es un petit dieu. Toi aussi, Abel, fleur seconde de mon arbre, je te dédie au puissant, au glorieux, au splendide amour physique, père du globe. Et voilà votre père Adam et voici votre mère Ève. Nul de vous deux,

nous voyant danser dans les soirs de l'été avec des tuniques défaites, ne songera à nous reprocher notre nudité.

XII

La tanaisie avait fleuri ; la colchique aux pâleurs d'améthyste darda du gazon comme une petite âme malade ; et puis encore une fois ce fut l'hiver. J'avais fait la charrue. Comme un homme primitif je l'avais construite de bois solide et ensuite j'avais allumé la forge. Avec une manœuvre patiente et minutieuse, j'avais battu le fer sur l'enclume, lui donnant la forme aiguë et coupante d'une proue. Quand l'âne docile commença de traîner l'appareil à travers le champ, les arbres s'émurent comme à la vue d'un prodige. Sous la morsure du fer, la

terre violée se soulevait, bondissante et pleine de clameurs, et moi, les mains au mancheron, j'allais à grands pas, rayant de l'orient à l'occident, selon la courbe du soleil. Mon cri, au bout du premier sillon, monta plus haut que la colère du champ, car par mon savoir je m'étais égalé à l'art sacré de l'antique laboureur. J'étais l'époux ivre de vie qui blessa le flanc vierge de l'épouse. L'étendue tressaillit donc, sourde et profonde, sous mes pieds. Pendant trois jours je guidai en tous sens l'arau et ensuite, m'étant attelé fraternellement avec l'humble ami à la herse, j'égalisai l'aire, nourrie dès l'octobre de bouses fraîches et de terreaux pourris. Ève! apporte à présent la graine vermeille. A larges enjambées égales, accordant ma marche à un rythme harmonieux, je pointerai droit devant moi par le champ, plongeant mes mains dans le semoir et les ouvrant, et arrivé à la limite, je reviendrai sur mes pas, marchant toujours comme le temps qui sème les heures. Ainsi faisant, la semence ruissela en pluie d'or de mes doigts et elle tombait au loin.

Or, un jour de la fin de l'hiver, je m'enfonçai dans la forêt. Avril verdissait la jeune pousse des feuilles et comme des gouttes de lait fleurissaient les primevères. Je revins alors à la maison, criant vers Ève comme l'annonciateur des mois : « Le printemps, ô joie ! à pas blancs là-bas marchait par les chemins ! » Le berger ainsi, après la fonte des neiges, s'en va vers la plaine et puis il ouvre les portes de l'étable et il mène le troupeau pâturer l'herbe nouvelle.

Ce fut l'année d'abondance. Le pain nombreusement leva dans l'épi. Le poids des grappes courba les arbres. Et Maïa, ayant connu l'amour du taureau, engendra. Il y eut des brebis qui pâturèrent sous la garde du bélier. J'avais posé mes ruches au cœur de la bruyère. Cependant nous étions venus seuls et dénués dans le bois, et maintenant les grâces de la nature nous comblaient. Le lait de la vie ruissela des mamelles divines. Et la terre encore une fois nous avait payés en bienfaits pour la bonne journée accomplie dans la simplicité de la conscience. Toute

chose sous le ciel est infiniment secourable à celui qui, d'un cœur honnête et filial, se soumet au devoir. La vache gonfle son pis, la brebis broute les fleurs et distille son lait d'amande, l'abeille donne son miel. Il ne faut à l'homme qu'un peu de sueur et d'amour afin que le champ germe et que la pomme se dore à la branche. Et l'air, le vent, le soleil font le reste. Moi, j'avais retourné le sillon, j'avais semé le seigle, j'avais planté des noyaux pour nos faims futures.

Les heures amenèrent des rites nouveaux. Ève et moi avions dansé le premier jour devant les esprits sacrés du pain. Nous avions fêté ensemble les labours et les semailles. Des chants ailés voltigèrent autour du premier essaim bourdonnant des ruches. C'étaient là des cérémonies aimables et naïves comme au temps des pasteurs. Et un jour, m'égalant à la nature, je me mis à greffer les essences. Avec mon couteau je fendis donc l'aigrin ; j'insérai la pousse savoureuse ; et je parlais bas à l'arbre, comme pendant un acte d'amour. Je dis : « Arbre, sois la sève et la

chair nuptiales. C'est pourquoi je te fais cette blessure. » Mes gestes se mouvaient religieux et précis. Mariant ainsi les vies vertes selon la loi de l'hymen et du sacrifice, je fus intimement avec l'âme de la terre. Et tout greffe est un symbole : il a la beauté du lingam ; il s'assimile aux fructifications chez la créature. Comme l'époux darde aux entrailles de la vierge, le rameau s'insinue aux lèvres déchirées de la plaie. Et j'appelai Ève et lui dis : « J'ai greffé ma vie sur la tienne. Je t'ai donné Héli et Abel. A présent vois, j'ai uni à cette tige sauvage une essence jeune et parfumée. » La solitude met au cœur d'étranges et solennelles paroles ; tous les hommes ne peuvent les comprendre ; mais les arbres et le ciel les entendent. Or, cette fois encore, ayant accompli cette chose simple et belle, nous célébrâmes l'événement en dansant sur un mode naïf et joyeux. Nos jeux ainsi devinrent des rites : ils se rapportaient aux labeurs quotidiens, aux actes mémorables, au bienfait des destinées. Nous fêtions la vie comme le saint devoir proposé à tous les êtres. Et

chose sous le ciel est infiniment secourable à celui qui, d'un cœur honnête et filial, se soumet au devoir. La vache gonfle son pis, la brebis broute les fleurs et distille son lait d'amande, l'abeille donne son miel. Il ne faut à l'homme qu'un peu de sueur et d'amour afin que le champ germe et que la pomme se dore à la branche. Et l'air, le vent, le soleil font le reste. Moi, j'avais retourné le sillon, j'avais semé le seigle, j'avais planté des noyaux pour nos faims futures.

Les heures amenèrent des rites nouveaux. Ève et moi avions dansé le premier jour devant les esprits sacrés du pain. Nous avions fêté ensemble les labours et les semailles. Des chants ailés voltigèrent autour du premier essaim bourdonnant des ruches. C'étaient là des cérémonies aimables et naïves comme au temps des pasteurs. Et un jour, m'égalant à la nature, je me mis à greffer les essences. Avec mon couteau je fendis donc l'aigrin ; j'insérai la pousse savoureuse ; et je parlais bas à l'arbre, comme pendant un acte d'amour. Je dis : « Arbre, sois la sève et la

chair nuptiales. C'est pourquoi je te fais cette blessure.» Mes gestes se mouvaient religieux et précis. Mariant ainsi les vies vertes selon la loi de l'hymen et du sacrifice, je fus intimement avec l'âme de la terre. Et tout greffe est un symbole : il a la beauté du lingam; il s'assimile aux fructifications chez la créature. Comme l'époux darde aux entrailles de la vierge, le rameau s'insinue aux lèvres déchirées de la plaie. Et j'appelai Ève et lui dis : « J'ai greffé ma vie sur la tienne. Je t'ai donné Héli et Abel. A présent vois, j'ai uni à cette tige sauvage une essence jeune et parfumée. » La solitude met au cœur d'étranges et solennelles paroles; tous les hommes ne peuvent les comprendre; mais les arbres et le ciel les entendent. Or, cette fois encore, ayant accompli cette chose simple et belle, nous célébrâmes l'événement en dansant sur un mode naïf et joyeux. Nos jeux ainsi devinrent des rites : ils se rapportaient aux labeurs quotidiens, aux actes mémorables, au bienfait des destinées. Nous fêtions la vie comme le saint devoir proposé à tous les êtres. Et

une harmonie merveilleuse mariait nos heures aux météores, à la germination et aux fruits. Le pain vient après moisson, la cuvée vient après la vendange, le repos suit les travaux du jour. Nous rendions grâces à la nature.

Ève eut la garde du feu et présida à la lessive, aux vêtures et aux aliments. Une grâce royale magnifie l'humble geste qui file, guée le linge, fait le pain et sème la vie et toute chose est noble selon ce qui en dérive. Le cours de l'univers est intéressé à l'ordre et à l'harmonie de la maison. La flamme qui dore la pâte pétrie par de tranquilles mains s'égale au soleil blondissant les mûres moissons. Et c'est pour la table blanche, en fête de graves et doux visages, que le printemps distille l'arome laiteux de l'ortie et du pissenlit, que l'été sucre le cœur frais de la framboise et que l'automne peint de vermillon la poire et la pomme. Une bouche qui mange un fruit est aussi délicieuse que celle qui donne le baiser et tous les actes de la vie ont la beauté d'une religion et sont nécessai

res à l'accomplissement du monde. Je pensais : le jour où la nature et les destinées seront glorifiées par les hommes sensibles et clairvoyants, on ne bâtira plus d'églises et les bois, la plaine, les rivages de la mer seront la vraie maison du dieu éternel. Je récoltais la textile ortie, je la mettais rouir dans le fossé, je l'écanguais. Ensuite Ève au carreau tissait le fil, solide et souple comme le chanvre; et elle était la bonne servante, au sens droit de la vie.

Vers le temps qu'elle cessa d'allaiter Abel, nous allâmes un jour ensemble sous les arbres. La grive encore une fois avait chanté et je buvais la vie au sein qu'elle avait retiré de la bouche de l'enfant. Une nuit d'astres ruisselait à travers les branches dépouillées. Tout le ciel palpitait de fièvre et d'héroïsme comme à l'approche d'une épiphanie. Un frisson immense nous enveloppa, venu des gouffres clairs. Et, ayant levé la tête, je lui montrai au-dessus de nous les massifs et rugueux rameaux du hêtre. Une criblure d'étoiles y roulait comme le blé aux osiers tressés du van.

une harmonie merveilleuse mariait nos heures aux météores, à la germination et aux fruits. Le pain vient après moisson, la cuvée vient après la vendange, le repos suit les travaux du jour. Nous rendions grâces à la nature.

Ève eut la garde du feu et présida à la lessive, aux vêtures et aux aliments. Une grâce royale magnifie l'humble geste qui file, guée le linge, fait le pain et sème la vie et toute chose est noble selon ce qui en dérive. Le cours de l'univers est intéressé à l'ordre et à l'harmonie de la maison. La flamme qui dore la pâte pétrie par de tranquilles mains s'égale au soleil blondissant les mûres moissons. Et c'est pour la table blanche, en fête de graves et doux visages, que le printemps distille l'arome laiteux de l'ortie et du pissenlit, que l'été sucre le cœur frais de la framboise et que l'automne peint de vermillon la poire et la pomme. Une bouche qui mange un fruit est aussi délicieuse que celle qui donne le baiser et tous les actes de la vie ont la beauté d'une religion et sont nécessai

res à l'accomplissement du monde. Je pensais : le jour où la nature et les destinées seront glorifiées par les hommes sensibles et clairvoyants, on ne bâtira plus d'églises et les bois, la plaine, les rivages de la mer seront la vraie maison du dieu éternel. Je récoltais la textile ortie, je la mettais rouir dans le fossé, je l'écanguais. Ensuite Ève au carreau tissait le fil, solide et souple comme le chanvre; et elle était la bonne servante, au sens droit de la vie.

Vers le temps qu'elle cessa d'allaiter Abel, nous allâmes un jour ensemble sous les arbres. La grive encore une fois avait chanté et je buvais la vie au sein qu'elle avait retiré de la bouche de l'enfant. Une nuit d'astres ruisselait à travers les branches dépouillées. Tout le ciel palpitait de fièvre et d'héroïsme comme à l'approche d'une épiphanie. Un frisson immense nous enveloppa, venu des gouffres clairs. Et, ayant levé la tête, je lui montrai au-dessus de nous les massifs et rugueux rameaux du hêtre. Une criblure d'étoiles y roulait comme le blé aux osiers tressés du van.

Et la courbe vertigineuse du ciel pantelait à travers ces vertèbres. Moi soudain alors, devant cette voûte nue de l'arbre tourbillonnant de la vie lointaine des planètes, je vis naître une image. Je dis étrangement à Ève : « Un squelette qui à travers ses côtes laisserait voir comme ce hêtre des semailles d'étoiles, ne serait-ce pas un symbole inouï de la chose périssable en nous et qui ressuscite dans l'éternité des mondes? La mort n'est peut-être que l'ouverture prodigieuse du jour à travers l'arbre d'où les feuilles sont tombées. »

Une sensibilité surnaturelle à ce mot nous exalta tous deux : je crus voir s'ouvrir la vie infinie. Cependant je la serrais dans mes bras comme une petite chair qui va n'être plus qu'une ombre et s'évanouir. Nos âmes, dans le souffle bleu de la nuit, se cherchèrent à nos bouches. Je lui dis très bas : « Que cette heure divine, ô amie, s'incarne immortellement! » Et nous aussi, à présent, comme les météores, nous palpitions de fièvre et d'héroïsme. La grande onde de vie passa tandis

que sur nous tombait la pluie d'étoiles. C'était la nuit même des Léonides : les constellations tournaient comme des roues ardentes ; des moissons fauchées de lys et de pervenches croulaient des jardins célestes. Il palpitait des agonies de mondes. Et l'âme d'une ancienne étoile sembla être descendue et renaître dans notre amoureuse substance vivifiée. L'enfant, engendrée de l'heure sensible et divine, fut une fille et en mémoire de l'étoile, reçut le nom de Stella.

Et la courbe vertigineuse du ciel pantelait à travers ces vertèbres. Moi soudain alors, devant cette voûte nue de l'arbre tourbillonnant de la vie lointaine des planètes, je vis naître une image. Je dis étrangement à Ève : « Un squelette qui à travers ses côtes laisserait voir comme ce hêtre des semailles d'étoiles, ne serait-ce pas un symbole inouï de la chose périssable en nous et qui ressuscite dans l'éternité des mondes? La mort n'est peut-être que l'ouverture prodigieuse du jour à travers l'arbre d'où les feuilles sont tombées. »

Une sensibilité surnaturelle à ce mot nous exalta tous deux : je crus voir s'ouvrir la vie infinie. Cependant je la serrais dans mes bras comme une petite chair qui va n'être plus qu'une ombre et s'évanouir. Nos âmes, dans le souffle bleu de la nuit, se cherchèrent à nos bouches. Je lui dis très bas : « Que cette heure divine, ô amie, s'incarne immortellement! » Et nous aussi, à présent, comme les météores, nous palpitions de fièvre et d'héroïsme. La grande onde de vie passa tandis

que sur nous tombait la pluie d'étoiles. C'était la nuit même des Léonides : les constellations tournaient comme des roues ardentes ; des moissons fauchées de lys et de pervenches croulaient des jardins célestes. Il palpitait des agonies de mondes. Et l'âme d'une ancienne étoile sembla être descendue et renaître dans notre amoureuse substance vivifiée. L'enfant, engendrée de l'heure sensible et divine, fut une fille et en mémoire de l'étoile, reçut le nom de Stella.

XXXIII

Ève ! tu es la petite source limpide. Je me penche sur ta vie : elle est pleine de choses délicieuses comme les algues qui ondulent en chevelures. A tout instant il naît de toi des beautés et tu les ignores. Tes émois sont comme les bulles d'argent qui montent de l'eau profonde et la source ne sait pas que tout le ciel tient dans un peu d'elle qui s'égoutte. Tu es mon pêcher dans le vent avec des fruits d'or et de sang. Tu es mon églantier sauvage et à chaque geste de tes mains il fleurit une églantine.

J'étais Adam avec le tremblement de sa bouche, avec ses litanies d'amour extasié devant l'éclosion de la petite âme féminine. Oh! cette vie d'Ève était un si extraordinaire prodige, dans sa fraîcheur vierge de petite essence, à côté de moi, le hêtre barbu! Chacun de ses cheveux était comme autant d'Èves souples et soyeuses, avec une âme enfant vivant et respirant comme Ève tout entière. Et tous ses cheveux sensibles et fins comme le prolongement de ses fibres, est-ce que ce n'était pas là aussi les fibres d'une trame d'éternité comme le drap des berceaux et des suaires de tout temps avant elle? Mon Dieu! ces cheveux dans mes mains et toute cette vie profonde d'Ève avec ses genoux et ses petites mamelles et son cher amour secret au creux de ma main comme si, étant au bord d'un fleuve, je puisais avec mes doigts un peu d'eau pour ma soif et que dans cette gorgée d'eau s'amassât toute la durée de la vie du fleuve! Et encore cette chair d'Ève aux renaissances infinies comme la lune et les mois, fraîche et mobile autant que les

fontaines, savoureuse et brillante à l'égal des fruits d'un verger et des fleurs d'un jardin! Et l'odeur de vin et de phosphore montée de ses aisselles comme quand un homme s'en va vers la cuvée et aspire le moût des raisins foulés! Elle était nue auprès de moi comme ma propre substance divisée, avec l'offre de son corps, avec le sacrifice toujours prêt de son amour, et moi continuellement je l'appelais ma vie. Et Ève était bien la vie comme la terre, les fontaines et les oiseaux. Elle faisait toute chose spontanément comme va la rivière, comme souffle le vent et comme il naît un fruit sucré à l'espalier. Elle était la vie de la nature avec le silence de ses végétaux, avec la grâce bondissante des écureuils et des chèvres, avec tout le mystère obscur et primordial qui fait que les rythmes du monde s'abrègent dans un grain de poussière animée qui ne le sait pas.

Oh! elle demeurait si merveilleusement la petite chose primitive et divinement animale comme une pousse simple et franche au jardin de la vie! Une volonté au fond de nous

veut pour nous et tout ce qu'on a délibéré de faire ne nous met pas plus près du but. Ève, dans le moment où elle concevait de faire quelque chose, l'accomplissait. Son idée jaillissait déjà réalisée des profondeurs de sa vie. Elle était la fraîcheur du sentiment dans sa spontanéité native et elle s'étonnait toujours d'avoir agi sans paraître y avoir pensé. Personne n'a appris au ruisseau son chemin ; il descend de la montagne ; il n'a pas besoin de s'écouter et il se répand dans la plaine. Et moi, la voyant vivre de sa vie mobile et naturelle, je pensais : Toute chose que tu feras spontanément est un acte d'amour comme de prendre femme et de procréer un enfant. Malheur à celui qui, ayant le désir de faire une chose belle et juste, réfléchit ! Il est sur le seuil de sa maison et tout à coup le vent ferme la porte et un autre homme est entré. Le héros est celui qui ne retourne pas la tête. Et Ève ainsi me donnait la bonne leçon.

Cependant, si j'avais dit ces choses devant les autres hommes ou simplement loué l'ai-

mable innocence d'Ève, on m'eût montré au doigt par les rues comme un fou. Il y a toujours un fou comme moi qui sort de la forêt et celui-là va par la plaine en jouant sur la flûte des airs naïfs, et près du puits les vieilles femmes et les jeunes hommes le regardent passer en se moquant. Les petits oiseaux sont touchés de sa mélodie; il charme les agneaux et même le taureau cesse de gratter en mugissant le sol avec son sabot. Mais il n'est pas entendu des gens des hameaux. Or, après longtemps, il repasse près du puits et des hommes nouveaux sont là maintenant, jouant les mêmes airs naïfs sur la flûte, car ni un grain de blé ni le son d'une bouche ne se perdent et seulement il faut attendre. Il viendra un jour où on s'apercevra que la bergère qui file sa quenouille en menant paître le troupeau est plus près de la beauté que les princesses.

Ève, comme la bergère, filait le lin de mes jours; elle menait ma joie danser au soleil; et elle portait dans ses bras le petit agneau nouveau-né. Je mirais ma vie dans la petite

source au fond d'elle. C'était la source même de l'être, toute claire et fraîche comme au matin du monde; c'était la grâce ingénue de la petite femme-enfant d'Éden. J'y voyais se refléter Dieu comme à travers les arbres et le ruisseau. La femme, dans l'ordre de l'univers, est la gardienne très pure de la vie instinctive et originelle et l'instinct est autant au-dessus de la réflexion que le ciel est au-dessus de la terre. Elle ne cesse pas d'être la beauté sainte de la douce créature animale qui se livre au baiser et enfante. Elle a la mamelle et la toison par symbole de sa destinée. Chaque fossette de sa peau est une coupe où boit l'amour mâle et elle a le cri innocent du faon et la clameur terrible de la lionne.

Nos plaisirs étaient candides et simples comme chez les pasteurs. Nous dansions dans le soir sur les gazons. Ou bien j'embouchais les pipeaux et elle dansait avec Héli. Déjà l'enfant avec grâce tournait ses pieds en rond; il obéissait au rythme des sons: et Ève et lui, dans l'heure suave, en levant et

abaissant leurs pieds blancs, foulaient les fleurs, comme en une image des vendanges. Il était nu; une souple tunique volait autour d'elle; et pareils à des grappes tombées des corbeilles, Abel et Stella dormaient sur l'herbe, dans le vent de leur danse. Attendris par la mélodie, l'âne et la vache gravement arrivaient l'un et l'autre, d'une langue fraternelle se léchaient à travers le poil épais. Ces allégresses champêtres s'accordaient au silencieux paysage, aux clartés naissantes de la lune, aux molles langueurs d'une nuit d'été. Et Ève ni moi ne nous cachions notre désir. Elle venait sous les arbres et elle me prodiguait son bel amour charnel. Elle me donnait sa chère substance lascive, la pulpe et le moût ardents de son corps. La chair ingénue s'unit à la chair dans une si ineffable communion que c'est comme le partage à deux du pain de la vie et qu'il vient aux lèvres un petit spasme éperdu où bégaie et tressaille toute l'humanité enfantine du monde. Moi alors je croyais connaître le sens profond du mystère d'hymen; je versais la

vie comme un sacrifice surhumain. C'était l'agonie divine dans la douleur et la volupté, comme si vraiment je m'immolais dans le don de ma force et de mon sang mâle. Un effrayant vertige d'éternité passait, toute la durée des races dans une seconde mortelle et délicieuse entre deux abîmes. Et j'avais cessé de vivre; elle me tenait expiré au creux de sa molle et chaude poitrine. Et ensuite lentement je renaissais de la mort comme après l'amour il vient un petit enfant. Amour! Amour! es-tu autre chose que le passage de la mort à la vie et l'infinie renaissance?

Je ne finissais pas de désirer Ève et sitôt que le nourrisson quittait son lait, elle aussi était reprise du goût de l'amour et me donnait ses beaux seins gonflés. Nous n'étions jamais las de nous aimer. L'aurore et les nuits étaient une fête autour de ses grâces. Je venais comme un jeune roi et m'enveloppais du manteau somptueux de ses cheveux. Une fois, comme Héli et Abel et Stella aussi étaient avec nous, elle déroula cette toison d'or et de soie, et de larges gouttes de pluie crépitaient

sur le sol; nous étions sous ses cheveux comme sous une tente. Oh! je chérissais si follement la nuit ardente de sa chevelure! Elle s'épanchait du flot d'un fleuve vermeil. Elle annelait de colliers lourds et souples mes bras et mon cou; je prenais leurs torsades dans mes mains, je les déployais, regardant au travers, comme de dessous le feuillage d'un arbre, le soleil fil à fil se mailler au sang écarlate de leur trame. Et j'étais là, avec mon souffle court, contre le battement de sa vie à petits coups, contre la stillation mélodieuse de ses sèves profondes et l'odeur de fruit de sa chair, comme un homme ivre qui boit le vin à la bonde.

Son amour toujours me donnait la sensation presque religieuse de vivre en elle l'âme même de la terre dans une grande durée de temps. J'étais comme le cœur gonflé des arbres sous la pluie, comme le feu et la sève des terreaux, comme le sang rouge des métaux. J'étais moi-même un peu de terre sensibilisée, devenue la fluide conscience de l'univers, comme la claire vitre qui reflète l'aube est faite de sable

et de chaux. Oui, cela, je l'éprouvais avec un grand tressaillement de toute la vie en moi. Quand je baisais Ève sur les yeux, je baisais la beauté du jour, les ondes vermeilles du vent, le frisson vert des feuilles qui s'y miraient. Son souffle était l'air des bois, l'arome des fleurs et des fruits mêlés à la chaleur de son corps. Cependant je n'aurais pu dire pourquoi sa substance à elle et à moi m'apparaissait la même que celle de la terre et des végétaux. Etant nus dans la nature, nous étions près d'elle au point qu'elle et nous formions une même chose de vie. Nous ne savions que cela.

Ève me suivait sous les ramures. Celui qui aime dans l'ombre morte de l'alcôve a l'air honteux de lui-même comme s'il violait les divins abandons de l'amour. Mais nous qui aimions parmi les oiseaux, dans les murmures de la forêt, nous étions là sous le regard de Dieu, comme les êtres originels, très purs. Mon cœur prolongeait le battement du cœur de la terre. Il pleuvait sur nos fronts d'odorantes neiges de fleurs. La lumière était comme notre âme et notre vie irradiées et flottantes

autour de nous, mariées très haut aux assomptions, aux chaleurs fécondes du monde. Doucement la vache et l'âne venaient à nous par les chemins verts ; et ils ne se détournaient pas, connaissant aussi le simple amour. Au bord des gazons jouait l'émoi agile des familles. L'aboi des chiens ne troublait plus le l pin naïf assis sur ses reins dans la clairière. Eux-mêmes semblèrent être revenus à la bienveillance. Et, ayant fait le serment de ne plus verser le sang, j'en étais payé par la confiance des humbles faunes. Toute vie est divine, avec les mêmes souffrances et les mêmes joies physiques et la mamelle des mères allaite pareillement le petit des bêtes et l'enfant. Aux heures fraîches du matin, des chevreuils s'avançaient jusqu'aux seuils ; Ève leur jetait la provende. Ensuite ils regagnaient le fourré profond. En chantant et semant devant elle du pain, elle charmait aussi les oiseaux.

Les œufs, le fromage, le pain, les fruits, les salades nous composaient des nourritures délicieuses comme nos faims. Elles nous donnaient le sentiment d'être en communion avec

la nature. C'est pour nous que fleurissaient le pommier, le prunellier, l'églantier et l'épine-vinette, et après la fleur il venait aux rameaux des rondeurs écarlates aux jus frais. De la bouche à la bouche nous nous passions leur chair fondante. J'aimais leur goût à ses lèvres : il se mêlait à l'odeur et au goût de sa vie ; et les enfants comme nous fraternellement mordaient aux mêmes fruits. Pour avoir obéi au vœu de la nature, il nous fut donné de goûter une vie légère et harmonieuse qui nous était restée inconnue au temps où nous vivions encore dans un état de fureur sauvage. Les impulsions violentes s'atténuèrent, l'âcreté du sang se lénifia ; et vivant en paix avec nous-mêmes et les bêtes autour de nous, nous jouissions de sensations innocentes et heureuses.

XXXIV

Un homme apparut. Un homme entra dans Eden. Il était beau et jeune. Pourquoi n'éprouvai-je pas le même sentiment que lorsque le vieillard franchit les limites du bois? J'ai regardé Ève : elle n'était pas troublée et cependant elle le considérait avec attention. Voilà, nous savions maintenant apprécier un homme pour ce qu'il vaut et non pour ce qu'il paraît représenter. Un port altier, une démarche pompeuse sont peu de chose à côté de l'homme personnel qui règle ses pas et ses attitudes selon les mouvements intimes de sa

vie. Ce jeune homme savait des arts magnifiques : il avait bâti avec ses frères de puissantes écluses ; toute la mer fut retenue derrière des portes de fer, et ensuite celles-ci s'étaient ouvertes et la mer était entrée, pacifique. Il prit ainsi une beauté qui l'élevait parmi la masse des êtres. Je l'ai admiré, il me parut naturel qu'Ève l'admirât comme moi. Et nous lui avons fait place au foyer : il a bu l'eau de la source, il a mangé de nos fruits ; et par moments lui aussi regardait Ève avec des yeux francs. Il nous témoigna ainsi qu'il écoutait la nature. Autrefois je me serais offensé de l'ardeur et de la spontanéité de ce sentiment. Les civilisés des villes sont troublés d'âcres ferments ; les nourritures sanglantes et les alcools les tourmentent de vertiges. Ils infligent à la femme l'outrage d'un regard par lequel déjà, avant qu'elle se soit abandonnée, ils la possèdent. Ceux-là pénètrent dans l'amour d'une femme comme le chasseur dans le hallier. Oui, alors j'aurais repoussé de mon toit l'homme qui eût été touché par les grâces de ma chère Ève, le soupçonnant im-

pur à l'égal de moi-même. Le bel étranger, en admirant Ève, m'apprit à la trouver plus belle moi-même. Je n'avais pas le droit d'en prendre ombrage, car un paysage appartient à toutes les âmes sensibles ; et la femme aussi est un paysage vivant sur lequel se lève et se couche la beauté.

Ève regardait donc cet homme avec sympathie, lui trouvant un charme encore inconnu, et elle avait défait son corsage ; elle ne s'apercevait pas que sa gorge était nue tandis qu'elle allaitait, sur la fleur divine de sa vie, notre dernier enfant. C'était pendant une après-midi de l'été. Les jeunes taures mugissaient sous les berceaux verts. D'aimables brebis paissaient près des seuils. Et il y eut cette année-là, une telle floraison aux églantiers que leurs cœurs à mesure repoussaient sous la dent des chevreaux. Le soir tomba ; l'homme s'en alla aux dernières clartés. Nous lui avions offert de passer la nuit sous notre toit. Mais il disait qu'il avait à faire là-bas aux hameaux. Il regarda une dernière fois Ève. Et moi, avec les chiens, je l'accompagnai jusqu'à la lisière.

Des mois s'écoulèrent ; nous parlions quelquefois de celui qui était parti. Ève me dit : « Sois sûr qu'il reviendra. » Je ne savais pas pourquoi elle me disait cela. Le bois était si éloigné des maisons qu'il me paraissait plutôt naturel qu'il passât son chemin sans retourner la tête. Or, comme elle l'avait pensé, l'homme un matin revint. C'était le printemps. Les mères du troupeau avaient mis bas leurs portées. Des agneaux bondissaient vers la jeune herbe fleurie. Il sembla qu'un attrait mystérieux l'eût ramené. Il me serra les mains avec une fraternité émue. Ses yeux étaient humides. Il me dit : « Je suis venu. Il y a ici une odeur de vie loyale qui me fait du bien. J'arrive de la mer ; j'ai quitté un grand port ; nous avons avec les miens creusé des canaux nouveaux. En travaillant, je croyais revoir vos clairs visages. Je n'ai pas autre chose à vous dire. » Il souriait et comme l'autre fois je le conviai à s'asseoir à notre table. Il ne regardait plus Ève avec les mêmes prunelles tranquilles. Et ce jour-là, Ève n'a pas ouvert son corsage devant l'étranger ; elle s'est dé-

pur à l'égal de moi-même. Le bel étranger, en admirant Ève, m'apprit à la trouver plus belle moi-même. Je n'avais pas le droit d'en prendre ombrage, car un paysage appartient à toutes les âmes sensibles; et la femme aussi est un paysage vivant sur lequel se lève et se couche la beauté.

Ève regardait donc cet homme avec sympathie, lui trouvant un charme encore inconnu, et elle avait défait son corsage; elle ne s'apercevait pas que sa gorge était nue tandis qu'elle allaitait, sur la fleur divine de sa vie, notre dernier enfant. C'était pendant une après-midi de l'été. Les jeunes taures mugissaient sous les berceaux verts. D'aimables brebis paissaient près des seuils. Et il y eut cette année-là, une telle floraison aux églantiers que leurs cœurs à mesure repoussaient sous la dent des chevreaux. Le soir tomba; l'homme s'en alla aux dernières clartés. Nous lui avions offert de passer la nuit sous notre toit. Mais il disait qu'il avait à faire là-bas aux hameaux. Il regarda une dernière fois Ève. Et moi, avec les chiens, je l'accompagnai jusqu'à la lisière.

Des mois s'écoulèrent ; nous parlions quelquefois de celui qui était parti. Ève me dit : « Sois sûr qu'il reviendra. » Je ne savais pas pourquoi elle me disait cela. Le bois était si éloigné des maisons qu'il me paraissait plutôt naturel qu'il passât son chemin sans retourner la tête. Or, comme elle l'avait pensé, l'homme un matin revint. C'était le printemps. Les mères du troupeau avaient mis bas leurs portées. Des agneaux bondissaient vers la jeune herbe fleurie. Il sembla qu'un attrait mystérieux l'eût ramené. Il me serra les mains avec une fraternité émue. Ses yeux étaient humides. Il me dit : « Je suis venu. Il y a ici une odeur de vie loyale qui me fait du bien. J'arrive de la mer ; j'ai quitté un grand port ; nous avons avec les miens creusé des canaux nouveaux. En travaillant, je croyais revoir vos clairs visages. Je n'ai pas autre chose à vous dire. » Il souriait et comme l'autre fois je le conviai à s'asseoir à notre table. Il ne regardait plus Ève avec les mêmes prunelles tranquilles. Et ce jour-là, Ève n'a pas ouvert son corsage devant l'étranger ; elle s'est dé-

tournée pour donner son lait à l'enfant. Cependant aucune ombre ne voilait ses beaux yeux ingénus et limpides. L'homme s'est levé vers le soir. Il m'a pressé de nouveau les mains, il m'a dit : « Je voudrais mériter à mon tour le bonheur qui règne dans cette maison. » Ève alors a fait avec nous un pas vers le bois ; elle a cueilli une touffe verte et la lui a donnée, disant : « Les roses n'ont pas encore fleuri. » Mon Dieu, c'était là, après tout, une simple parole, une parole franche et spontanée. Pourtant j'en souffris comme si elle eût eu un sens qui me restait caché. Je vis que cet homme dans ce moment hésita avec cette touffe verte dans les mains. Sa poitrine se gonfla ; il regarda Ève et ensuite il regarda le rameau. Oh ! il était droit et loyal, je n'en doutai pas, mais lui aussi à présent cherchait au fond de cette vie verte de la sève un sens secret et il ne savait plus s'il devait s'en aller. Il demeurait donc là tourmenté de regret et d'espoir, me regardant tristement moi-même. Et puis il eut tout à coup des yeux hardis et clairs, il dit en riant à Ève : « Eh bien, je repasserai

voir si les roses ont fleuri. » Ensuite il se mit à marcher à grands pas devant lui, nous jetant de loin un adieu sonore; et il n'avait plus osé presser entre les siennes mes mains fraternelles.

Elle et moi, après son départ, demeurâmes donc seuls sous les arbres. « L'enfant n'était pas encore endormi, me dit-elle. Laisse-moi partir la première. Toi, reste un peu de temps encore dans cette nuit pleine d'étoiles. » Elle sembla vouloir me fuir; sa voix n'était plus la même; et déjà elle courait d'un pas léger vers la maison. Mais voici, maintenant elle revenait vers moi et elle ne parlait pas; elle me prit la main et nous marchions l'un près de l'autre, avec nos âmes obscures. Je sentis qu'elle n'avait rien à me cacher et cependant elle n'osa tout de suite m'ouvrir sa peine. Il y eut un long silence; les odeurs étaient fraîches et jeunes; la terre mollement respirait avec des froissements doux de feuilles, avec de sourdes rumeurs amoureuses dans les nids. Et puis soudain elle s'arrêta, elle me dit, dans un grand trouble : « Vois-tu, il ne faut

pas que cet homme revienne encore ! » Je l'avais prise contre moi ; elle tremblait dans ma poitrine; et elle ne m'avait rien dit autre chose. Mais moi avec des mains tendres je relevai son visage et regardai profondément dans ses yeux. Et je lui dis : « Si tu crois que cet homme te comblerait mieux que je ne l'ai fait, dis-le moi franchement. Je saurai alors si je dois vivre encore ici avec toi. » Aussitôt ses yeux s'épanchèrent; elle pleurait du large flot des pluies orageuses ; et tout en pleurant, elle fixait un regard brillant sur moi. « O ami, fit-elle, je puis bien te le dire à présent. J'ai senti en moi un mouvement comme quand tu es venu le premier jour. Ne trouves-tu pas qu'il est beau ? Il est beau comme un fruit par dessus la haie et cependant toi, tu es pour moi le verger rempli des fruits les plus suaves. » Elle se pendait à mon cou ; son geste me priait de la défendre contre elle-même. Elle me demanda anxieusement si cet homme n'était pas le plus beau des hommes, espérant peut-être que je lui répondrais avec colère que j'étais aussi beau que lui. Elle ne pa-

raissait pas craindre ma colère, elle avait plutôt confiance dans mon amour. « Toute femme, lui dis-je, eût été frappée de la beauté de cet homme. Il a la force et la tranquille assurance d'un homme selon la nature. » Elle ferma les yeux; sa pensée au loin s'en alla par les herbes foulées, sur les pas de ce jeune héros. « Il m'eût prise comme toi! Oh! j'aurais connu le goût de sa bouche! » soupira-t-elle. Et je vis qu'elle le regrettait. L'heure nocturne endormit son courage. Elle ploya lasse et sanglotante entre mes bras. Moi alors je lui donnai secrètement raison de m'avoir parlé avec sincérité. Elle avait désiré l'amour de l'étranger avec l'ardeur jeune de son flanc; et ce mouvement était sacré comme tous les mouvements de la nature. Il était né dans l'innocence de sa chair. Celle-ci a sa vie comme l'âme a la sienne. « Voici ma bouche, lui dis-je en lui prenant les lèvres entre les miennes. Vois à présent laquelle des deux tu préfères, de celle qui t'est connue ou de l'autre vers qui se soulève ton désir. » Je l'aimais très miséricordieusement, sans nulle ran

cune. Elle reçut mon baiser et ses yeux restaient fixés vers la partie du bois par laquelle il était parti. « Oh! dit-elle, il m'eût embrassée autrement que toi ! Il m'eût fait connaître un autre plaisir ! » Comment me serais-je fâché puisqu'elle m'exprimait là une vérité touchante selon le vœu des êtres comme on aime boire l'eau à une autre source, comme on préfère cueillir une pomme à l'arbre duquel on n'a pas encore mangé ? Je soufflai sur ses yeux et elle eut l'air de s'éveiller d'un songe. « Ève, lui dis-je, je vais te parler à mon tour sincèrement. Si tu crois que ton bonheur est là où va cet homme, suis-le. Mais réfléchis que de même que plus aucun autre homme n'aura ce que tu m'as donné, tu ne pourras plus me rendre ensuite, si ton amour changeait, ce que celui qui viendra après moi m'aura pris.» Elle palpita longuement ; elle était comme une petite eau dont le courant se froisse contre un obstacle. Et un peu de temps se passa, je souffris là une grande peine. Cependant je ne fis rien qui pût peser sur sa décision. Si elle m'eût dit : « Je mettrai

mon pas dans les herbes que son pas a foulées, » je l'aurais laissée partir. Ensuite j'aurais éclaté en sanglots ou peut-être j'aurais couru après elle dans la plaine. Mais elle avança son visage vers le mien et me dit : « Vois, je pleure et je ris parce qu'à présent je suis entre toi et lui et cependant tu as prononcé là une parole sage. Tu as fait appel à mon âme libre ; tu ne m'as pas traitée en enfant malade. En te revenant, j'ai le sentiment de te revenir par ma seule volonté. » Ainsi je compris qu'il lui était venu une vie personnelle. En allant vers l'étranger, elle eût fait preuve d'une âme libre ; mais elle préféra demeurer avec moi et cela aussi attesta qu'elle avait maintenant la possession d'elle-même. Elle n'était pas plus belle en acceptant de continuer l'existence avec moi qu'elle ne l'eût été en la recommençant avec un autre. La Beauté ne peut varier selon la raison qui la manifeste et seulement elle s'égale à elle-même, dans l'accord de la volonté avec la loi naturelle. Mais si au lieu de se réaliser, Ève eût obéi à ce qu'on appelle chez les hommes

le devoir et qui est la négation de la conscience, peut-être alors j'aurais eu le droit de la mépriser à cause de sa double imposture. Elle me fût restée bien plus sacrée en suivant un autre homme aimé.

Oh! comme à présent elle se roulait dans mes bras! Elle m'appartenait de toute sa volonté; la mienne ne comptait pas dans l'abandon que pour la seconde fois elle me faisait librement de sa vie. Ses petites mamelles s'offrirent comme si jamais cet homme n'était venu, comme si avant ce temps je ne les eusse point encore pressées sous mes lèvres. Elles me disaient : « Vois, nous sommes vierges ; aucun homme encore n'a effleuré nos boutons roses et l'enfant n'en a pas exprimé le lait. » Ses cheveux aussi m'entourèrent comme s'ils prenaient leur part de l'acte conscient où elle voulut se rendre à moi. Ils avaient la beauté animée et vivante de son désir; une âme était descendue jusque dans le plus jeune et le plus léger des duvets de sa nuque. « O chère Ève, lui dis-je en l'entraînant, viens là-bas où il y a plus d'ombre et où le rossignol a chanté.

Il manquait quelque chose à notre bonheur et à présent tu me l'as donné. Je crois que je ne te connaissais pas encore. » Elle n'avait plus son rire de petite chèvre, elle était sérieuse comme si elle rentrait après une absence; et moi je lui avais ouvert la barrière; et elle n'était pas partie. Ève! Ève, viens là-bas. Et je l'entraînais toujours un peu plus comme un moissonneur tire après lui dans le soir la gerbe avec laquelle il fera son pain. « Oh! fit-elle, il y a encore trop de jour, ami. Il ne faut pas que tu voies la couleur de mon visage. Attends que tout le jour soit parti et qu'il n'y ait plus que la pâleur des étoiles. » Elle ressembla à une autre femme venue avec une âme neuve et secrète. Je me penchai sur elle, j'aurais voulu voir ses yeux; mais elle cachait son visage avec sa main. Je sus ainsi qu'elle avait rougi, elle qui ignora la rougeur dans le temps qu'elle me dit son désir pour l'étranger. Croyant qu'elle avait honte à présent à cause de sa faiblesse pour cet homme, je lui dis : « Ève, mon Ève délicieuse, moi aussi, quand tu passas avec tes compagnes, je

les regardai, les trouvant désirables et belles.» Aussitôt elle tressaillit ; elle me regarda dans la nuit avec des yeux tristes. « Oh! fit-elle, l'as-tu fait vraiment? L'as-tu fait comme tu dis? » Elle ne me dit pas : « Si maintenant encore tu les trouves belles et plus désirables que moi, va les rejoindre. » Doucement je répondis : « Oui, Ève, je l'ai fait comme j'ai dit, et ensuite je t'ai emmenée ; et je ne savais plus que des femmes avaient ri en me regardant. » Les bêtes commencèrent à sortir des ombres, car la nuit était tombée, et je la pris dans son amour sous les arbres. La grande onde passa ; nous nous connûmes comme le premier jour. Et ce soir-là, un petit enfant encore une fois cria en nous à travers la grande douleur divine.

XXXV

Mes mains avaient semé la vie. J'avais rebâti mon toit. Et la maison se fait avec l'écorce et l'aubier, avec l'eau, le feu et la terre. Elle vit et grandit comme une allégorie de nous-mêmes, parmi la substance éternelle. Et l'homme qui édifie sa maison et cultive son champ est plus près de la vérité que celui qui a recours au travail d'autrui. Celui-là seul connaît le prix et la beauté de la vie. Nous étions venus farouches et ingénus dans la forêt et à présent la terre levait ; abondamment elle nous procurait les céréales, les

fraîches laitues, les tubercules riches en pulpe. De la vache était né le troupeau paissant dans la savane. Avec du sable, des cendres végétales et des coquilles réduites en pâte et vitrifiées dans l'ardent creuset, j'avais fait le verre qui combla le vide des fenêtres et éclaira la joie des chambres.

Ève et moi avions été humbles et soumis devant la nature; nous n'avions pas fait couler l'eau là où croissent les chênes ni dérangé l'ordre immuable; et elle avait travaillé pour nous. Là-bas grondait la tragique souffrance des villes. D'horribles clameurs déchiraient les horizons fumants. Il y avait là-bas des hommes qui croyaient connaître la joie! Il y avait là-bas des hommes si malheureux! Mon Dieu! que ce temps est loin! Je t'assure, beauté, ce n'est plus là qu'un souvenir. En délaissant le mensonge et retournant à la nature, nous avons connu les sentiments purs tels qu'ils sont enseignés par le troupeau, les doux animaux errants et l'évangile des arbres. Une simple épouse aux yeux frais, par la vertu de ses gestes constants et harmonieux, m'a

appris la sagesse et la force. Tout le mal vient de n'être l'un pour l'autre que des apparences et nous avions été nus devant l'aube.

Comme l'homme antique, j'avais aimé le bois d'abord parce qu'il me donnait l'ombrage et les fruits. Ensuite les oiseaux et les feuillages m'avaient révélé les secrets merveilleux ; nous avions perçu le sens de la vie, et Ève et moi ainsi retrouvâmes la vraie conscience. Chaque fois que j'étais dans le doute ou la peine d'une chose, j'allais devant moi selon la parole du vieillard et je me tournais vers les arbres. La maison était belle d'innocence et de pampres, avec des portiques fleuris sous la courbe de l'arc-en-ciel. D'incessantes fêtes nous étaient offertes par le silence, la germination et le retour harmonieux des heures. Nos rites célébraient les bienfaits du pain, du lait, du miel et des fruits. L'œuf, le nid, la ruche étaient pour nous comme les symboles du monde. Nous ne cessions pas d'être d'humbles serviteurs de la terre, agenouillés devant le miracle de la vie et sans orgueil.

Le probe laboureur connaît les richesses

que ne procure pas l'argent. Il se lève dans l'or et la pourpre; l'orient et l'occident sont le ruissellement de ses joyaux. Tout l'univers se reflète dans le ruisseau où il étanche sa soif. Et ni l'éclat des argenteries ni le faste des lambris ne peuvent ajouter à sa faim. Sa table est dressée devant la nature; il contemple la beauté du ciel et des montagnes; il croit se nourrir de leur lumière en goûtant d'un fruit, d'un légume ou d'une fraîche mie de pain. Les brômes toniques le saturent de santé et de joie mieux que les obscures thérapeutiques.

Un jour viendra où chacun possédera son champ et comme moi sans hâte bâtira son toit arqué à l'égal du bœuf et du berceau. L'homme alors comprendra le sens de la porte et de la fenêtre et de la prairie près de la maison.

Les ans coururent, les paraboles célestes s'accomplirent. Nous ne comptions plus l'âge des bêtes du troupeau aux lignes en cercles de leurs cornes. Peut-être nous étions de très anciennes créatures. Je ne savais plus

quand elle était venue dans la forêt; j'avais oublié qu'en ce temps moi-même j'arrivais des villes. Nous avions toujours été là; nous y étions venus comme de petits enfants aux jours jeunes du monde. Voilà bien les grès et les basaltes des planètes, blocs d'éternité aux mêmes trous clairs du ciel. Il y a des milliards d'années que le jour se lève sur ce coin de nature où ont poussé les chênes. Et tu as l'âge de la terre, Ève; tu es toujours le même symbole des petites mains maternelles pressant tes seins pour en faire jaillir le lait. Voilà, oui, nous vivions dans le bois un grand songe de vie.

L'automne répand ses corbeilles d'or et puis l'hiver comble la grange. L'hiver et l'automne, dans l'ordre du monde, ont une beauté égale au printemps et à l'été. Ève était pour moi le prodige harmonieux des saisons. Elle venait à moi, les mains pleines de sa vie, avec les fleurs et les fruits et elle attendait tranquillement l'hiver. Chacune de ses heures se rajeunissait de toutes ses heures vécues. Elle eut des grâces belles et graves sous nos ans

d'amour comme des guirlandes de myrtes verts. Elle dansait comme une petite vierge sur les pelouses au son de mes pipeaux et elle avait le visage clair des jours jeunes de ma joie. Il n'y eut qu'un peu plus de lumière dans ses yeux, une lumière plus haute comme à mesure que le midi ruisselle. Il n'y eut que des formes plus onctueuses autour de la fine épine de sa vie. Deux fois le jour, à l'aube et au crépuscule, nous partions nous baigner au ruisseau; de la lumière s'égouttait de ses hanches; toute l'eau était rose du frisson de sa chair. Mais moi, avec ma peau velue et rousse sous le ciel matinal, j'étais encore la sombre nuit attardée quand elle, dans le soir des arbres, déjà s'annonçait la belle aurore venue à petits pas. Le vent ensuite séchait notre nudité fraîche sous les arbres.

Nos corps étaient légers d'éternité comme la source et le bois. Et Ève ne cessait pas d'être la petite femme enfant, mobile et spontanée, la divine créature originelle qui aimait et enfantait comme la terre. La fraise des bois se fanait et elle renaissait aux pointes de sa

mamelle. Elle me demandait comme au premier jour : « Me trouves-tu désirable? » Le temps venu, je lui disais : « Chère femme, la grive a chanté. » Elle mettait au monde les races comme moi j'ensemençais mon champ, et après l'enfant, à mon tour je buvais la vie à son sein.

Or notre désir neuf fois encore enfanta. Nous eûmes ainsi, par analogie avec les mois de l'année, neuf fils et trois filles ; et ceux-là étaient les mois magnifiques du soleil, des semailles et de la charrue, celles-ci furent les mois des grâces intimes et familiales, du rouet, des anniversaires dans la calme maison sous la neige. A chaque enfant je plantais une essence vive en signe de dédicace ; elle portait un nom aux chères promesses ; toutes ensemble formèrent la petite forêt de la vie dans la grande forêt des arbres. Et comme Ève et moi, égaux et candides dans la substance, ensemble les filles et les garçons s'ondoyaient aux fontaines et ne s'apercevaient pas nus. Après le travail, ils nouaient des rondes ou luttaient, se joignant sous les aisselles,

avec des mains innocentes. Héli menait l'âne aux labours. Il courbait sous ses poings les cornes du taureau jusqu'à terre. Celui-là était le jeune pâtre héroïque promis aux travaux et il savait lire dans les constellations. Abel d'une main agile faisait courir l'outil, réfléchi et grave. Il m'aidait à forger le fer, à clouer les charpentes, à consolider le toit; et à chaque enfant j'avais agrandi un peu la maison; à présent elle couvrait un large espace, avec ses palaisseaux vermeils sous les chaumes moussus du comble. Stella, la troisième, connaissait les dictames, versée dans la science des simples. Sylvan, subtil musicien, imitait en sifflant la chanson de l'alouette et du loriot; sa mélodie accompagnait le rythme ailé des danses; et Floriane frappait la mesure sur une écorce creuse, sonore comme le tambourin. Cependant Eglante, venue trois ans après Floriane, avait la garde des chèvres et des brebis; elle les conduisait paître en chantant des chants lents qui nous faisaient pleurer mollement. Personne ne les lui avait appris et elle avait la voix claire du ruisseau.

Aucun ne savait lire; mais je les avais initiés aux présages, à l'harmonie de la créature et de l'univers, à la beauté sacrée du corps, à la joie des êtres; et ils n'ignoraient pas que leurs sens s'accordaient aux fins de leur destinée. La bouche a d'onctueuses papilles pour savourer les fruits juteux et sucrés. La caresse affleure aux mains en signe de la loi fraternelle. Les narines hument les bouquets ardents de la vie. Et les oreilles ne font pas de mal en écoutant le vent et les oiseaux, ni les yeux en se mirant dans les fontaines et dans les yeux. La nature se propose l'école des voluptés, et la vie est à elle-même sa jouissance. Nos repas et nos jeux en restaient délicieux.

Vie! ô vie! tu étais notre culte! Une rose, une primevère, le cœur d'une fleur de pommier s'ouvrant au jour étaient pour Ève et moi une merveille aussi divine que la naissance du matin. Et la vie n'est pas plus grande dans un petit enfant qui vient au monde que dans la graine d'où sort le champ de blé et le noyau où mûrit l'automne du verger. Il

faut être humble devant les prodiges et il n'y a ni premiers ni derniers dans l'ordre du monde.

Oh! Beauté! avec quelle joie attendrie tu te tenais à présent courbée sur les gazons, t'émerveillant du scarabée qui rame à travers la jungle effrayante des brins d'herbe, toi qui autrefois, en le tourmentant d'un fétu, espérais le détourner de ses voies! La bête allait à sa destinée aussi sûrement que la comète tourbillonnant parmi l'espace. De minces et ardentes fourmis aussi gravissaient des mottes hautes comme les monts et celles-là non plus, tu ne les poussais plus à droite quand elles s'orientaient à gauche. Le scarabée et la fourmi faisaient là une chose utile et profonde qui s'égalait à la marche rugissante du lion dans le désert, à la manœuvre véhémente d'un homme dans les tumultes d'un port, à la témérité du navigateur appareillant pour les îles inconnues. Tes clairs yeux s'étaient ouverts, tu n'ignorais plus que tout a pour but et pour nécessité la vie et la vie se prescrit à soi-même la loi. L'amour n'est

encore qu'un des moyens par lesquels la vie éternellement se renouvelle et s'accomplit.

Nous allions admirer filer la filandre dans la clairière, le roitelet tisser d'un cheveu son nid, la pie et le freux accrocher leur aire raboteuse à la cime du hêtre. La clématite cardait son étoupe; l'épi se barbelait; le bouleau se cerclait d'anneaux d'argent. Et l'ombre fait une musique silencieuse au bord des gazons. La pluie féconde et sensible filtre aux artérioles profondes. Une petite semence ne cesse pas de fructifier pour la vie et un geste jette devant lui de l'éternité. Chaque matin le jour est enfant et l'enfant sur les gazons est un siècle qui dort. De chacun de nos pas il fleurissait des vies. Le printemps naissait de ton sourire, belle Ève; chaque minute était une naissance en nous-mêmes. C'étaient là autant de mystères qu'il y a d'étoiles et le vibrement léger d'un cil à ta joue n'était pas moins magnifique que le frisson énorme de la chevelure des chênes. Nous vivions chez Dieu avec des yeux ravis.

Oh! maintenant il nous était venue une si

fine et si vibrante sensibilité! Nous regardions les nuages se former de nos pensées. Nous palpitions, le sein gonflé, aux clartés des étoiles comme si par ces clartés, les âmes d'une humanité délivrée, plus près des secrets que la nôtre, nous regardaient. Un haut et léger ciel d'avril correspondait à de si intimes et heureux mouvements en nous! Les lourds nimbus dormants de l'été passaient comme des navires d'argent aux voiles silencieuses portant la joie gonflée de notre vie. De tendres exaltations, d'aimables langueurs montaient de nous vers les jeunes lunes du printemps aux nuées blondes sur lesquelles se joue l'ombre des premières feuilles. Les nuits d'automne, pleurant de douces lueurs filtrées de veilleuses, nous versaient la sympathie pour des maux fraternels et qui nous étaient ignorés. Il glissait à la tombée du jour, par dessus la terre givrée de frimas, de si frileux frissons roses au pâle émail pers du ciel! Des nuances éteintes et malades nous donnaient le goût de nous replier sur nous-mêmes, voluptueux et transis. Les hé-

tres, nus et noirs, dans les métaux du couchant, avec leurs dures lances raidement brandies et incrustées, étaient aussi une émouvante chose solennelle comme des chevaliers s'en allant aux croisades avec leurs pennons écarlates, comme des forgerons remuant avec de noires tenailles, aux fournaises célestes, les pourpres tisons du soleil. Et il y avait, dans le bois blanc de neige, une mare où, de gel et d'ennui, était morte la lune. Nous sentions nous venir, à rôder près de cette mare, une petite âme sauvage de loup, comme dans les légendes. Et avec l'hiver, les fables sortaient de nous, comme les mythes aux âges terribles du monde. Nous étions des enfants ingénus devant les dieux farouches.

XXXVI

Les arbres de la forêt eurent des noms humains comme les enfants, les bêtes et nous-mêmes. Les plus anciens, avec le rire du vent et des nids dans leurs hautes ramures, avec la foudre et le soleil sur leurs visages de siècles, nous apparaissaient d'antiques hommes sacrés, des druides aux longues barbes vénérables. Nous les évoquions au temps des dédicaces ; ils présidaient à nos fêtes. Leurs feuilles, comme des langues mobiles et vives, répondaient à nos implorations filiales. C'étaient là des images de grande vie, comme

des mains d'aïeuls ouvertes sur l'humanité primitive et ils étaient les piliers sur lesquels s'appuie la courbe des météores. Nous étions près de leur cœur sonore, humbles et confiants : ils avaient vu les anciens soleils et ils étaient comme des vieillards debout et qui regardent venir les temps par les avenues. Moi je n'avais plus jeté la cognée dans leurs fibres vertes. Il y a toujours assez de bois châblé pour le feu et pour les travaux de la maison.

Oh ! à la longue, à force de vivre dans le mystère, nous possédâmes une âme si déliée, si différente de celle que nous avions eue autrefois ! Nous n'émettions plus en parlant les mêmes euphonies. A présent nous parlions avec une autre voix, oui, la nuance d'une autre voix comme la rumeur de la forêt diffère du bruit de la tuyère dans la forge. Nos paroles aussi prirent un sens spécial : nous n'aurions pas tout de suite compris les gens qui seraient arrivés vers nous des villes. La bouche là-bas moud du vent : une parole fait le bruit d'une chose qui tombe dans un puits

